

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME VIII

QUÉBEC, DÉCEMBRE 1926

N° 4

Réflexions de fin d'année

L'année s'achève,
C'est le déclin...
La vie est brève,
Pensons-y bien!

Encore une année qui s'en va! Dans quelques jours 1926 ne sera plus. Tour-nons la feuille du calendrier, 1927 va commencer.

Les jeunes trouvent les années trop longues, le temps trop lent, ils sont impatients de vieillir. Quand on arrive à la soixantaine, on trouve, au contraire, les années bien courtes. Comme elles passent vite!

Chaque année est un pas de plus de fait, un de moins à faire vers le but commun. C'est ainsi que peu à peu notre vie s'en va, année par année, heure par heure, minute par minute. L'instant où j'écris n'est déjà plus, il appartient au passé.

Les années se suivent et ne se ressemblent pas... Vieil adage, vérité... Pour plusieurs d'entre nous, amis lecteurs, les années d'abondance succèdent aux années pauvres. Il faut accepter les unes chrétiennement et savoir profiter des autres.

Les ans nous traitent différemment: cette année, la prospérité; l'année suivante, la dèche, pertes et deuils. Que voulez-vous? c'est la vie. Ainsi le veut la divine Providence. Si nous étions parfaitement heureux, nous oublierions trop facilement le bon Dieu.

En tout cas, demain l'année 1926 ne sera plus... et ne reviendra plus... heureusement pour ceux qu'elle a meurtris.

Soyons bien certains d'une chose, c'est que, heureuse ou malheureuse, Dieu nous l'avait donnée et arrangée pour notre plus grand bien.

N'éternisons point de vains regrets... n'as-sombrissons pas inutilement la vie... ne faisons point souffrir de notre tristesse ceux qui nous aiment... faisons bravement face à l'avenir.

Pourquoi empoisonnerions-nous l'année qui vient par le souvenir de ce qui a pu nous attrister dans celle qui s'en va?... Ayons confiance dans la divine Providence... Notre Père qui est aux cieux veille sur nous... Il ménage la toison des brebis à la rigueur des saisons... Rien n'arrive sans sa permission...

1926 est fini... 1927 passera de même... Tout passe... Tout nous quitte... Les amis, les parents et les années s'en vont, à mesure que nous vieillissons... Bientôt nous serons seuls, les vieux... Tous ceux que nous avons connus, tous ceux que nous avons aimés, nous auront quittés... nous laissant plus vieux, plus désenchantés...

C'est que notre demeure n'est pas de ce monde. Nous sommes des voyageurs de l'éternité, qui retournent d'où ils sont venus.

Combien d'années passerons-nous encore ici-bas?... Qui nous le dira?... C'est le secret de Dieu... Efforçons-nous donc de bien employer celles qu'il nous reste à vivre. Ne nous attachons pas trop à ce qui passe si vite. A quoi sert de se combattre, de se chamailler, de se nuire, pour des lambeaux d'autorité ou des biens périssables? Vivons en paix avec Dieu, avec notre prochain, avec nous-même. La paix, c'est le grand bien, le bien inestimable promis par Dieu lui-même aux hommes de bonne volonté. Gardons-nous de jamais souffler sur les braises mal éteintes des rancœurs et de l'envie, de crainte de provoquer un incendie... des colères plus faciles à soulever qu'à apaiser. La meilleure garantie des droits d'un chacun, c'est l'accomplissement des devoirs de tous.

Pensons souvent à nos devoirs: nous les oublions plus facilement que nos droits. Et surtout...

ne soyons pas trop exigeants. Donnons toujours mesure pleine, débordante. Que le patron donne à l'ouvrier un salaire raisonnable, des conditions chrétiennes de travail ; que l'ouvrier, de son côté, fournisse à son patron le meilleur de son énergie, et mette à son travail toute son intelligence. Que chacun dans sa sphère donne, non pas le moins, mais le plus possible. Concentrons nos efforts sur un point... un point seulement... le devoir!... Dépensons-nous sans compter, sans calcul humain... Faisons notre devoir par amour du devoir... et le reste viendra par surcroît... Si seulement nous voulions comprendre... si nous étions tous animés du véritable esprit chrétien... 1927 ne connaîtrait point de difficultés ouvrières... nous aurions enfin la paix!

Tout passe... tout nous fuit... le bien seul demeure. Ne nous tracassons donc point pour des futilités. Ne cherchons-nous pas parfois en vain la trace de ce qui, la veille, nous paraissait une montagne?

Ne pensons point trop à augmenter le contenu de notre coffre-fort, pensons plutôt à grossir la somme de nos mérites. Efforçons-nous de bien employer chaque minute, afin que notre déficit ne soit pas trop fort quand viendra l'heure de rendre nos comptes. Travaillons pendant qu'il en est encore temps, semons de bonnes œuvres dont nous récolterons le prix dans l'éternité. Le Maître viendra peut-être plus tôt que nous pensons. Faisons bien la tâche qui nous incombe, faisons notre devoir, tout notre devoir. Les hommes pourront peut-être n'en pas tenir compte. Qu'importe! Ne nous occupons point du voisin, donnons à la besogne qui est nôtre tout ce dont nous sommes capables, ne marchandons jamais l'effort. Dieu voit, pèse et juge.

1926 achève, sera fini demain. N'y pensons pas trop, sinon pour y trouver des raisons de faire mieux dans l'an qui s'en vient.

Travaillons avec courage à notre perfectionnement et à rendre le monde meilleur. C'est la tâche jamais finie d'un bon chrétien... Ne croyons pas avoir tout fait... quand il reste encore tant à faire... en 1927.

Au seuil de la nouvelle année, traçons-nous un programme, fixons bien haut notre idéal. La victoire finale est à ceux qui se font violence, aux vaillants qui luttent jusqu'au bout... contre le monde et contre eux-mêmes... sans se décourager jamais.

PIERRE LÉPINE

La Vierge pleure

Rachel racontait:

C'était une vieille femme... Elle habitait, en la ville d'Aïn-Karim, une petite maison située non loin de celle où jadis était né le Baptiste, fils de Zacharie et d'Elisabeth. Comme elle avait vécu d'assez près les événements qui allaient de la naissance du Messie à sa mort, on aimait à les lui faire raconter, de sa voix douce où jaillissait parfois l'émotion et que l'on savait sincère.

En cette année, la quatorzième après le Golgotha, Rachel racontait encore. Il y avait là, chez elle, quelques vieillards qui opinaient de leur tête tremblante, beaucoup de jeunesse et trois ou quatre hommes ou femmes d'âge mûr.

Le soir tombait sur les montagnes de Juda dont les sommets, sous les derniers rayons du soleil en son déclin, prenaient des teintes de feuilles mortes.

Et la vieille Rachel disait:

—J'avais vingt-trois ans quand Jéhovah nous envoya son Messie. Ah!...ce fut une grande nouvelle et une grande joie. Il paraît que les anges avaient chanté toute la nuit de la naissance. Tu m'as affirmé, toi, Céphas qui gardais tes brebis, tu m'as affirmé que tu les avais entendus...

Un vieillard se levait, appuyé sur un bâton de cèdre.

—Je te l'ai dit, Rachel, parce que s'est vrai. Je les ai entendus, moi, comme je t'entends et, pour la lumière cette nuit-là, il y en avait de la lumière... plein le ciel.

Son bâton faisait triomphalement un geste circulaire dans l'espace où ses yeux semblaient rechercher un lumineux souvenir.

Toutes les jeunes gens regardaient ce vieillard qui avait vu les mystérieuses clartés et qui avait entendus les anges.

—Moi, continuait Rachel, je ne pourrais pas vous dire; mais Céphas y était. D'autres m'ont rapporté dans ce temps-là les mêmes choses. Mais moi, voici ce que j'ai vu.

Et elle appuyait sur ces derniers mots avec une telle force que l'attention des auditeurs redoubla de pieuse curiosité.

—Donc, quelques jours après l'événement, je ne me rappelle plus combien, mais pas plus de trois ou quatre, la nouvelle étant arrivée jusqu'ici qu'un sauveur était né, nous décidâmes, en plusieurs demeures, d'aller lui porter nos offrandes et de le reconnaître. L'organisation de notre caravane demanda plusieurs jours. Un de mes frères, Hillel, avec ma sœur Salomé —tous deux sont morts— recrutèrent la bande et répartirent les présents; et, le troisième jour de la lune, à la deuxième heure, nous partions animés d'un recueillement joyeux vers Bethléem. Il y avait là Clopas le corroyeur, Alphée le

charpentier, José le chasseur, Zébédée le tisserand, Philon le bouvier, ainsi que plusieurs femmes d'Aïn-Karim et des environs, qui s'étaient venues joindre à nous. Mon père nous accompagnait. Tous sont morts...

Vers la troisième heure, nous arrivions aux portes de Bethléem. Jamais on n'avait vu autant d'animation, dès le commencement du jour, dans la ville. Le recensement durait encore mais surtout, il y avait la nouvelle, cette nouvelle que je vous disais et qui avait attiré, comme nous, beaucoup d'autres voyageurs. Ce fut à peine si nous eûmes besoin de rechercher l'endroit de l'heureuse nativité, car des groupes allaient et venaient le long du sentier qui conduisait à l'étable où le Sauveur était descendu.

Vous pensez bien que nous ne songions guère à nous reposer avant d'y être arrivés nous-mêmes. Ah! mes amis, quelle émotion remplit nos cœurs quand nous pûmes enfin nous agenouiller sur la pierre devant la crèche où dormait le Messie! C'était un petit enfant si blanc, si doux, au visage si triste dans son sommeil, aux langes si pauvres... Il était sur un peu de paille fraîche, les yeux clos, ses deux petits bras croisés sur la poitrine. Mais, le mystère montait si puissamment de cette humilité que pas un instant nous ne fûmes tentés de douter que Jéhovah venait de placer là le Fils de la Promesse et nous restâmes longtemps prosternés et ravis, tandis qu'au dedans de nos âmes chantaient des hymnes d'allégresse que notre joie composait sans recherche et sans effort.

Joseph et Marie étaient là. Tantôt à genoux, eux aussi, tantôt assis auprès de l'enfant béni, ils le regardaient et tâchaient à réchauffer ses membres en les tenant entre leurs mains, afin de ne point laisser la froidure réveiller le nouveau-né.

Mais, voici où j'arrive au souvenir particulier que nous laissa toujours cette visite à la crèche.

Nous y demeurâmes un certain temps, après que mon père eût remis à Joseph les humbles présents que nous avions apportés. La douce Vierge nous avait remerciés et nous avait invités à effleurer de nos lèvres le front divin du Sauveur.

— Vous avez baisé son front, Rachel?

— Oui, Céphas. Mais toi, n'avais-tu pas entendu les anges?

— C'est vrai. Mais tu as baisé son front.

Le vieillard redisait cela, comme attristé d'un regret.

Rachel ajouta:

— Céphas, ne l'as-tu pas vu mourir au Golgotha?

— Je l'ai vu... et j'ai consolé sa mère.

— Alors, soit béni; moi, je ne l'ai pas vu mourir et je n'ai jamais revu sa mère.

Cependant, cette diversion retardait la curiosité des autres auditeurs. Une voix demanda:

— Est-ce tout?

— Non, reprit Rachel. Ecoutez encore. Pendant que nous étions là, toujours agenouillés dans l'étable, un homme arriva. Il pouvait avoir trente ans; ses habits étaient riches, sa démarche respectueuse et assurée, sa tête droite et portant la fierté de l'aisance...

— Tu le connaissait, Rachel?

— Non, pas à ce moment-là; mais, depuis, je l'ai reconnu plusieurs fois et... je le connais encore.

— Son nom?

— Attendez. Il venait, comme nous, pour adorer. Après s'être incliné jusqu'à terre, il se releva lentement et fit cette prière que je me rappelle: "Enfant, Fils de Jéhovah, messenger du ciel et sauveur de la terre, je t'aime de toute mon âme et je te servirai jusqu'au dernier jour de ma vie. Que tous ceux qui te serviront et qui t'aimeront jusqu'à la fin des temps soient bénis en Toi et en Celui qui t'a envoyé parmi nous... Soient maudits ceux qui trahiraient ton amour..."

La vierge le regardait étonnée. Quelque chose comme une ombre d'angoisse passa sur son front aux derniers mots du visiteur. Celui-ci, debout, devant la crèche, avait étendu les bras en signe de prière et son ombre, projetée sur le sol par le soleil qui montait, traçait devant lui une immense croix noire qui recouvrait l'enfant et sa mère subitement rapprochée comme si elle avait voulu protéger son fils. Nous étions nous-mêmes saisis d'une indicible tristesse dont nous ne comprenions pas la cause, puisque cet homme avait parlé tout haut ce que chacun de nous affirmait en son cœur.

Or, à ce moment-là, Jésus ouvrit les yeux lentement et regarda effrayé celui dont l'ombre l'enveloppait ainsi comme d'un linceul et un petit cri douloureux jaillit de sa poitrine. La Vierge Marie se pencha pour le consoler et une larme d'amour, une larme prophétique glissa de son regard attendri sur la joue du divin enfant qui se rendormit.

Une femme demanda:

— C'est tout?

— Non, ce n'est pas tout.

Le vieux Céphas s'était levé. Ses bras tremblaient de colère contenue. Il pleurait...

— Non, ce n'est pas tout, répéta-t-il, ce n'est pas tout. Dis, Rachel...

Rachel ne répondait pas.

— Rachel, reprit le vieillard, dis, je te l'ordonne, le nom de cet homme!

— Oui, son nom! reprirent plusieurs voix inconscientes et curieuses.

— Cet homme...

Le vieillard baissa douloureusement la tête, tandis que Rachel prenant sa main en signe de compassion, ajoutait:

— Cet homme, mes amis, il faut le plaindre, l'aimer, l'admirer dans son repentir. Ils se repent pour un autre...

Tous les regards se tournaient vers Céphas accablé.

Rachel, hésitante, sentit la main du vieillard qui pressait la sienne et suppliait.

Alors, elle dit doucement, comme pour ne pas s'entendre elle-même :

— C'était... le Père de Judas.

YV. des LANDES.

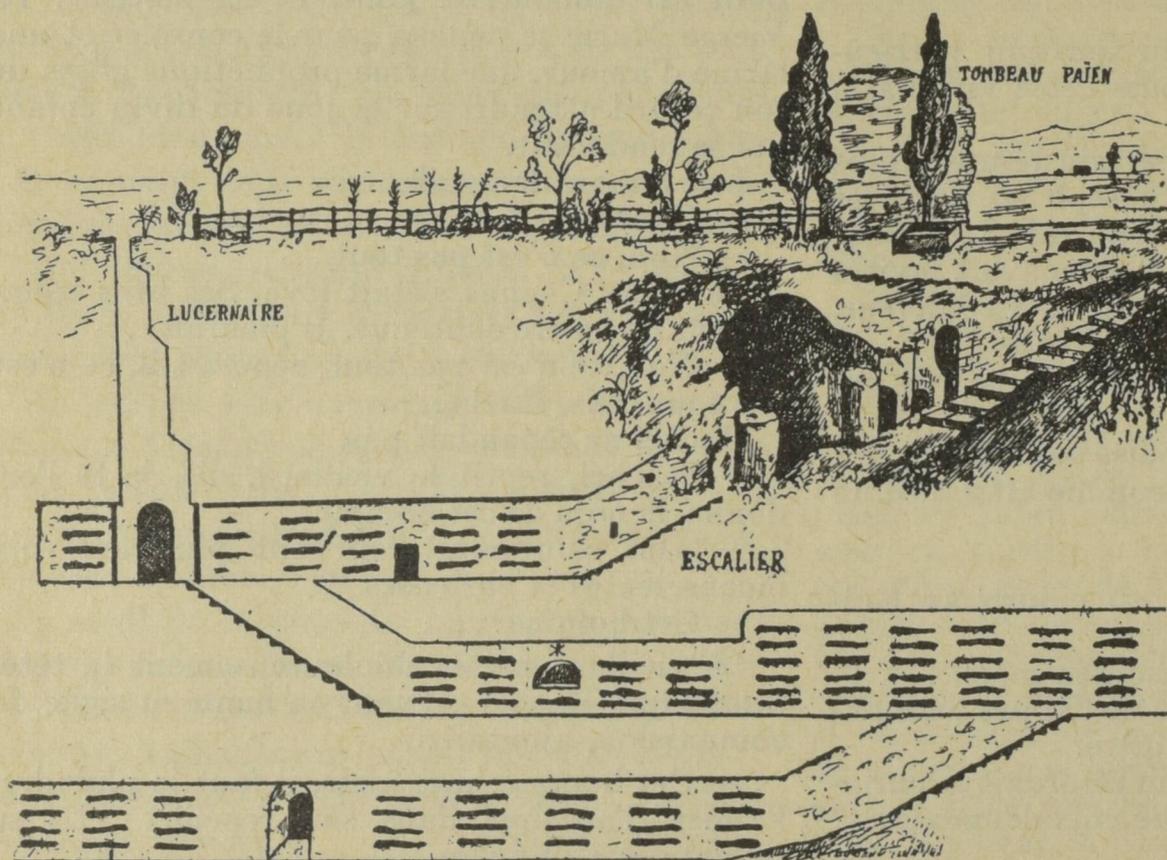
Les catacombes de Rome

ON ne peut faire un pèlerinage à Rome sans visiter les catacombes, qui sont certainement les plus curieux et les plus instructifs monuments des premiers âges chrétiens. Nous en connaissons actuellement cinquante-trois. Le touriste pourra se contenter d'en visiter une ou deux, celle de Saint-Calixte et celle de Saint-Sébastien, par exemple. Une matinée lui suffira et il aura de ces vénérables cimetières une idée suffisante.

Les catacombes sont des souterrains dans lesquels se trouvent environ six millions de tombeaux. Les galeries aux parois verticales se coupent et s'entrelacent à l'infini ; elles forment un gigantesque labyrinthe de huit cents à neuf cents kilomètres de développement. " De chaque côté de ces corridors, dit Mgr Gerbert, on a pratiqué dans le mur, pour y déposer les cadavres, des espèces de niches oblongues, placées horizontalement... On dirait les rayons d'une bibliothèque où la mort

rangeait ses œuvres." On a voulu voir dans les catacombes d'anciennes carrières de pouzzolane que les premiers chrétiens auraient utilisées pour leurs sépultures. Il est démontré aujourd'hui que si parfois des carrières abandonnées ont été appropriées à cet usage, ce fut toujours une exception et que presque tous ces cimetières souterrains ont été creusés en entier par les chrétiens. Les galeries étant de 75 centimètres à 1 mètre de largeur et se coupant à angle droit n'auraient pu donner passage ni à des bêtes de somme ni à des chariots. On a extrait, d'ailleurs, le moins de matériaux possible, puisque les terres ont été rejetées dans les galeries déjà comblées de sépultures au lieu d'être transportées au dehors, pour être vendues. La vérité est que les chrétiens ont évité systématiquement la couche de simple pouzzolane, roche sablonneuse rougeâtre, dont on se sert pour la fabrication du ciment romain, et la couche de tuf lithoïde, qui a la dureté de la pierre et que l'on emploie comme assise dans les grands édifices. Ils ont utilisé la couche de tuf granulaire qui se trouvait également dans le sol de la campagne romaine, parce que cette matière volcanique étant friable, se creuse facilement et que d'autre part elle offre assez de consistance pour qu'on puisse y pratiquer les ouvertures nécessaires.

Les tombeaux étaient alors sous la protection de la loi ; c'était un droit commun dont les chrétiens pouvaient user comme les autres citoyens, en toute liberté. Et, de fait, avant l'an 257, même sous Néron et Domitien, l'autorité n'inquiéta jamais les chrétiens. Non seulement ils y déposèrent leurs morts, mais ils y exercèrent aussi leur culte et y cherchèrent un asile dans les temps de persécution.



*
* *

Sortons de Rome par la porte de Saint-Sébastien pour la visite classique des catacombes qui portent le nom de ce saint martyr et de celles de Saint-Calixte où fut retrouvé au siècle dernier le tombeau de sainte Cécile. Ces deux nécropoles sont situées sur la droite de la célèbre voie appienne, qui jadis était entièrement bordée de monuments funéraires et qui aujourd'hui, hélas ! est bordée... de murs qui n'ont rien de poétique ni d'artistique qui masquent

même la campagne romaine sur un long parcours et qui font d'une belle route ensoleillée un étroit couloir dont on a hâte de sortir. Dans le lointain, se profile le fastueux tombeau de Cecilia Metella, aïeule de notre sainte. Le cimetière actuel de Saint-Calixte appartenait en effet, à la "gens Cecilia" et devint le lieu de sépulture de Cécile. Celui qui se faisait construire un tombeau désignait d'avance les gens qu'il voulait y admettre avec lui : famille, clients, affranchis. Ainsi les restes sacrés de son époux et de son beau-frère furent ensevelis auprès d'elle et bientôt le pape Urbain lui-même, qui reçut le dernier soupir de l'héroïque martyre, victime de la même persécution, vint le rejoindre.

Des trappistes français gardent aujourd'hui cette terre sanctifiée, acquise par le pape Pie IX. Ici, comme en France, leur hospitalité est large et cordiale. Si l'on a le bonheur d'assister à la Sainte Messe dans la petite chapelle de Sainte-Cécile, auprès de l'étroite cavité où pendant des siècles son corps reposa, on peut, avant de reprendre le chemin de la Ville, demander aux bons moines une tasse de chocolat fumant.

Si, au contraire, on poursuit son chemin sur la voie appienne, on arrive bientôt au fameux cimetière de Saint-Sébastien qui, du Xe au XVIe siècle, fut le seul visité, les autres étant comblés ou obstrués.

*

* *

Cette célèbre nécropole, pour n'avoir pas toutes les tombes des papes et des martyrs, n'en est pas moins une des plus anciennes et des plus importantes de Rome. C'est elle d'ailleurs qui a donné à toutes les autres le nom de catacombe, parce que dans l'antiquité chrétienne, elle portait le nom de *cimetière* "ad catacumbas" ou "in catacumbis".

A l'origine, en effet, les cimetières romains ajoutaient parfois au nom de leur fondateur une mention topographique pour mieux indiquer la région dans laquelle ils se trouvaient. On disait par exemple : "Cimetière des saints Pierre et Marcellin aux deux lauriers". Celui de saint Sébastien s'appela le cimetière "auprès de la combe", c'est-à-dire auprès du ravin, parce qu'en cet endroit la via Appia traverse une sorte de ravin encore appelé en géologie une "combe". Peu à peu, cette désignation, qui ne convenait qu'à lui, passa à tous les autres cimetières creusés dans le tuf.

Outre le tombeau du martyr saint Sébastien, le plus célèbre souvenir de ce souterrain est la "Platonie" ou tombe apostolique. Une inscription, tracée par un pèlerin, a fait supposer que saint Pierre, le prince des apôtres, avait eu à sa demeure. Quoi qu'il en soit, il est certain

que, au moins une fois dans l'histoire, on y déposa les corps des apôtres Pierre et Paul. Nous les vénérons aujourd'hui dans la basilique vaticane et dans la basilique de Saint-Paul-hors-les-murs.

En parcourant quelques couloirs des catacombes, le pèlerin ne manquera pas d'admirer les peintures qui ornent encore les tombeaux et les petites chapelles où se célébraient autrefois les saints mystères.

On constate aisément que cette décoration artistique n'est pas une innovation chrétienne, puisqu'elle utilise de nombreuses figures mythologiques empruntées au paganisme. Elle est, en effet, à peu près complètement symbolique : l'agneau, le bon pasteur, la colombe, l'ancre, le poisson, la vigne, ont une signification mystique ignorée des païens. Ces feuillages, des oiseaux, des enroulements accompagnent aussi quelques scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament : Daniel dans la fosse aux lions, Moïse frappant le rocher, Noé dans l'arche, Jésus ressuscitant Lazare, Marie et l'Enfant Jésus, etc..., naïves représentations des faits historiques les plus touchants.

C'est bien le cas de dire que ce sont les tombeaux qui racontent le mieux ce que fut le passé. Sans aucun effort d'imagination, nous sommes transportés à plus de dix-huit siècles en arrière et en foulant cette terre sanctifiée par les larmes, les prières et le sang de nos frères, surgit spontanément de notre cœur le désir d'acquiescer leur foi, leur charité et leur vaillance.

Robert LESAGE.

AU MUSÉE

Le gardien à des Américains.— Et ceci, M'sieu et Madame, c'est la pièce unique de notre musée !... le crâne de Napoléon Ier, à l'âge de dix ans !...

OBLIGATIONS

Pour l'impression de vos



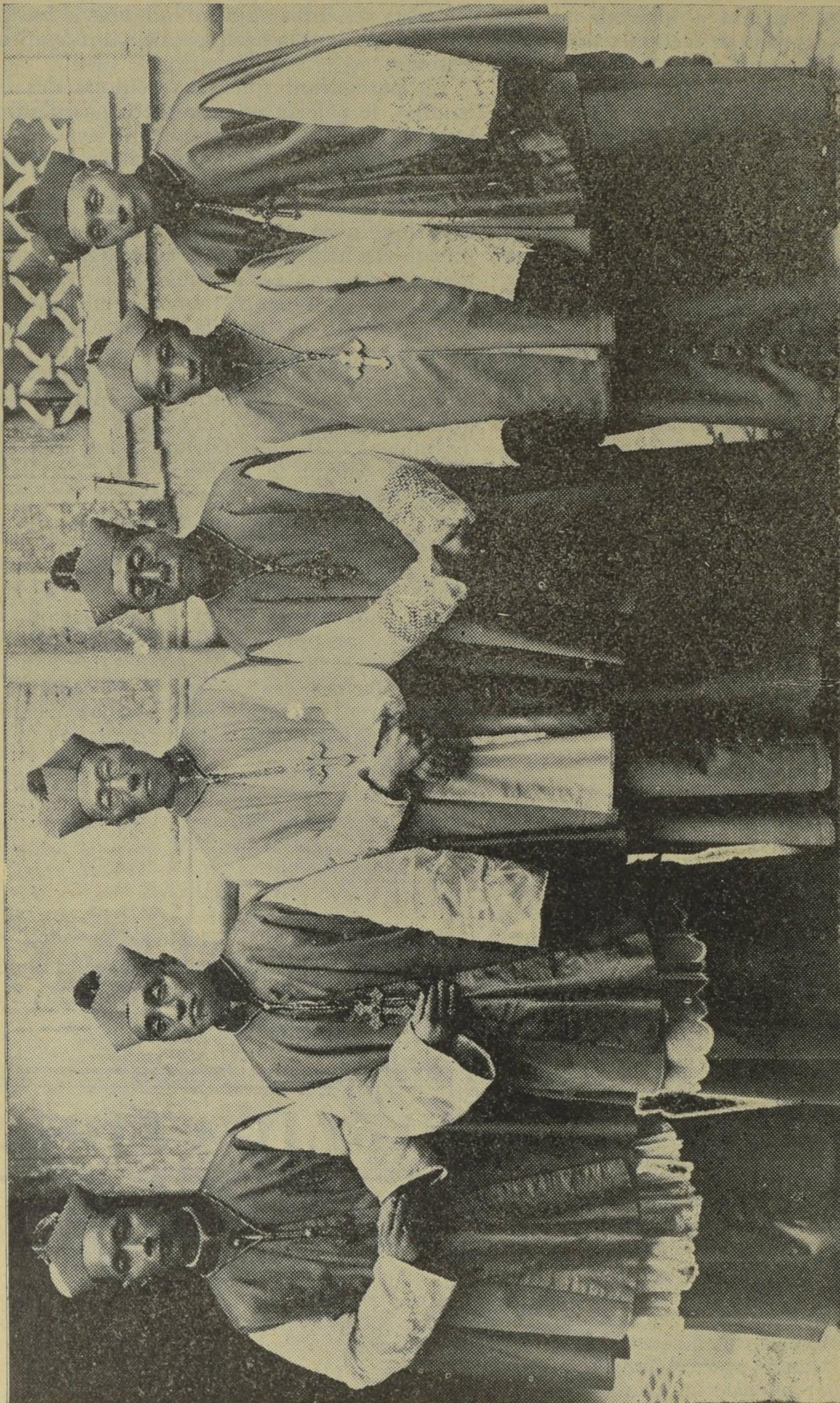
Certificats

Actions

Obligations
(Débentures)

Adressez-vous à

L'ACTION SOCIALE LTÉE
QUÉBEC



LES SIX NOUVEAUX ÉVÊQUES CHINOIS PHOTOGRAPHIÉS À ROME, APRÈS LA CÉRÉMONIE DE LEUR SACRÉ,
LE 28 OCTOBRE DERNIER, PAR S. S. PIE XI

De gauche à droite : NN. SS. Simon Tsou, S. J., vicaire apostolique du Haimen Kiangsu ; Joseph Hou, Lazariste, vicaire apostolique du Taichow Che-kiang ; Louis Tch'eng, o. f. m., vicaire apostolique du Fenyang Shansi ; Philippe Tchao, du clergé séculier, vicaire apostolique du Suan-hawafu Tcheli ; Odoric Tch'en, o. f. m., préfet apostolique du Puki Hupeh ; Melchior Souen, Lazariste, préfet apostolique du Lishien Tcheli.

Union utile

L'UN des derniers événements importants de la fin d'année 1926 est sans doute le troisième congrès de l'Union catholique des cultivateurs de la Province de Québec. Il avait lieu vers le milieu d'octobre, à Québec.

Chose extraordinaire et qui doit nous faire réfléchir, ce congrès réunissait environ 1,200 délégués, les uns venus des campagnes les plus reculées de la province.

Le premier congrès, celui de la fondation réunissait deux fois ce nombre de délégués et d'intéressés ; le deuxième, tenu l'an dernier à Montréal, comptait à peu près la même assistance que cette année.

C'est donc dire qu'après trois ans le courant n'a pas diminué ; qu'il est resté aussi ferme qu'aux premiers jours.

C'est donc dire que l'idée d'association professionnelle a fait beaucoup de chemin parmi nos amis les cultivateurs, et qu'elle est rendue à un tel point de développement qu'il est inutile maintenant d'essayer de la faire reculer.

L'Union compte, en effet, 290 cercles et 13,000 membres. Et elle n'a pas eu le temps d'envoyer ses propagandistes dans le tiers des campagnes de la province. Des demandes de renseignements nous indiquent que malgré cela on s'intéresse un peu partout au mouvement et que partout un peu l'idée d'association germe.

Dans quelques années, ce ne sera plus 290 cercles, mais 1,000 qu'elle comptera ; ce ne sera plus 13,000 membres, mais 100,000 qui formeront ses effectifs.

Donc l'Union catholique des cultivateurs est déjà une force certaine ; demain elle sera une puissance incontestable. Aujourd'hui déjà cette union peut faire un sujet d'espérance, demain elle sera une de nos forteresses.

*

* *

Et c'est ainsi que nous construisons, les unes après les autres nos forteresses de résistance contre l'assimilation américaine, protestante, matérialisante.

Une fin d'année est toujours une période où on sent le besoin de jeter un regard en arrière

pour voir le chemin parcouru, les échecs subits, les victoires remportées. Profitons de cette fin d'année pour regarder plus loin encore que les limites de l'année qui s'en va, et voyons où sont situées quelques-unes au moins de ces forteresses.

D'abord, regardons les journaux catholiques. Ils sont déjà trois dans le domaine des quotidiens, et légion dans le domaine périodique. Si on veut bien se rapporter à une quinzaine d'années en arrière, pour comparer ce temps-là au nôtre, on ne peut que se réjouir. Cette presse nous a forgé une nouvelle mentalité. Elle fut en quelque sorte une forteresse-mère.

Nos jeunes sont depuis longtemps fortement organisés. Leur association a déjà assez veçu pour nous donner ses preuves. La génération d'aujourd'hui est la première formée par elle, et son travail continue, son œuvre se poursuit.

Nos voyageurs de commerce sont devenus une puissance pour la religion et la race. Leur propagande a changé de direction et nous devons nous en réjouir et compter là une autre de nos victoires.

Nos ouvriers ne sont pas demeurés en arrière. Ils nous ont donnés les braves et généreux syndicats catholiques qui forment le meilleur rempart que nous puissions trouver à l'infiltration dans nos villes des courants subversifs et révolutionnaires. L'industrie moderne éloignait très rapidement le travailleur du prêtre qui devenait en quelque sorte à ses yeux un adversaire avant d'être considéré comme un véritable ennemi. Les syndicats ont opéré un rapprochement heureux.

C'est aussi là une victoire qui compte. Ceux qui voient clair ne peuvent cesser de le proclamer.

Dans les provinces dites anglaises l'organisation a pris une autre forme en se faisant sur le terrain nationale. Nos compatriotes comme les braves soldats auprès du drapeau chéri, se sont réunis près de l'école catholique et française. Ils l'ont stratégiquement entourée et veillent sur elle avec un soin jaloux.

Cette victoire sur nous-mêmes est le plus brillant prélude de la victoire finale sur l'adversaire. Soyons-en doublement heureux.

Et que d'autres organisations sont nées depuis quelques années, organisations formant autant de tranchées profondes autour de nos forteresses.

Nous avons donc fait beaucoup, parcouru beaucoup de chemin, formé des cadres et des bataillons magnifiques, édifié des citadelles de grande résistance.

La moindre n'est certainement pas la plus jeune, qui est l'Union catholique des cultivateurs.

La classe agricole est la classe de base. C'est le réservoir de la nation. Plus ce réservoir sera grand, fécond, plus la race sera forte.

Et cette association qui possédait déjà des règlements approuvés par les autorités religieuses, a eu l'immense bonheur de recevoir cette année Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Québec, qui n'a pas voulu quitter ses délégués sans la bénir.

Nul doute que cette marque non équivoque d'encouragement aiguillonnera les volontés, et fera que l'on travaillera avec une ardeur renouvelée à son développement.

Elle a pris sa place au soleil, souhaitons-lui de jouer pleinement son rôle et d'atteindre sa fin qui est le bien de la classe agricole, donc le bien de tout le monde.

Thomas POULIN.

Nuit romaine

En la vigile de Noël de l'an 1205, un jeune pèlerin, épuisé par une longue marche, arrivant à Rome par la voie Flaminienne, se reposait un instant sur le bord de la route.

Le soir d'hiver allait tomber sur la campagne romaine, majestueuse et déserte, semée de ruines et de tombeaux. Des bœufs blancs aux longues cornes, des cavales à demi sauvages, foulant l'herbe jaunie, les pierres croulantes et les marbres brisés, descendaient boire au Tibre qui, près de l'antique via Flaminia, multipliait ses capricieux méandres.

Le coude sur son genoux, le menton dans sa main, le voyageur s'absorbait dans une profonde contemplation. Il pouvait avoir 22, 23 ans à peine et portait avec élégance un riche costume d'écarlate sous son manteau aux longs plis sombres.

Son visage à l'ovale allongé, ses yeux où passait une flamme, se tournaient vers le cours torrentueux du fleuve fauve, du "*biondo Tevere*", que l'astre à son déclin moirait de pourpre et d'or avant de s'abîmer vers l'Ouest, au delà d'Ostie, dans les flots céruléens de la douce mer Tyrrhénienne.

Le regard du pèlerin suivait la course des eaux empourprées, cherchant à deviner devant lui, dans la brume dorée du soir, les sept collines glorieuses dont les noms fameux chantent dans toutes les mémoires. Un cri d'indicible joie, d'émotion intense, d'enthousiaste ferveur jaillissait de ses lèvres:

— *Ecco Roma!... Ecco Roma!... Voici Rome. J'arrive à Rome!... Cette Rome que si longtemps j'ai désiré connaître, elle est là, tout près, avec ses églises, ses cloîtres, ses palais, ses tombeaux, ses temples et ses thermes, son Capitole et ses Catacombes. Salut, Rome! Théâtre de trois cents triomphes, tête du monde, cité des héros, des poètes, des artistes et des saints, tombeau des apôtres, arène des martyrs, Ville éternelle!... Ecco Roma!... Ecco Roma!...*

Deux jeunes cavaliers qui passaient sur la route, arrêtaient leurs bêtes harassées, sautèrent à terre et, s'approchèrent du pèlerin:

— Sommes-nous enfin à Rome? s'écrièrent ils.

— Il en est temps! remarqua le plus âgé d'entre eux, un gentilhomme de fière mine. Nos chevaux sont fourbus après un tel voyage. J'arrive de Spolète, et ce jeune homme de Pérouse. Toi qui n'as ni cheval ni mule, tu viens de quelque bourg voisin, sans doute?

Le pèlerin sourit:

— Du fond de l'Ombrie, répond-il, de la cité d'Assise!

— D'Assise, à pied?.. Es-tu fou?

— C'est pour mes péchés, expliqua le jeune homme à l'habit écarlate. Notre Pape est à Rome. Je veux gagner l'indulgence qu'il nous accorde.

— Nous aussi nous comptons bien gagner l'indulgence, reprit le gentilhomme. Mais j'espère encore trouver à Rome quelque haut seigneur du parti guelfe qui voudra de mon épée pour aller guerroyer contre les gibelins. Je n'aime ici-bas que le métier des armes, la joie du butin, la gloire des héros. Être puissant, être riche, tout est là!...

— Bien dit, Orlando de Spolète! s'exclama le damoiseau blond et rose qui faisait route avec lui. Tu portes un nom de guerre et moi un nom de paix: Angelo. Est-ce pour cela que tous mes rêves sont pour l'art, la beauté et l'amour? Être un grand peintre, être aimé!... Voilà mon ambition! Je viens chercher à Rome les maîtres habiles qui m'enseigneront tous les secrets de la mosaïque et de la fresque.

— Et toi, pèlerin, quel est le but que tu poursuis?

Les yeux du jeune Ombrien étincelèrent:

— Je viens à Rome, déclara-t-il, pour y conquérir un titre de noblesse.

— N'es-tu donc pas gentilhomme?

— Je ne suis que Francesco, le fils aîné de Pietro di Bernardone, un simple marchand d'Assise.

— Francesco!... Mais je te reconnais! s'exclama l'adolescent. Tu as passée une année dans la prison de Pérouse, ma ville natale, après la défaite des citoyens d'Assise, au Pont-Saint-Jean. On t'avait enfermé avec de jeunes seigneurs. Tu étais le plus gai, le plus charmant d'entre eux, toujours riant et plaisantant, la joie des captifs, le soleil de la forteresse. Je n'étais alors qu'un enfant, et j'obtenais de me glisser parmi vous pour t'entendre jouer du luth, chanter en t'accompagnant de la viole, de jolies rimes françaises ou raconter interminablement, à tes compagnons ravis, les belles histoires d'Arthur et des Chevaliers de la Table Ronde... Tu rêvais de courir le monde à la conquête du Graal, tu te sentais promis à de hautes destinées. Un grand avenir m'attend, disais-tu. Un jour, le monde entier s'inclinera devant moi...

— Francesco, le fils du riche marchand d'Assise!... Moi aussi, je t'ai rencontré! annonça Orlando de Spolète. Lorsque notre glorieux pape Innocent III confia une armée pour défendre sa cause au bon capitaine Gauthier de Brienne, tu fus comme moi l'un des jeunes gens épris d'exploits et d'aventures qui partirent pour rejoindre l'armée du Pape dans la Pouille. Je te vis arriver à Spolète magnifiquement équipé, débordant d'ardeur guerrière, brûlant de te signaler dès les premiers combats. L'amour de la gloire te dévorait. Avec quel accent, avec quel feu dans le regard tu nous criais: Je sais que je vais devenir un grand prince...!

— La maladie m'empêcha de rejoindre Gauthier de Brienne, remarqua simplement Francesco. Je dus revenir à Assise...

— Te sens-tu toujours entraîné vers de grandes choses? Attends-tu encore quelque rare et magnifique destin?

— Plus que jamais! dit Francesco avec ferveur.

— Tu vas devenir un grand prince?

— Je serai un grand prince et l'ami intime, le héraut favori du grand roi.

— Tu rêves donc de quelque alliance illustre, tu espères épouser quelque riche princesse? s'enquit timidement l'adolescent de Pérouse.

— Tu l'as dit, Angelo... La fiancée que je veux conquérir est la plus noble, la plus riche, la plus belle. Je dois la voir, cette nuit à Rome. Par elle je m'élèverai au rang des princes... A cause d'elle j'obtiendrai mon titre de noblesse... Ah! mes amis, c'est trop longtemps nous attarder ici. Hâtons nous vers la ville!

— Monte en croupe, dit obligeamment Orlando, et souviens-toi de nous lorsque tu seras devenu l'un des grands de ce monde...

Ils sautèrent sur leurs chevaux, les poussèrent en avant. Le crépuscule d'hiver descendait sur le Tibre. Les trois jeunes hommes traversèrent bientôt le pont Milvius. La vallée s'emplissait de cendre violette. Seules les hauteurs du mont Mario baignaient encore dans les roses clartés

du soir. Déjà l'on entendait les rumeurs de la grande cité, le roulement des chars, la voix aérienne des cloches...

Les jeunes gens s'étaient séparés, après avoir franchi la porte Flaminia. Un peu avant l'office de la grande nuit, ils se retrouvaient à Saint-Pierre.

Une foule de pèlerins remplissaient l'antique basilique. A la lumière des cires et des lampes, les fidèles lançaient leurs menues offrandes par la fenêtre grillée du tombeau de l'apôtre. Ils se retournèrent soudain avec des exclamations admiratives.

Un jeune homme, vêtu d'écarlate, venait de s'approcher de la *fenestrella*, et vidant entièrement sa bourse, il jetait entre les barreaux une pluie de pièces d'or qui tintaient longuement sur les dalles.

Angelo de Pérouse, Orlando de Spolète reconnurent leur compagnon en ce pèlerin au geste magnifique:

— Es-tu donc assez riches pour de si folles largesses? lui dirent-ils d'un ton de reproche.

Francesco tourna vers eux un visage transformé.

— Orlando, dit-il, si tu veux devenir un grand guerrier, Angelo, si tu veux être un grand artiste apprenez l'un et l'autre à mépriser l'argent. L'argent nous possède, nous alourdit, nous enchaîne. Qui veut les grands efforts doit briser tous ses liens!...

Il dit et disparut dans la foule, de plus en plus dense à mesure que s'approchait l'heure de l'office nocturne. Il gagna le porche, troqua peu après son habit d'écarlate contre les haillons d'un mendiant, et vint se placer sur les marches de la basilique, parmi les infirmes et les loqueteux, en tendant la main pour demander l'aumône.

Et cette aumône, Francesco l'implorait en français car des paroles françaises venaient toujours à ses lèvres lorsque son âme surabondait de joie. En cette heure de total dépouillement, une allégresse immense emplissait tout son être. Lui que la vie humble et pauvre attirait invinciblement depuis tant de jours, allait faire le véritable apprentissage de la pauvreté. Ressembler enfin, à l'Enfant-Sauveur, né sur la paille de la crèche, pauvre et nu!... Connaître l'incertitude du lendemain, s'exposer au froid, à la faim, au mépris!... Enchantement délicieux de ne plus rien posséder sur la terre, d'être libéré de tous les soucis qui rongent les hommes, de se sentir léger comme l'oiseau du ciel que la Providence nourrit, d'avoir le cœur assez débordant d'ingénuité et de fraîche poésie pour dire: "Mon frère!" au soleil, et: "Ma sœur", aux étoiles!...

— Noël! Noël! chantaient le clergé et le peuple dans l'église, pleine de cierges et d'encens. Noël! Noël! répétait le Pauvre d'Assise, l'âme inondée d'une douceur céleste.

Le grand office nocturne, présidé par le Pape, avait déroulé ses splendeurs dans la basilique de Saint-Pierre, et maintenant la foule s'écoulait au dehors, dans la belle nuit romaine tout argenté de clair de lune.

Francesco suivit ses frères, les pauvres, vers l'un des nombreux monastères qui distribuaient la soupe chaude aux indigents, en guise de réveillon de Noël. Il dormirait ensuite parmi eux, sous les ruines d'un temple ou les ombres d'un cloître.

Il allait, dans un rêve, les mains croisées sur sa poitrine, croyant voir cheminer à ses côtés la plus belle princesse du monde, sa fiancée enfin conquise : Dame Pauvreté.

La magie du clair de lune s'épandait sur la ville. Des dômes, des obélisques, de hautes colonnes surmontées d'un chapiteau brisé s'élançaient dans le ciel resplendissant. Les masses d'ombre des ruines antiques, les flots de maisons noires étagées sur les collines, alternaient avec des lacs de lumière, des jardins enchantés. Les arcades, les portiques béaient sur l'azur étincelant. Les fontaines murmurantes, les statues mutilées et les arcs triomphaux baignaient dans une atmosphère élyséenne.

Au tournant d'une rue, deux jeunes gens qui semblaient s'être égarés, s'approchèrent de Francesco :

— Nous avons perdu notre chemin, dirent-ils. Veux-tu nous indiquer notre route...

Ils s'arrêtèrent, saisis d'étonnement. Dans ce mendiant vêtu d'un sac en lambeaux et qui, absorbé dans son extase, murmurait d'incom-

préhensibles paroles, ils venaient de reconnaître le pèlerin d'Assise.

— Serait-il devenu fou ? s'exclama Angelo de Pérouse.

— Il a perdu l'esprit ! déclara Orlando de Spolète.

Et, railleur, se penchant vers le loqueteux, il lui demanda, dans un éclat de rire :

— Te voici donc devenu un grand prince ami Francesco ? As-tu rencontré ta belle fiancée ? ... As-tu conquis le titre de noblesse que tu venais chercher à Rome ? ...

Francesco les yeux au ciel, ne voyait et n'entendait rien des choses de la terre. Mais soudain, Angelo, dans un geste d'effroi, saisissant le bras de son camarade, le tira violemment en arrière.

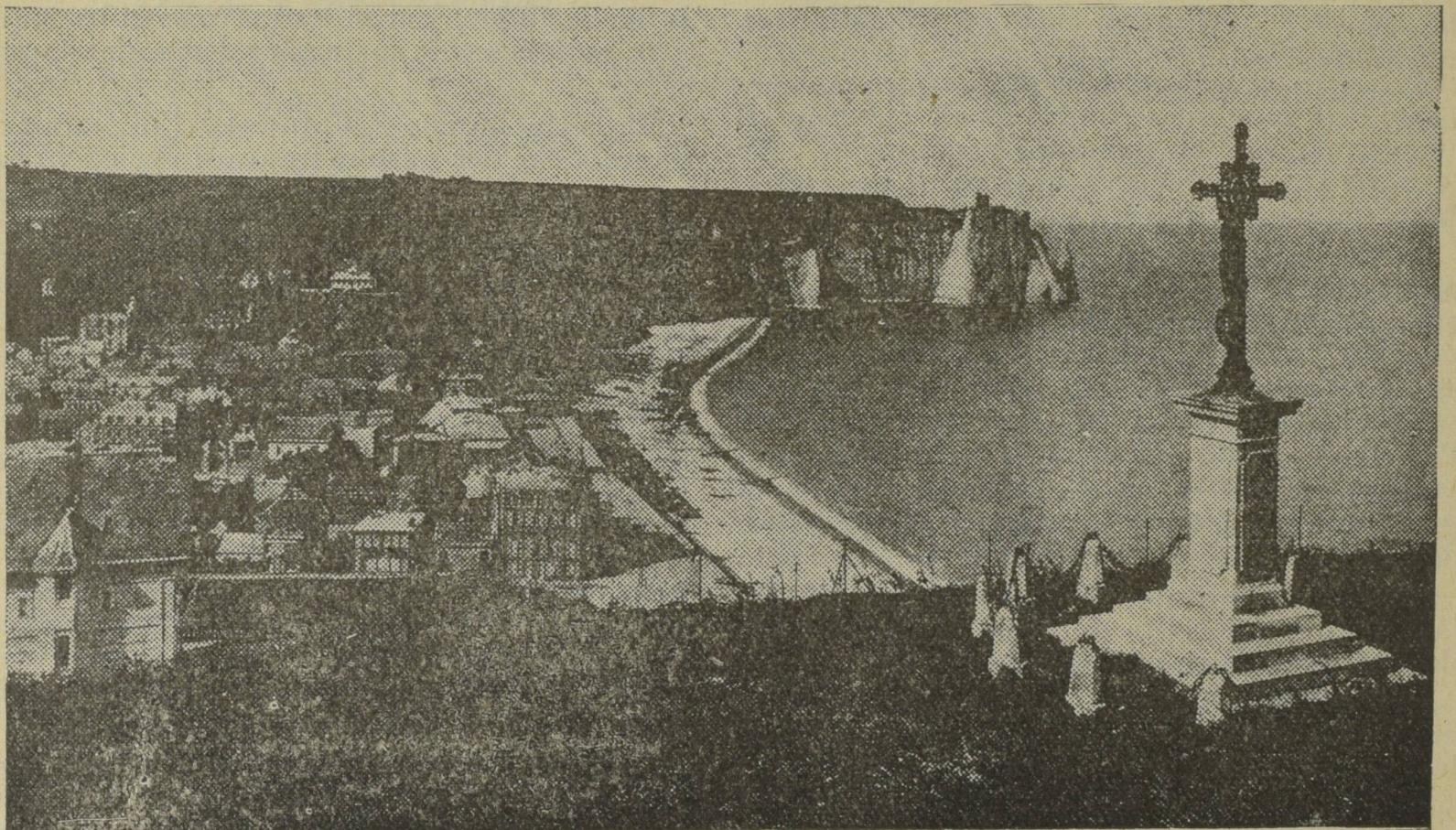
— Regarde, Orlando, regarde ! ...

Les haillons du mendiant resplendissaient comme brodés d'escarboucles et de pierres précieuses. Des roses et des lis s'ouvraient sous ses pieds nus. Près de lui, Dame Pauvreté, belle comme un séraphin, murmurait d'une voix plus mélodieuse que la harpe des anges :

— Je suis la fiancée de Francesco, et voici le titre de noblesse qu'il vient de conquérir, celui qui lui vaudra, dans le cours des siècles, d'être chanté, vénéré et glorifié plus que tous les princes de la terre.

Elle désignait de la main le nimbe lumineux qui entourait le visage de François d'Assise. Au milieu de l'auréole, se détachaient deux mots formés de lettres brillantes, au scintillement plus pur que celui des radieuses étoiles : IL POVERELLO ! ...

Jean VÉZÈRE,



UN CALVAIRE SUR LA CÔTE BRETONNE.

Autrefois et maintenant

MONSIEUR Massicotte à qui nous devons des souvenirs si intéressants des temps anciens, parlait dans le numéro de novembre 1924 du *Bulletin des Recherches Historiques*, du tablier que nos ancêtres portaient et citait l'opinion à ce sujet de plusieurs vieillards. Je puis corroborer les assertions de ces vieillards et déclarer que je me rappelle fort bien avoir vu au Sault-au-Récollet des vieux Canadiens qui portaient le tablier. Ils en avaient deux, l'un pour la semaine et l'autre plus beau pour les dimanches. Mais c'était avant 1850 et à partir de cette date je ne me souviens pas d'en avoir vu. Je me rappelle bien aussi avoir vu ces vieux Canadiens avec la tuque et les souliers de *beu* et les bottes sauvages. Tous les enfants qui allaient à l'école portaient comme moi des souliers de *beu* qui avaient assez bonne mine lorsque le temps était sec, mais s'aplatissait dans l'eau ou la neige.

La botte française était un luxe, un signe de distinction que peu de personnes à la campagne pouvaient se procurer avant 1840 ou 1845. On se rappelle que le célèbre Joseph Masson, lorsqu'il partit de Saint-Eustache pour entrer au service de M. Robertson, à Montréal, avait aux pieds des souliers de *beu* et que rendu à la Côte-des-Neiges, avant d'entrer dans la ville, il chaussa les belles bottes françaises qu'il portait dans un mouchoir. M. Massicotte qui rappelle cet incident, dit aussi que, obéissant aux conseils de M. Papineau, les patriotes et plusieurs de leurs chefs même, ne portaient de la tête aux pieds que des choses fabriquées au pays. C'est avec la tuque bleue ou rouge, le capot d'étoffe canadienne et les souliers de *beu* ou les bottes sauvages qu'on les représente dans les vieilles peintures.

C'était d'ailleurs le règne de la chandelle, de la vieille chandelle de suif dont la lumière éclaira mon A.B.C., dont il fallait à tout moment couper la mèche à l'odeur désagréable. Il fallait toujours avoir à la main les mouchettes à moins de se servir de ses doigts au risque de se brûler. Combien de fois j'ai manié les mouchettes, afin de procurer à mon père toute la lumière qu'une pauvre chandelle pouvait lui donner pour lire son journal, la vieille *Minerve*, l'évangile politique, à cette époque, des Canadiens, l'organe de La Fontaine.

Il me semble voir suspendus à une corde les tubes dans lesquels on introduisait le suif et la mèche dont la chandelle était faite. Elle donnait peu de lumière cette chandelle et il en fallait plusieurs pour éclairer chaque pièce d'une

maison ordinaire ; elle a dû faire bien des aveugles.

C'était encore le temps où le briquet frappant le silex produisait les étincelles qui nous donnaient le feu et la lumière, car les allumettes n'avaient pas encore fait leur bienfaisante apparition. Ces étincelles enflammant l'amadou avec lequel les fumeurs allumaient leurs pipes et elles mettaient le feu à la poudre du vieux fusil à pierre dont le chasseur et le soldat se servaient, le premier pour tuer le gibier, le second pour tuer ses semblables.

Les voitures à quatre roues étaient rares, à cette époque, la calèche et le *cab* étaient les principaux, sinon les seuls véhicules en usage. Le *cab* était une espèce de boîte ou de tombereau couvert plus haut en avant qu'en arrière, où il fallait se bien tenir pour ne pas être écrasé par un gros voisin. Il y avait aussi, à la campagne spécialement, la petite charrette dépourvue de ressorts, où le voyageur sursautait continuellement comme s'il eut été assis sur une pile électrique.

Vu les chemins affreux de l'époque, dans la saison des pluies ou la fonte des neiges, le voyage était pénible. Je me rappelle que pour me rendre du Sault-au-Récollet à Sainte-Thérèse, le cheval qui nous conduisait, mon père et moi, alla au pas tout le temps pendant quatre heures qui parurent éternelles. Mais les voitures et les chemins de ce temps-là étaient favorables aux dyspeptiques, ils remplaçaient avantageusement le massage et les exercices gymnastiques. La calèche se balançant sur des bandes de cuir était la voiture favorite et les gens riches savaient la rendre confortable et jolie. Avoir la plus belle calèche de la paroisse était un honneur, et je me rappelle combien on admirait la calèche de M. Pascal Lachapelle, le plus riche citoyen du Sault-au-Récollet, et aussi la calèche dans laquelle M. Joseph Masson passait comme un éclair devant la maison de mon père pour se rendre à Terrebonne.

Grâce à l'introduction dans les églises des poêles des Trois-Rivières, on y gelait moins qu'autrefois, mais si ceux qui avaient des bancs près des poêles rôtissaient, les malheureux qui en étaient éloignés, avaient hâte de se rendre chez eux pour se réchauffer.

Des bateaux à voiles, point de télégraphe, de téléphone, point de chemins de fer, ni aucune des inventions merveilleuses enfantées par la vapeur et l'électricité, rien de ce qui fait l'admiration des hommes de notre temps et leur procure tant de confort. Et cependant on se demande si la vie humaine n'était pas aussi heureuse que maintenant. Plus simple, moins exigeante, moins obsédée par l'amour de l'argent et des plaisirs, plus religieuse et morale, elle avait ses charmes et ses avantages.

Mais aux esprits actifs, curieux, avides de connaissances, elle offrait moins d'horizons, un champ moins vaste, moins propre au développement de leurs facultés, à la satisfaction de leurs aspirations. La cherté de la vie, les exigences de la société moderne, et les progrès de l'instruction ont nécessairement modifié considérablement la mentalité, le caractère et les tendances des hommes de notre époque. Le fait est que depuis 1840 le monde marche de merveille en merveille, la nature n'a plus de secrets et on reste stupéfait devant des découvertes, des inventions que l'on aurait prises autrefois pour des artifices diaboliques. Celui qui autrefois aurait prédit qu'un jour les vaisseaux navigueraient sur la mer sans voiles et sans rames, ou les voitures marcheraient sur terre sans chevaux, ou au moyen d'un simple fil on pourrait se communiquer des pensées, ou on pourrait au moyen d'un petit instrument entendre dans sa maison ou même à bord d'un bateau ou d'un train de chemin de fer ce qui est dit ou chanté dans toutes les parties du monde, aurait passé pour un fou.

Quand on pense que la plupart de ces découvertes, de ces inventions datent depuis moins d'un siècle, un grand nombre même depuis cinquante ou soixante ans, on se demande où l'homme s'arrêtera, et jusques à quand Dieu lui permettra de pénétrer les secrets de sa puissance.

Si de tout ce mouvement qui agite le monde dans le domaine matériel, moral ou politique, il ne faut pas conclure qu'il se précipite vers sa fin, il faut bien reconnaître qu'il traverse une ère émouvante d'évolution, de transformation qui va changer complètement les conditions de son existence.

Malheureusement, les réformes d'ordre social ou moral ne s'accomplissent pas sans lutte, sans conflits déplorables, sans jeter cette pauvre humanité dans les horreurs de révolutions sanglantes.

Pourtant il serait à souhaiter que l'homme pût continuer dans la paix l'œuvre merveilleuse de recherches, de découvertes scientifiques et de réformes sociales qu'il poursuit avec tant de succès. Mais on dirait qu'il peut tout faire sauf améliorer son sort, ses conditions sociales, sans tomber dans des exagérations funestes, sans adopter les théories subversives des démagogues qui plus que jamais infestent le monde ouvrier et le poussent à la violence.

Il est bien beau le spectacle des conquêtes de l'humanité, on ne peut le contempler sans se sentir fier d'être homme, sans désirer que rien ne vienne l'arrêter dans son travail de régénération matérielle, sociale et intellectuelle.

Pourquoi n'en est-il pas ainsi ?

Pauvre humanité ! Étranges et incompréhensibles sont ses destinées. L.-O. DAVID.

(*Le Bull. des Recherches historiques.*)

Les Anges dans nos campagnes

Noël d'Afrique... si différent de nos Noëls du Nord.

Ce ne sont plus les chemins et les champs ouatés de neige, la lune d'argent pâle qui glisse sa lumière froide aux toits bleus, les étoiles frieuses qui tremblotent lointaines, les gens qui sortent, emmitouffés dans leurs manteaux de laine, et se pressent vers la vieille église du village.

C'est une autre beauté, non moins réelle et non moins profonde.

Dans le calme enivrant de la nuit tropicale, les astres palpitent, innombrables, la clarté lunaire s'épand laiteuse, la terre fume comme un encensoir, exubérante de fécondité. C'est la sève qui monte à pleins bords, les arbres ployant sous leur feuillage trop lourd, les palmiers berçant leurs palmes au vent du soir, les rizières chargées d'épis blonds, suçant la vie dans la vase fétide, les myriades de bestioles cachées dans la savane dorée, qui crient leur joie de vivre dans la tiédeur alanguie de la nuit guinéenne...

L'année dernière, au jour de la Nativité, le petit Khéba s'était présenté dans la pauvre chapelle, afin d'y être baptisé avec douze de ses camarades. Depuis trois ans, il était venu tous les soirs au catéchisme... Haut comme ma botte, mais la mine éveillée et l'œil malicieux, il avait étonné les grands jeunes gens par des réponses qu'eux-mêmes avaient vainement cherchées dans leur mémoire rebelle.

Je le vois encore à cette heure de son baptême. Debout devant la modeste crèche en carton, recueilli dans sa blouse blanche, la première qu'il eut jamais portée, ses grands yeux admireraient l'Enfant-Dieu couché sur la paille, tout son petit être innocent se donnait au Maître dont il avait entendu l'appel.

J'en fus bien sûr lorsque quelques instants après, je l'entendis répondre aux questions du prêtre. Avec quelle énergie intelligente il promit fidélité à sa religion ! Quel accent pénétré animait son acte de contrition ! Quel angélique sourire entr'ouvrait ses lèvres au moment où l'eau baptismale coula sur son front !

On l'appela *Emmanuel*... Le divin jardinier s'était choisi une fleur d'innocence dans son jardin de Guinée, mais il devait la cueillir bien vite pour les parterres du ciel...

Pendant ces derniers mois, le petit Emmanuel languissait de jour en jour davantage. J'allais le visiter chaque fois que je passais dans son village. Je le trouvais couché sur une natte, dans un coin sombre de la case. Il ranimait d'un souffle malade les quelques tisons qui charbonnaient à côté de lui. Je voyais alors son pauvre

corps où les côtes saillaient lamentablement, ses bras et ses jambes minces à faire pitié. En lui, les yeux vivaient d'une manière intense, et paraissaient plus grands encore dans sa figure ravagée. Il m'avait demandé un crucifix, et il le contemplait longuement en répétant : "Oh! comme il a souffert pour nous!..." Et j'étais profondément ému de voir le cher enfant oublier ses propres souffrances pour ne songer qu'à celles du Sauveur.

On arriva ainsi à la Noël dernière... Le village s'était mis en frais: chacun avait apporté saalebasse de riz; les chasseurs avaient eu la main heureuse, si bien qu'à la nuit tombante, les grandes marmites, sous la garde des femmes, ronflaient sur les brasiers devant la hutte du catéchiste. Point de joie bruyante pourtant; on la réservait pour après la messe. Les tam-tams dormaient dans un coin de la cour, les chrétiens se pressaient à la chapelle pour les confessions.

Brusquement, on vint m'appeler... "Père, Emmanuel te demande; il dit qu'il va mourir cette nuit..." Je partis en hâte.

L'enfant respirait plus péniblement, mais il était paisible comme l'ordinaire. Il mit affectueusement sa menotte dans ma main et me demanda bien doucement: Père, c'est cette nuit que Jésus va venir, n'est-ce pas? Est-ce que je ne pourrais donc pas le voir, comme l'année dernière?

Une idée me vient soudain: Tu verras Jésus cette nuit, Emmanuel, mieux que l'année dernière; Lui-même viendra te trouver... Tu n'as pas encore fait ta première communion... Je te l'apporterai après la messe de minuit...

Et doucement, dans l'ombre du pauvre gîte, nous nous entretînmes du divin Visiteur qui allait descendre en cette nuit dans son cœur... Oh! radieux moments dans la vie du missionnaire, où, seul à seul, avec une âme pure, il peut parler du Christ, sentant qu'il est compris, voyant le visage s'éclairer à ses paroles, les lèvres s'entr'ouvrir comme pour boire la vérité dont il est le messager. Moments délicieux, combien vous payez au centuple les peines et les déceptions de la route ordinaire!

Il fut fait comme il était convenu... Après la messe de minuit, chantée à pleins poumons par les noirs, entassés dans la chapelle trop étroite, des centaines de torches de paille, arrachées aux toits de chaume, s'allumèrent, firent haie, et l'Eucharistie, portée par les mains du prêtre, s'avança vers la cabane de l'orphelin. Il était là, la figure extasiée, devant un feu qui flambait clair, toute son âme dans ses yeux... Certainement, Celui qui se fit chair pour sauver le monde, ne descendait pas avec plus de joie dans l'étable de Bethléem que sur les lèvres de cet enfant moribond.

Mais voilà que, au moment où les prières liturgiques s'achevaient, un chant, très menu, très doux, rompit le pieux silence:

*Les Anges dans nos campagnes
Ont entonné l'hymne des cieux...*

C'était Emmanuel qui, de sa voix mourante, saluait Celui qui était venu le visiter, l'Enfant-Dieu descendu en lui.

Plus délié, plus ténu, comme un filet d'eau clair, dans un doux zézalement, la voix continua:

*Et l'écho de nos montagnes
Redit ce chant mélodieux...*

Pénétré de respect devant ce ciboire vivant, bénissant Dieu des merveilles qu'il opère dans les plus humbles de ses enfants, je sentais vraiment la présence invisible des anges, abritant de leurs ailes un de leurs frères de la terre.

Dans un dernier souffle, descendant la gamme des tons en cascades argentines, Emmanuel acheva:

*Glo ria
In excelsis Deo...*

Et soudain, les fidèles, pressés au dehors, ignorant la scène qui se passait à l'intérieur, et croyant, sans doute, que c'était une variante du Viatique en cette nuit de Noël, répondirent au petit soliste en reprenant à toutes volées, voix graves et pleines des hommes, voix stridentes ou flutées des femmes:

*Glo ria
In excelsis Deo...*

L'enfant dans mes bras, se laissait aller de plus en plus; son visage irradié d'allégresse se renversait en arrière: ses yeux s'ouvraient plus grands encore. Et, dans l'harmonie du refrain puissant qui remplissait la nuit, Emmanuel exhala son dernier soupir...

Au dehors, l'ombre phosphorescente était pleine d'étoiles filantes, la lune s'inclinait derrière les grands palmiers qui bruissaient sous le vent de la mer, les cigales et les grillons chantaient à perdre haleine, le tam-tam retentissait, tout criait l'épanouissement de la vie dans l'exubérante nature tropicale...

Et Dieu qui veut la vie, Dieu le grand Vivant, Dieu qui a triomphé de la mort, appelait à la vie pleine, à la vie débordante, à la vie éternelle, auprès de laquelle notre vie de la terre n'est qu'un pâle reflet, l'âme d'un enfant pur, brûlante de voir davantage, de voir face à face Celui qui a dit:

Laissez venir à moi les petits enfants!...

R. P. Bondallaz

(Almanach du Petit Propagateur des trois

[Ave Maria])

Une bienfaitrice de notre peuple

Il y a quelqu'un dont ne se préoccupent ni la presse, ni l'opinion publique, ni presque jamais les contribuables; quelqu'un de modeste, de sage et de pauvre; quelqu'un qui consent à vivre isolé, dans un dévouement de tous les jours, loin des siens, souvent loin de l'église et loin des centres; quelqu'un qui n'est ni une femme de peine, ni une mère de famille et qui est tour à tour ou à la fois un peu tout cela; quelqu'un à qui chaque canton rural est redevable de savoir bien lire, bien écrire et bien compter; quelqu'un qui est le précieux auxiliaire du clergé paroissial; quelqu'un à qui des ministres, des juges et des évêques doivent les rudiments du savoir et leurs premières pratiques religieuses; une humble fille qui, jeune et sans prétendre à des avancements rapides et rémunérateurs, contente d'un simple gagne-pain(1) quand elle mérite une reconnaissance nationale, se consacre parfois pendant de longues années à instruire, dans quelque lointaine école de rang, une troupe toujours renouvelée d'enfants turbulents et mal dégrossis; c'est l'institutrice, c'est la maîtresse d'école, comme on l'appelle.

* * *

Le rôle de l'institutrice, pour être obscur, n'en est pas moins de la plus haute importance.

Dans nos campagnes, après le prêtre, n'est-ce pas l'institutrice qui contribue le plus au maintien comme au développement de l'éducation élémentaire? La note dominante, la moyenne intellectuelle et morale de nos populations, à qui les devons-nous sinon au clergé et à l'institutrice?

Celle-ci n'a jamais été et n'est encore nulle part, chez nous, autre chose que l'auxiliaire et la collaboratrice du prêtre dans l'enseignement du catéchisme, ainsi que le substitut opportun, souvent même indispensable, des parents pour l'instruction des enfants.

Nous ne saurons jamais à quels abaissements notre peuple descendrait, s'il ne subissait pas la constante réaction des enseignements du prêtre à l'église et de l'institutrice à la petite école.

Supprimez la prédication hebdomadaire du curé, supprimez les missions et les retraites, supprimez encore la demi-heure quotidienne d'instruction religieuse dans les 7,000 écoles

(1) En 1920, la moyenne du traitement des institutrices pour tout le Canada était de \$1,000.00 et elle a encore augmenté; celle du traitement des institutrices laïques de la Province de Québec, à la campagne, suivant le dernier Rapport du Surintendant de l'Instruction publique, était de \$277.00 pour les écoles élémentaires et de \$315.00 pour les écoles complémentaires.

primaires de la province, et essayez de vous faire une idée du matérialisme grossier, qui règnerait alors sur la terre encore privilégiée de Québec.

C'est entendu, nous avons nos défauts, nous avons nos misères; mais chaque fois que des sociologues, des hommes d'affaires ou des hommes d'État se donnent la peine de nous comparer à d'autres peuples plus avancés que nous soit dans le progrès matériel, soit même dans la culture intellectuelle, ils nous décernent des mentions très honorables; ils louent nos qualités morales; nos vertus domestiques, notre moralité publique; c'est chez nous qu'ils voient illustrée à merveille la parole du divin Maître: "L'homme ne vit pas seulement de pain."

Le pain de froment, en effet, ne nous suffit pas; chaque dimanche, dans les campagnes les plus reculées, des chrétiens en grand nombre s'approchent de la table eucharistique; chaque dimanche et plus souvent encore, le pain de la vérité catholique et divine est distribué par les prêtres et les missionnaires; chaque jour enfin, dans chaque école primaire(2), l'institutrice s'applique avec une patience et un zèle dont elle ne recueille pas elle-même les fruits, à inculquer à ses élèves, sans doute, des bonnes manières, sans doute, les matières profanes inscrites au programme, mais, chose plus précieuse et plus importante que tout cela, les fondements de la vie spirituelle.

Il est rare que nos gens ne lui doivent pas, en bonne partie, la formation de leur conscience: notion des principaux mystères, nature du péché, prières quotidiennes, méthodes d'examen de conscience, de confession et de communion; moyens et conditions de salut, bref, les principaux devoirs de notre sainte religion et la manière pratique de s'en acquitter.

C'est aussi à l'école qu'ils ont appris l'Histoire Sainte, à l'école qu'ils ont entendu raconter la vie de Jésus-Christ, à l'école qu'ils ont eu un aperçu de l'Histoire de l'Église; tout cela, sous la direction et le contrôle du prêtre, auquel le temps manque, comme il manque aux parents, pour faire entrer dans des cervelles trop souvent distraites ou rébarbatives des vérités d'un ordre nécessairement très élevé.

Heureux entraînement! Heureuse fonction qui habitue les enfants à une atmosphère surnaturelle et leur en inspire le désir ou la nostalgie! Heureux et cher apostolat de l'école primaire qui vaut à notre peuple de rester à la fois croyant et pratiquant!

Grâce à notre organisation paroissiale, grâce à notre organisation scolaire, grâce à nos prêtres, grâce à nos institutrices, nos campagnes restent la grande réserve morale de notre race.

(2) 5968 religieuses, 7,897 institutrices laïques et 2,077 frères se dévouent à l'enseignement primaire dans la Province de Québec. Ils ont 541,485 élèves.

Honneur donc à l'institutrice consciencieuse, fière de sa tâche et fidèle à sa mission.

Honneur à l'humble bienfaitrice de la race.

Honneur aussi au couvent, à l'École normale qui la préparent à suivre dignement sa vocation.

V. GERMAIN, ptre.

Une partie de pêche

C'est un gros poisson que je dois te rapporter, maman, puisque tu as dix invités. Veux-tu, par exemple, un saumon, un superbe saumon de deux pieds de long ? Tu vois d'ici le bel effet que ça fera sur la table.

— M. Michel aime toujours la plaisanterie, dit en riant bruyamment Pierre, le brave pêcheur qui avait coutume d'accompagner dans les parties en mer le fils de Mme Gaillard.

Et, se tournant vers celle-ci :

— Avec ces chaleurs, ce qui fait davantage plaisir, c'est la langouste. Aussi est-ce que j'aurais pas raison, Madame Gaillard, d'aller là-bas en pleine mer, tout près des gros rochers, et de vous prendre dans mon filet une belle paire de langouste ?

— Mais faut qu'elles soient fraîches ! s'écria Michel, en simulant le plus grand sérieux.

Pierre l'innocent, ne comprenant pas que l'enfant continuait à plaisanter, le regarda d'un air étonné.

— Mais bien sûr, Monsieur Michel qu'elles seront fraîches, fit-il, puisqu'elles seront vivantes.

Mme Gaillard haussa les épaules en souriant.

— Ne l'écoutez pas, mon bon Pierre. Vous savez bien que Michel sera toujours un éternel taquin. Mais ce que je vous demande, c'est tout à l'heure, quand vous serez en mer, de ne pas le laisser faire le fou. Soyez sévère avec lui. Il faut qu'il me promette de vous obéir. J'ai toujours peur...

Le pêcheur l'interrompit.

— Peur de quoi, Madame Gaillard ? Et puis si jamais par malheur... qui ne peut pas arriver, ma barque venait à chavirer, je serais toujours là pour repêcher M. Michel. J'ai déjà sauvé, dans mon existence, dix-sept personnes qui étaient sur le point de se noyer, et, dans le nombre, y en avait de bien plus lourdes que votre petit gars.

Et le brave homme indiqua du doigt, avec une fierté bien compréhensible, les nombreuses médailles qui ornaient sa poitrine.

Mme Gaillard saisit spontanément la main du marin, tant elle le tenait en affection.

— Oui, mon bon Pierre, dit-elle, vous êtes o nnu et aimé sur toute la côte pour vos actes

de courage. Je sais, entre autres, une famille dont vous avez sauvé un des membres, et qui tous les soirs, reconnaissante, adresse pour vous une prière à Dieu. Aussi, je vous l'assure, jamais je ne laisserais mon enfant s'aventurer en mer avec un autre que vous.

Pierre, très ému, remercia Mme Gaillard de la confiance qu'elle lui témoignait, puis, après avoir aidé Michel à monter dans son embarcation, il donna un fort coup de rame pour s'écarter vivement du rivage, et, moins d'un quart d'heure après, il était déjà à un demi-mille de la côte, non loin des rochers fréquentés par les langoustes.

Pierre jeta aussitôt son filet à la mer et recommanda à l'enfant de ne pas bouger, de ne pas parler pour ne pas effrayer le poisson. Au bout de quelques minutes, en fin pêcheur qu'il était, il fit à Michel, avec un sourire, un signe mystérieux, qui voulait dire : Je crois que j'ai déjà du poisson !

Pourtant, par prudence, il attendit encore, tandis que le petit, impatient, murmurait à tout instant, d'une voix étouffée :

— Tire le filet, Pierre ! Je veux voir le poisson !

Le pêcheur ne s'était pas trompé. Il venait de prendre trois belles langoustes.

— Mme Gaillard va être contente, dit-il tout joyeux.

Mais, au même moment, l'enfant poussa un cri de terreur et courut se réfugier comme un fou auprès de Pierre.

Il venait de voir un énorme requin qui tournait autour de la barque.

— Ne craignez rien Monsieur Michel, lui dit-il en l'entourant de ses bras pour le protéger.

Et, croyant redonner du courage au pauvre petit, il ajouta :

— Si nous étions dans l'eau, il ne serait pas impossible qu'il nous avale un pied ou même une jambe, mais dans la barque, comment pourrait-il faire ?

Et, levant sa rame :

— Et puis, je suis là ! fit-il avec un geste menaçant. Qu'il s'approche, et je lui mets la tête en bouillie !

Cependant le brave pêcheur n'était pas aussi rassuré qu'il voulait le paraître. S'il avait eu un harpon, ou même une simple lance, il n'aurait pas été long à envoyer le requin au fond de la mer. Mais avec sa rame en bois, comment se défendre contre ce terrible animal, si profitant de ce que l'eau venait presque au ras de la barque, il venait les y attaquer ?

Et, regardant involontairement sa rame, il se dit en haussant malgré lui les épaules :

— Lui mettre la tête en bouillie avec ce bout de bois ! C'est ma rame qui serait vite en morceaux ! Baste ! il fallait bien consoler le petit !

Cependant, comme il s'en voulait, lui, un vieux pêcheur, de n'avoir pas eu la prudence

de se munir d'armes toujours nécessaires quand on va en mer!

Comme le requin devenait de plus en plus hardi — il n'était pas à trois brasses de la barque, — Pierre se dit qu'il devait prendre une décision. En ramant de toutes ses forces, peut-être arriverait-il à distancer le vorace animal. Mais l'enfant, qui se cramponnait au pêcheur, paralysait ses mouvements.

Tout à coup, la tête du requin, dont la bouche énorme laissait voir une terrible rangée de dents, apparut au bord même de la barque. Alors Pierre, comprenant le danger, se débarassa vivement, et peut-être même un peu rudement, de Michel, qui roula au fond du bateau, et, s'étant précipité vers le requin, il saisit sa rame et lui en asséna un coup sur la tête.

L'animal resta un moment étourdi, ou plutôt surpris, mais l'infortuné Pierre, de son côté, constata, ainsi qu'il l'avait pressenti, que sa rame était brisée. La tête d'un requin était évidemment beaucoup plus dure qu'un morceau de bois,

Aussi, quelques secondes après, la bête, furieuse, apparaissait de nouveau, les yeux flamboyants de colère.

Pour la première fois de sa vie, le brave pêcheur éprouva le sentiment de la peur, non pour lui, mais pour Michel, ce cher petit qu'une maman lui avait confié.

Désespéré, il regarda le bout de bois qu'il tenait dans sa main, la seule arme qu'il avait pour se défendre. Ensuite, ses yeux tombèrent sur les médailles qui brillaient sur sa poitrine, et il eut un geste de révolte. Non, il ne serait pas dit que celui qui avait sauvé tant de gens de la mort, il laisserait dévorer un enfant par un requin!

Et il songea à fuir. Mais, par malheur sa barque s'était peu à peu enfoncée dans de la vase, aussi, quand, s'arc-boutant avec son aviron contre les rochers, il voulut l'en détacher, il ne put la sortir de la boue liquide qui la tenait prisonnière. D'autre part, à mesure que le bateau enfonçait, l'eau montait toujours. Maintenant, elle était presque à son niveau, si bien qu'aucune barrière ne les séparait plus du requin. Nul doute qu'il allait venir les attaquer.

— Pierre, le requin! Il va nous manger! hurla alors Michel avec des cris déchirants en montrant la bête qui surgissait à moins d'un mètre d'eux.

— Perdus, nous sommes perdus! s'écria malgré lui le pêcheur.

Cependant, un peu d'espoir lui revint quand il s'aperçut que sa rame s'était heureusement brisée en pointe, et qu'il avait en quelque sorte dans la main un véritable pieu. S'il parvenait à découvrir chez l'animal un endroit vulnérable, peut-être le blesserait-il assez sérieusement pour s'en rendre maître. Le mieux serait si possible, de l'aveugler. Il visa donc, et, par bonheur,

atteignit un œil du requin avec la pointe de son bâton. Ce fut alors entre le pêcheur et la bête un duel terrible. Le requin, bien que grièvement blessé, essayait avec son énorme mâchoire de happer une jambe de son ennemi. Mais Pierre, avec une souplesse inouïe, arrivait chaque fois à l'éviter, et ne lâchant pas sa proie, continuait à enfoncer de toute sa force son bâton dans la plaie. Il voyait que la bête perdait une si grande quantité de sang, que peu à peu elle s'affaiblissait. Bientôt, elle n'était plus dangereuse, et il n'y avait qu'à attendre son agonie.

Tout à coup, en effet, le requin agita l'eau d'un mouvement convulsif, puis se coucha sur le flanc. Il était mort!

Malgré cela, le brave pêcheur n'était pas encore au bout de ses peines. Anxieux, il tourna les yeux du côté de la barque. Heureusement, malgré les coups de queue du requin, elle n'avait pas chaviré. Et l'enfant? Pendant sa longue lutte avec la bête, n'était-il pas tombé à la mer?

— Dieu soit loué! s'écria-t-il en joignant les mains.

Michel, accablé de fatigue, avait fini par s'endormir au fond de la barque, à côté du seau où étaient emprisonnée les trois langoustes.

Mais si l'enfant était sain et sauf, dans quelle mortelle inquiétude devait être Mme Gaillard de ne pas les voir revenir, depuis plus de cinq heures qu'ils étaient partis à la pêche? Il s'agissait donc maintenant de regagner la côte le plus rapidement possible.

Ayant pied au bord des rochers, Pierre se mit courageusement à l'eau pour pousser la barque hors de la vase, et comme, au prix de mille efforts, il venait d'y parvenir, il vit, à proximité, le requin qui flottait, inerte, à la surface de la mer.

— Pourquoi ne pas le ramener? se dit-il. Ce sera un souvenir.

Et, ayant percé la queue du monstre, il y passa une corde qu'il fixa à l'arrière de la barque. Ensuite, après avoir eu soin de ne pas éveiller l'enfant, il se mit à ramer vigoureusement, et, peu de temps après, il atteignait le rivage.

Mme Gaillard était là, debout sur un rocher, sondant l'horizon depuis deux mortelles heures.

Quand elle vit arriver la barque, elle fut prise d'une crise de larmes due aux angoisses par lesquelles elle venait de passer et à la joie de revoir son enfant.

Michel, qui s'était éveillé, avait vite retrouvé toute sa gaiété, et, sautant du bateau, il se jeta dans les bras de sa mère et dit en riant:

— Petite maman, ce n'est pas un saumon que je rapporte pour tes invités, mais un requin! Penses-tu qu'ils auront de quoi se régaler?

Et comme Mme Gaillard croyait encore à une plaisanterie, le petit montre à sa mère interdite le requin qui flottait derrière la barque.

Alors Pierre fit le récit du drame dont ils avaient failli être victimes, et Mme Gaillard, émue et reconnaissante, ne put s'empêcher d'embrasser le brave pêcheur qui, au mépris du danger, venait de sauver son fils.

ANDRÉ DE BRÉVILLE.

La chasse à l'éléphant

Qui n'a vu et contemplé longuement un éléphant au Jardin zoologique d'une ville importante? Bête énorme qui peut atteindre 3 mètres de hauteur, cinq de longueur et un poids de 25 à 30 quintaux. La masse de ses pattes, qui semblent plutôt des piliers que des jambes de quadrupède, n'a d'égal en énormité que celle de sa trompe formidable. Ajoutez, pour compléter cette esquisse en gros, qu'il n'est pas rare de voir des éléphants déjà centenaires depuis un joli nombre d'années.

Son plaisir est de vivre en contact avec ses semblables, au voisinage des fleuves. C'est l'animal le plus sociable qui soit. Son domaine préféré est la forêt vierge, où il peut s'ébattre à son aise, brisant impitoyablement sous la masse de son poids, ou la violence de ses coups de trompe tout ce qui pourrait mettre obstacle à son caprice. Au fond des bois son terrible barrissement éveille des échos profonds, qui font fuir à la ronde bêtes et gens. Il faut qu'il soit vraiment aiguillonné par la faim pour qu'il s'attaque à l'homme, d'autant plus que ses plats préférés sont à la portée de sa trompe, en pleine nature : plantes, racines, fruits, canne à sucre, riz. Au fond c'est un végétarien de grand style.

Au fur et à mesure des progrès de la colonisation l'éléphant tend à disparaître, l'éléphant sauvage voulons-nous dire. Il se replie devant les défricheurs de toute espèce, et ses derniers refuges sont précisément ces forêts épaisses du nord de l'Inde, de l'Assam tout particulièrement.

C'est ici, presque sur notre champ d'action et sous nos yeux, que se déroulent les plus merveilleuses chasses à l'éléphant. Voici le récit d'un d'entre elles.

* * *

La battue de grand style est, aux Indes, le sport préféré des rajahs (1), et leur assure chaque année des troupes entières d'éléphants.

Pour organiser à fond pareilles chasses les dépenses ne sont pas petites; mais les profits sont énormes. Un bon éléphant, ça coûte à l'heure présente au moins 50.000 francs. Multipliez par 10, 20, 30 ce prix de l'unité, et vous aurez le

gain d'une battue. Même en défalquant de cette somme les frais complets de la chasse, il vous restera — je veux dire: il reste encore aux rajahs — une somme rondelette pour leurs menus plaisirs.

Une des curiosités de cette chasse est que l'on capture les éléphants avec des éléphants. Et une autre particularité est que cette chasse — qui cependant dure plusieurs mois — est la plus calme et la plus méthodique qui soit.

A peine le rajah a-t-il manifesté le désir d'une battue en règle, que ses ministres et serviteurs disposent toutes choses pour assurer à l'entreprise son maximum de succès. On équipe un bataillon d'environ 300 hommes, dont on confie le commandement au meilleur chasseur du royaume. Leur départ prend les proportions d'un événement national, et tout le peuple est sur pied pour acclamer au passage.

A cette occasion la splendeur et le luxe d'Orient se donnent libre jeu. Le défilé des héros est ainsi ordonné: en tête une avant-garde composée des meilleurs tireurs du pays, puis la noblesse juchée sur des éléphants merveilleusement caparaçonnés, enfin sur un éléphant qui n'est que soieries éclatantes et pierres précieuses le Rajah, entouré de ses généraux. Derrière, les serviteurs, qui portent à dos tout le matériel de chasse.

Dans un premier temps les rabatteurs s'enfoncent dans la forêt épaisse et la parcourent en tous sens à la recherche de l'ennemi. Quand ils l'ont repéré, ils se replient pour indiquer le lieu de retraite du troupeau. Le chef de l'expédition donne alors l'ordre de s'arrêter et en lisière de la forêt de dresser le campement. En quelques heures on voit alors pousser, comme des champignons toute une collection de tentes, de grandeur et de teinte variées qui donne à ce lieu le plus pittoresque des aspects.

Puis l'on se met à l'œuvre pour dresser, en un point convenablement choisi, une formidable palissade couvrant plus de 100 mètres carrés de terrain. Ce travail doit se faire comme un montage de guillotine: avec le moins de bruit possible pour ne pas éveiller l'attention des victimes toutes proches. Au dedans de la palissade on creuse un fossé de deux mètres de large, destiné à empêcher le troupeau prisonnier de s'approcher des murs de sa prison; puis on ménage une entrée dans ce parc clos, une seule entrée, assez large pour laisser passer quelques-uns des quadrupèdes, surplombée d'une porte mobile, faite de puissants troncs d'arbres, qu'un jeu de cordes déclenchera de haut en bas, au bon moment, pour clore la prison. Ce travail de guet-apens dure facilement plusieurs semaines.

* * *

Pendant ce temps un groupe d'une centaine de chasseurs s'est enfoncé dans l'épaisseur de

(1) Princes hindous.

la forêt, pour y cerner le troupeau convoité. Leur mission, pleine de périls et de surprises, consiste essentiellement à rabattre les géants vers la terrible palissade, et cela sans se faire découvrir. En se tenant dissimulés le plus possible ils vous font un sabbat de tous les diables à coups de tambourins de bambou. Ce tintamarre a pour effet de mener adroitement le troupeau d'éléphants vers le guet-apens préparé.

Si malin que puisse-être le quadrupède l'homme le dépasse en ruse, et, presque sans s'en apercevoir les formidables bêtes avancent vers leur prison. Quand elles ne se trouvent plus qu'à quelques kilomètres de la palissade, le rabatteur en chef fait savoir au Rajah, que le moment est venu d'assister au plus émouvant des sports.

La troupe entière des guerriers vient alors prendre position à dos des victimes, et, de jour en jour, d'heure en heure resserre son cercle épais et infranchissable. Le jeu ne manque pas de périls, mais la victoire est certaine. Talonnés par cette masse d'hommes les éléphants commencent à pressentir quelque chose de mauvais; et finalement ils se trouvent à une portée de fusil de leur prison toute prête. Alors, mais trop tard, ils comprennent et deviennent furieux. C'est le moment tragique de la battue.

A un signal donné les chasseurs lancent leur terrible cri de guerre: leurs hurlements sauvages mêlés au tapage infernal des tambours de bambou se répercutent à travers le silence de la forêt et jettent l'épouvante parmi les victimes. Affolées de terreur les pauvres bêtes cherchent une issue à travers le cercle des rabatteurs: mais la muraille est solide et ne peut être percée: et pendant ce temps de hardis chasseurs les pressent de toutes parts, poussant des cris d'enfer et brandissant des torches enflammées.

A cette minute l'ouverture ménagée dans le champ clos par la palissade s'offre aux éléphants comme la seule chance de salut. Ils s'y jettent tête baissée. Quand la dernière bête l'a franchie, une main adroite coupe la corde qui tenait suspendue la porte d'entrée, et elle tombe en un déclic mortel sur le troupeau désormais esclavé.

Les cris de triomphe qui retentissent alors sous les arbres de la forêt sont quelque chose d'indicible. La partie est désormais vaincue: le troupeau convoité est prisonnier.

Pour le contempler les hommes grimpent aux pieux de la palissade; tandis que des échelles de cordes sont fixées à leurs sommets pour que le Rajah et sa suite puissent, aux premières loges, jeter un regard de triomphe sur les vaincus. Et c'est un spectacle d'un contraste douloureux que celui des centaines de têtes juchées au-dessus de cette fosse, et exprimant une joie folle à regarder ces pauvres éléphants, consternés et rageurs, entassés dans cette cuve trop étroite.

Il semblerait qu'avec cette capture laborieuse l'entreprise fût achevée; mais ce n'est que le premier temps. Il faut encore domestiquer les vaincus, et ce n'est pas un petit travail.

Avant toutes choses il s'agit de faire sortir de sa prison le troupeau capturé. Dans ce but de puissants éléphants déjà domestiqués, appelés *kimki*, menés par leurs cornacs et appuyés d'habiles chasseurs, munis de grosses cordes, pénètrent dans l'enceinte. Les bêtes capturées déjà résignées à leur sort, se sont ramassées, tristes et silencieuses, dans un coin de la prison. Nos hommes s'approchent d'eux avec prudence, et jouant d'adresse arrivent à isoler un éléphant. Ils l'entourent alors de toutes parts, et se mettent à l'agacer. D'abord l'éléphant ne répond que par des grognements et des rebuffades; puis il passe à l'attaque. C'est ce que l'on attendait: tandis que les *kimki* essuient courageusement les premiers chocs, les chasseurs lancent leurs cordes, et enserrant vigoureusement le monstre: après quoi il n'y a plus qu'à faire avancer un *kimki* plus fort que les autres, qui traîne le malheureux dehors, où on l'attache à un tronc d'arbre puissant.

Ce jeu barbare recommence jusqu'au dernier éléphant. Les spectateurs y prennent part en encourageant par leurs cris les chasseurs, et en délirant d'enthousiasme à chaque nouvelle capture. Parfois un corps-à-corps tragique s'engage entre la bête sauvage et l'éléphant domestique; mais c'est toujours celui-ci qui a le dessus.

Une fois que le troupeau est ainsi assuré, commence le dressage de chacune des têtes. Chaque éléphant est confié pour son éducation, à deux hommes et un *kimki*, et les cours sont diurnes et nocturnes.

De jour on lui apprend surtout à manger. Les premiers temps il essaie de boudier, de faire la grève de la faim; mais bientôt, tirillé par son estomac, il en passe par où l'on veut, et consent à ne plus se nourrir que de ce que la main de l'homme présente à sa trompe.

De nuit on le dresse à supporter sur son échine un ou plusieurs cavaliers. Pour cela, après l'avoir soigneusement garrotté, on vient agiter une torche enflammée face à ses gros yeux; et pendant que son attention suit avec terreur ce brûlot, qu'autour de lui on mène un sabbat de diable, un cornac saisit violemment la queue du pachyderme et par cette échelle atteint son échine où il se fixe à cheval. Terrorisée la pauvre bête s'agite pour se libérer de ce poids insolite: vains efforts. D'ailleurs chaque mouvement de protestation est payé d'un coup de lance; et si la mauvaise volonté persiste, son collègue domestique s'avance avec un bâton dans la trompe et lui administre une raclée formidable.

A ce régime le dressage marche assez rapidement. Au bout de quelques mois l'éléphant est dompté; tous ses instincts sauvages sont neutralisés; et ils deviennent la bonne et pacifique

bête que nous connaissons. Bientôt on pourra le mener au marché des éléphants, et, selon sa force, sa grâce et ses aptitudes, elle entrera au palais du rajah, pénétrera à nouveau dans la forêt pour aider les bûcherons à transporter les bois, se verra baptisée éléphant-chasseur, ou éléphant-automobile: de toutes façons elle deviendra le *factotum* indispensable de la vie indienne.

(Le Bulletin Salésien).

IL TOMBAIT ENCORE

Willy accourant.— Vite !... mon oncle est tombé de la falaise !

La tante.— Grand Dieu ! S'est-il fait mal ?

Willy.— Je ne sais pas : il tombait encore quand je suis accouru !



UNE DESCENTE PÉRILLEUSE

Sa pureté est absolue

— Sa saveur irréprochable

LE THÉ

"SALADA"

est le choix de milliers de personnes.

Etiquette brune, 75c la livre. Mélange Orange Pekoe, 85c la livre.

Nos lecteurs nous rendraient un appréciable service en mentionnant "L'Apôtre" lorsqu'ils s'adressent à nos annonceurs.

Une petite soeur

Conte de Noël,



ET Mme Lemoyne étaient allés à la Messe de minuit, laissant leurs trois jeunes enfants, sagement endormis sous la garde de Pauline, la vieille bonne, qui leur était toute dévouée.

Pauline ne désirait pas du tout aller à l'office de nuit, trop fatiguant pour son âge, disait-elle. Et, sachant qu'on pouvait lui confier les enfants en toute sécurité, les bons parents étaient allés prendre part aux pieuses cérémonies.

Au retour, comme ils approchaient de leur demeure, un gentil pavillon proche de l'usine que dirigeait M. Lemoyne, à Bourges, ils entendirent derrière eux des pas précipités.

Se retournant, ils reconnurent avec surprise une de leur cousine, Mme Rambon, qui habitait un petit bourg à 50 kilomètres de là. Elle portait dans ses bras une sorte de paquet informe et volumineux.

Mme Mathilde Rambon était restée seule depuis la mort de son mari. Douée d'une jolie fortune, mais avare et très égoïste, elle ne sortait que rarement de chez elle, ne recevait personne et n'avait pas d'amis. Le seul but de son existence était de prendre bien soin d'elle-même.

Aussi, M. et Mme Lemoyne étaient-ils fort intrigués de la voir apparaître à cette heure insolite.

— Comment, Mathilde, c'est vous! et à cette heure! fit Mme Lemoyne. D'où venez-vous?

— J'arrive de Nevers, je viens de la gare, expliqua Mme Rambon un peu essouffée. Je dois passer la nuit ici, à Bourges, n'ayant pas de train pour rentrer chez moi avant demain matin. Alors j'ai pensé que je pourrais vous demander de me recevoir, cela m'éviterait d'aller à l'hôtel, et j'espérais bien vous trouver encore éveillés à cause de la Messe de minuit, à laquelle je sais que vous êtes fidèles. Justement, je vous ai aperçus au coin de la rue, et j'ai hâté le pas pour vous rejoindre; j'en suis hors d'haleine... sur tout avec ce fardeau dans les bras!

— Que portez-vous donc là? interrogea M. Lemoine en introduisant chez lui la cousine Mathilde.

Celle-ci souleva une sorte de grand châle qui recouvrait son paquet. M. et Mme Lemoyne aperçurent avec stupéfaction un charmant bébé de deux ans à peine, qui dormait paisiblement dans les bras de la veuve.

— C'est la petite Jacqueline Doré, la fille d'une de mes nièces, expliqua Mme Rambon. Je vous raconterai tout, mais dites-moi d'abord si

vous pouvez m'hospitaliser pour cette nuit avec cette enfant-là.

Certainement, dit Mme Lemoyne. Ma chambre d'amis est à votre disposition. Quant à cette mignonne, je vais bien vite lui arranger un petit lit dans un cabinet attenant à la chambre des enfants. Venez, nous allons l'installer tout de suite. Peut-être voudrez-vous prendre quelque chose avant de vous coucher? J'avais préparé un modeste réveillon, j'espère que vous voudrez bien le partager avec nous.

— Bien volontiers, dit Mme Rambon. J'avoue que j'ai grand'faim, le voyage m'a donné de l'appétit.

Quelques instants plus tard, la petite Jacqueline dormait à poings fermés, dans un lit improvisé.

Mme Lemoyne et sa cousine se retirèrent à pas légers, laissant entr'ouverte la porte qui faisait communiquer la minuscule chambrette avec la grande chambre des enfants.

Une veilleuse éclairait faiblement la pièce.

En passant, Mme Lemoyne jeta un regard de tendresse sur chacun de ses enfants: Madeleine, l'aînée, une grande fille de six ans, dont les boucles blondes émergeaient de sous les couvertures haut montées; Robert, qui avait posé sur le drap son petit poing fermé dans un geste autoritaire: l'autorité d'un homme de cinq ans; enfin le plus jeune, le bon gros Bernard, qui n'avait que trois ans à peine et qui semblait sourire en quelque rêve heureux.

— Voyez comme ils dorment bien! comme ils sont paisibles, mes chers mignons! fit Mme Lemoyne à voix basse, avec un sourire heureux.

— C'est le moment où vous êtes tranquille, quand ils dorment! fit la cousine en haussant les épaules. Que de mal vous devez avoir tout le jour, ma pauvre Jeanne, avec ces trois enfants! Je vous plains.

— Vous me plaignez? Oh! mais non, se récria Mme Lemoyne toujours à voix basse. Si vous saviez combien ils sont gentils et affectueux, mes trois bons diables, quelle source de bonheur ils sont pour moi!

— Oh! interrompit Mme Mathilde, le petit Jésus est déjà passé.

En effet, devant la cheminée étaient alignés trois petits souliers. Et dans chacun deux étaient déjà disposés les présents de l'Enfant-Dieu, une jolie poupée, un cheval de bois et un grand polichinelle, qui dominaient des sacs de bonbons et de belles grosses oranges.

— Quelle joie quand ils s'éveilleront demain matin! dit Mme Lemoyne. Mais venez vite, mon mari nous attend. Et vous allez nous expliquer les causes de votre arrivée inattendue avec ce joli bébé.

La cousine Mathilde, attablée entre ses deux cousins, devant une appétissante assiettée de viande froide et de salade russe, commença bientôt son récit:

— Vous avez su peut-être, dit-elle, que ma nièce, Mme Doré, était morte l'année dernière, suivant de près son mari. Leur fille, la petite Jacqueline, se trouvait donc orpheline. Une brave femme, une de leurs amies, avait recueilli la fillette. Je comptais bien n'avoir pas à m'en occuper. Pourtant, je reçus l'autre jour une convocation de notaire. Il faut vous dire que je reste la seule parente de cette petite Jacqueline. Bien ennuyée je me rendis donc à Nevers, voyage long et fatigant. Et là, qu'est-ce que j'appris? Mes neveu et nièce en mourant n'avaient presque rien laissé; la femme qui avait recueilli leur bébé était elle-même dénuée de ressources. Bref, on faisait appel à moi, trouvant tout naturel que je subviens aux besoins de l'enfant. Je n'avais nul désir, vous pensez bien, de payer une pension pour cette petite! Mais tous ces gens, le notaire, la bonne femme, et aussi un vieil ami de la famille, semblaient compter si bien sur moi, trouver si naturel de me mettre l'enfant sur les bras, que, ma foi... je n'ai pas osé refuser ouvertement... J'ai donc déclaré tout simplement que j'emmenais immédiatement le bébé.

— Oh! c'est bien, cela, ma cousine, s'écria M. Lemoyne, je vous félicite.

— Comment? vous me comprenez mal, je crois. Vous pensez donc que j'emmenais cette petite pour la garder?

— Mais... oui! Je ne vois pas, autrement, pourquoi...

— Ah! ah! ah! mais vous n'y pensez pas, mon cher. Que voulez-vous que je fasse chez moi d'un bébé qui abîmerait tout, bouleverserait mes affaires, me fatiguerait par ses cris, empoisonnerait toute mon existence! Vous savez bien qu'il ne me faut aucune peine, aucun trouble. Je suis d'une santé délicate, il me faut beaucoup de soins, un grand calme. Non, non, j'ai pris l'enfant pour le mettre ici à l'Assistance publique. Ainsi il ne me coûtera rien.

— A l'Assistance publique! Votre petite nièce! se récria M. Lemoyne avec indignation.

— Pauvre petite! fit Mme Lemoyne tout émue.

— Pourquoi, pauvre petite? reprit sèchement Mme Rambon. Ce ne sera pas la seule enfant dans ce cas, et rien ne dit qu'elle sera malheureuse. Je suis convaincue qu'elle ne manquera de rien. D'ailleurs je m'informerai d'elle de temps à autre. Seulement je ne veux pas avoir à payer pour elle. Mes revenus ne sont pas si considérables que je puisse encore me charger d'un enfant... Ou alors il faudrait me priver de mille petites douceurs... Non, non, la chose est impossible. Dès demain, je m'occuperai de faire les démarches nécessaires.

M. et Mme Lemoyne essayèrent quelques observations, mais il n'y avait rien à faire. Mme Rambon était bien décidée; son parti était

pris de façon irrévocable. Elle n'attendrait pas un jour de plus.

M. et Mme Lemoyne allèrent se coucher tout attristés de la dureté de cœur de leur cousine.

Le lendemain, matin de Noël, ils finissaient de s'habiller, quand ils entendirent des bruits de petits pas précipités.

— Ah! les enfants sont éveillés, dit Mme Lemoyne.

Elle ouvrit la porte de sa chambre. Les trois enfants, en chemise de nuit, nu-pieds, firent irruption.

— Maman! Papa! Maman! commença Madeleine la figure irradiée de joie, devinez ce que le petit Jésus nous a apporté!

— Quoi donc, mes chéris?

— Oh! quel bonheur, que nous sommes contents! faisait Bernard en sautant de plaisir.

— Venez voir, vite, venez voir, reprit Robert.

M. et Mme Lemoyne, encadrés des trois bambins joyeux, pénétrèrent alors dans la chambre des enfants.

Un tableau charmant les arrêta sur le seuil.

La petite Jacqueline s'était éveillée de fort bonne heure. Surprise de se trouver en ce lieu inconnu, elle s'était glissée sans bruit hors de son petit lit et avait pénétré dans la chambre voisine.

Là, tout de suite, les beaux jouets disposés devant la cheminée avaient attiré son attention. Elle s'était assise au bord de l'âtre et avait commencé à jouer en silence.

Puis elle s'était endormie, la poupée dans ses bras, sa petite tête reposant sur le dos du cheval de bois.

— Voyez, reprit Madeleine avec enthousiasme, le bon Jésus nous a apporté une petite sœur! Moi qui en avais tant envie!

— Qu'elle est gentille! dit Robert. Je lui apprendrai à monter à cheval, je jouerai avec elle.

— Elle dort encore, il ne faut pas l'éveiller, ajouta Bernard d'un ton grave; eile est si petite!

M. et Mme Lemoyne se regardèrent tout émus... Et ils se comprirent aussitôt.

Mais, au même instant, Mme Rambon pénétra à son tour dans la chambre.

— J'entendais parler, je suis entrée, fit-elle. Vous voyez que je suis matinale. J'ai hâte de me défaire de l'enfant, afin de pouvoir rentrer tranquillement chez moi.

— Oh! Madame, fit Madeleine qui n'avait prêté nulle attention aux paroles de la nouvelle venue, ne faites pas de bruit, je vous en prie, pour ne pas éveiller la petite sœur que le bon Dieu a mise dans nos souliers.

— Que dit-elle? dit Mme Rambon stupéfaite. Et, apercevant la petite Jacqueline endormie.

— Ah! c'est cette petite! continua-t-elle avec ennui. Je suis confuse, mes chers cousins, de vous causer tout ce trouble. Mais ce ne sera pas pour longtemps. Je vais m'occuper tout de suite

des formalités nécessaires pour m'en débarrasser.

— C'est inutile, ma cousine, fit froidement M. Lemoyne, nous vous éviterons cette peine, car nous gardons la petite Jacqueline.

— Hein ? quoi ? balbutia Mme Rambon saisie. Vous garderiez . . .

— Mais oui.

— C'est le petit Jésus qui nous l'a donné, dit Robert.

— Oh ! reprit Mme Rambon, vous en avez déjà trois ! . . .

— Nous en aurons quatre, conclut gaiement M. Lemoyne.

A cet instant, la petite Jacqueline s'agita, se redressa, regarda autour d'elle d'un air étonné. Puis, ne voyant aucun visage familier, elle parut inquiète, troublée. Ses yeux s'emplirent de larmes et elle murmura soudain, d'une voix suppliante, l'appel instinctif des heures de détresse :

— Maman !

Mme Lemoyne se pencha vers elle et l'enleva dans ses bras.

— C'est moi, ma petite Jacqueline, lui dit-elle en l'embrassant, c'est moi qui serai ta maman.

Alors la fillette lui entourait le cou de ses deux petits bras et blottit câlinement sa tête contre la joue de sa mère adoptive.

Et puis, voyant les trois enfants qui la contempnaient comme en extase, elle leur sourit doucement. Eux étaient remplis de joie.

— Oh ! papa, disaient-ils, tu verras comme nous l'aimerons bien, la jolie petite sœur que le bon Jésus nous a apportée !

— Je l'espère, dit M. Lemoyne, et je compte sur vous pour prendre soin d'elle ; vous devrez être sages pour lui donner le bon exemple.

Quelques heures plus tard, Mme Rambon était de retour chez elle. Elle se sentait toute troublée, désorientée. Elle s'assit dans son fauteuil, confortablement. Mais elle éprouvait une impression de tristesse et de solitude.

Elle s'assoupit.

Et soudain, il lui sembla sentir autour de son cou deux petits bras caressants, et une tête câline s'appuyait sur son épaule . . .

Elle tressaillit . . . et s'éveilla. Hélas ! ce n'était qu'un rêve. Elle était seule, toute seule, dans sa maison vide et silencieuse.

Là-bas, au loin, les cloches de l'église carillonnaient en l'honneur de la fête : la naissance de l'Enfant-Dieu, l'Enfant divin qui était venu prêcher à tous le détachement et l'amour du prochain.

Et Mme Rambon comprit que, ce jour-là, par son égoïsme, elle avait repoussé le bonheur qui s'offrait à elle.

HELLELE.

(L'Etoile Noëlisme.)

Le P. N'importe qui

Dans une paroisse de la banlieue de Paris, on se préparait à une grande fête : il s'agissait du baptême de deux cloches. Les parrains et marraines étaient les personnages les plus influents du pays.

Après une semaine bien employée, M. le curé se montrait satisfait des préparatifs de la fête. Elle aurait lieu dans trois jours, et tout y serait pour le mieux. Un incident vint troubler sa quiétude ; on lui remit un télégramme portant ces mots : "Arrêté par un rhumatisme, ne puis aller dimanche prêcher dans votre église".

Le bon curé fut atterré par ces quelques lignes s'il n'y a pas de sermon, la cérémonie sera manquée ; pendant quelque temps il se dit :

— Rien à faire, je n'ai plus le temps maintenant de remplacer le prédicateur qui fait défaut et sur lequel je comptais.

Après quelques instants d'une vraie désolation, il reprit courage ; une pensée lui était venue.

— Essayons s'il n'y a pas moyen de trouver quelqu'un malgré tout, se dit-il.

A l'instant même, il part pour la capitale et va sonner à la porte du couvent des Dominicains. Sur sa demande, il est introduit près du supérieur, auquel il dit sans préambule :

— Mon très Révérend Père, je viens faire appel à votre charité pour qu'elle me tire d'un grand embarras. On bénit chez moi deux cloches, dimanche prochain ; j'avais retenu un prédicateur sur lequel je comptais beaucoup, et voilà qu'un rhumatisme le cloue sur son lit ; un de vos Pères ne pourrait-il pas le remplacer ?

— Impossible, Monsieur le Curé, répond le supérieur, tous mes prédicateurs sont partis et il ne reste à la communauté que quelques religieux incapables de prendre la parole à l'occasion d'une bénédiction de cloches.

— Je ne suis pourtant pas à laisser s'accomplir la cérémonie sans qu'il y soit prononcé au moins quelques mots, donnez-moi un Père qui puisse, par sa parole, édifier ma nombreuse assistance.

— Non, vraiment, c'est impossible ; ceux qui me restent sont des religieux hors de combat ; je le regrette, mais je ne dois pas leur imposer une pareille fatigue.

— Malgré tout, Très Révérend Père, je veux espérer encore ; il me faut quelqu'un, envoyez-moi n'importe qui !

Puis le bon curé partit, n'en sachant pas davantage.

De retour au presbytère, les nombreuses préoccupations qui pesaient sur lui reléguèrent au second plan sa mésaventure.

Le dimanche arriva enfin ; la Messe fut célébrée avec beaucoup de solennité, l'assistance fut nombreuse et recueillie, et l'on pensa que l'après-midi la fête serait plus belle encore,

puisque tous les préparatifs étaient surtout pour cette seconde partie de la journée.

Jusque-là, tout marchait à merveille, mais l'heure du sermon approchait et aucun prédicateur ne s'était encore annoncé.

Sur ces entrefaites, un prêtre sonnait à la porte du prebytere. La servante s'empressa d'ouvrir, et le nouveau venu lui dit :

— Vous avez grande cérémonie ce soir, paraît-il; je suis envoyé pour y donner le sermon, mais comme il n'est pas l'heure encore, je vais me reposer un peu ici, où l'on viendra me prévenir.

Au lieu de se reposer au salon, il pénètre dans la cuisine, et dit familièrement :

— Je vois que l'on veut bien recevoir les invités, car on leur prépare un vrai festin.

Il se permet de découvrir les casseroles dans lesquelles mijotaient les mets destinés au repas. Puis il ajoute :

— Il n'y a pas à dire, vous vous entendez à la chose, je vous fais mon compliment, on peut être tranquille de ce côté, votre fricot sent bon, cela promet.

Il se retire ensuite au salon comme pour y réfléchir.

La servante en profite pour se rendre vite à la sacristie, où elle fait venir M. le curé.

— Monsieur le Curé, votre prédicateur est arrivé.

— C'est une bonne nouvelle, dit M. le curé.

Et la servante ajoute aussitôt :

— C'est en tout cas un singulier personnage; au lieu d'attendre dans le salon, il est venu à la cuisine, il a découvert les plats et fait des réflexions de toutes sortes; avec cela, il a un accent d'Auvergnat! Je crois, Monsieur le Curé, que vous avez été mal servi.

Et sans laisser au pasteur le temps de répondre, elle ajoute bien vite :

— Je me sauve à ma cuisine.

Après de telles paroles, les pensées de M. le curé furent bien mêlées. Il était content d'avoir un prédicateur, mais il était loin aussi d'être rassuré sur la manière dont celui-ci remplirait sa mission.

Rentré dans l'église, il se rend compte que tout se passe bien et en sort pour aller chercher son prédicateur. Dès que celui-ci l'aperçoit, il s'empresse de lui dire :

— Vous attendez quelqu'un pour prendre la parole à une grande cérémonie, je vous suis envoyé par mon supérieur dans ce but. J'arrivais au couvent il y a quelques heures à peine, et on me dit : "Vous êtes attendu à telle paroisse, partez, car vous n'avez que le temps de vous y rendre." Je suis parti sans même remonter à ma cellule, et me voici! . . .

— Soyez le bienvenu, mon Père; je puis vous dire que vous m'obligez grandement, car je me voyais au moment de n'avoir personne, et je 'aurais beaucoup regretté.

— Monsieur le Curé, n'ayez plus d'inquiétude, je n'ai pas eu le temps de préparer mon sermon, mais tout ira bien quand même.

— Je dois vous avertir, mon Père, que vous allez avoir un nombreux auditoire, et en particulier des personnes distinguées.

— Croyez-moi, Monsieur le Curé, tout ira bien.

M. le curé le conduit à la sacristie; mais malgré ses paroles rassurantes, il s'inquiétait pourtant.

Le religieux dépose le vêtement noir qui recouvre sa robe blanche, entre à l'église, adore le Saint Sacrement et accompagne le suisse, qui le conduit à la chaire.

Voici le prédicateur en chaire; sa haute taille, son vêtement blanc, son attitude simple et modeste font bonne impression. Cette impression est encore augmentée par la vue d'un signe de croix fait avec une gravité remarquable.

Sur un ton aimable et presque familier, le prédicateur complimente la paroisse qui offre un si beau spectacle, puis s'adresse à l'auditoire, si recueilli et si nombreux, et à ceux surtout qui prennent une large part à la cérémonie. Après ce court préambule, il commence son sermon sur un ton vraiment oratoire.

Dès les premiers mots, il annonce qu'il va parler des objets de la fête pour dire :

1o Ce que l'église fait pour ses cloches.

2o Ce que les fidèles doivent faire pour elle.

Il développe ces deux idées d'une manière claire, dans un langage pur et distingué, et parfois il a des accents si pénétrants, qu'il inspire à ceux qui l'écoutent une véritable émotion.

Par ces termes si bien choisis, par la facilité avec laquelle il s'énonce, il tient ses auditeurs pendant une demi-heure sous le charme entraînant de son éloquence.

Lorsqu'il descend de la chaire, on regrette que ce soit fini; plus d'un assistant se permet même de dire tout bas à son voisin :

— Je n'ai jamais entendu si bien prêcher.

Le Père se place près des cloches pour voir toute la cérémonie qui commence aussitôt. Il suit avec attention les prières et tout ce qui constitue la bénédiction des cloches, car bien qu'on leur donne des noms, on ne les baptise pas, on les bénit.

Il était un peu surpris de voir les parrains et marraines faire parler pour la première fois leurs filleules; il remarqua que les marraines en faisaient bien légèrement tinter le battant, comme si elles craignaient de leur faire mal, tandis qu'en revanche les parrains faisaient rendre à l'airain sacré un bruit retentissant, ce dont les paroissiens furent enchantés.

La cérémonie prenant fin, le religieux remet son vêtement noir; M. le curé veut le complimenter, mais il en est aussitôt empêché par cette phrase :

— Nous verrons cela chez vous, Monsieur le Curé.

Au presbytère où déjà sont réunis les invités, toutes les mains se tendent vers lui, et toutes les bouches l'accablent d'éloges, mais le Père leur dit :

— Messieurs, je vous demande grâce; vous êtes contents, pourvu que le bon Dieu le soit aussi, tout sera pour le mieux. Je prie Monsieur le curé de nous faire prendre place à table, car je n'ai que très peu de temps à votre disposition.

Son repas expédié, le prédicateur veut prendre congé, mais M. le curé tient de nouveau à lui exprimer sa satisfaction; le religieux l'arrête au premier mot en lui disant :

— Monsieur le Curé, vous savez bien qu'un prédicateur habitué doit rester indifférent aux compliments. Et puis, les compliments sont une monnaie qui n'a pas cours dans nos couvents. Que voulez-vous que je fasse des vôtres ?

— Il faut, cependant, que vous me disiez votre nom, hasarda le bon prêtre.

— Mon nom importe peu, répond le religieux; que le prédicateur soit Fr. Jacques ou Fr. François, on saura que c'est un Dominicain, cela suffit.

— Non, cela ne me suffit pas, il me faut votre nom, je ne vous laisse pas partir sans que vous me l'ayez fait connaître.

— Si vous y tenez tant que cela, mettez que c'est le P. *N'importe qui*, et n'en parlons plus !

Là-dessus, il salue, sort, et à grandes enjambées reprend la direction de Paris.

M. le curé, désolé de n'avoir pas pu enlever le nom désiré, reste un instant désorienté, puis il rejoint ses invités, qui lui disent avec ensemble :

— Le nom, dites-nous, s'il vous plaît, le nom de celui qui nous a si bien parlé.

— Je suis honteux de vous en faire l'aveu, mais je ne le sais pas plus que vous.

Il leur raconte comment le Père l'a quitté, ce qui cause une déconvenue générale. Ce fut le thème des conversations jusqu'à la fin de la soirée.

Dès le lendemain, M. le curé prenait le chemin de la capitale et sonnait à la porte des Dominicains. Introduit aussitôt auprès du supérieur, il lui dit après l'avoir chaleureusement remercié :

— Oh ! mon Très Révérend Père, vous m'aviez fait peur en me disant que vous n'aviez pas le moindre prédicateur à m'envoyer, et voilà que vous m'en donnez un de premier ordre, et je puis penser que vous n'en avez pas deux comme celui-là; dites-moi donc son nom, je vous en prie !

Le supérieur, en souriant, répond :

— Comment, vous ne l'avez pas deviné ?

— Non, et je vous assure que je n'ai jamais entendu cette parole éloquente.

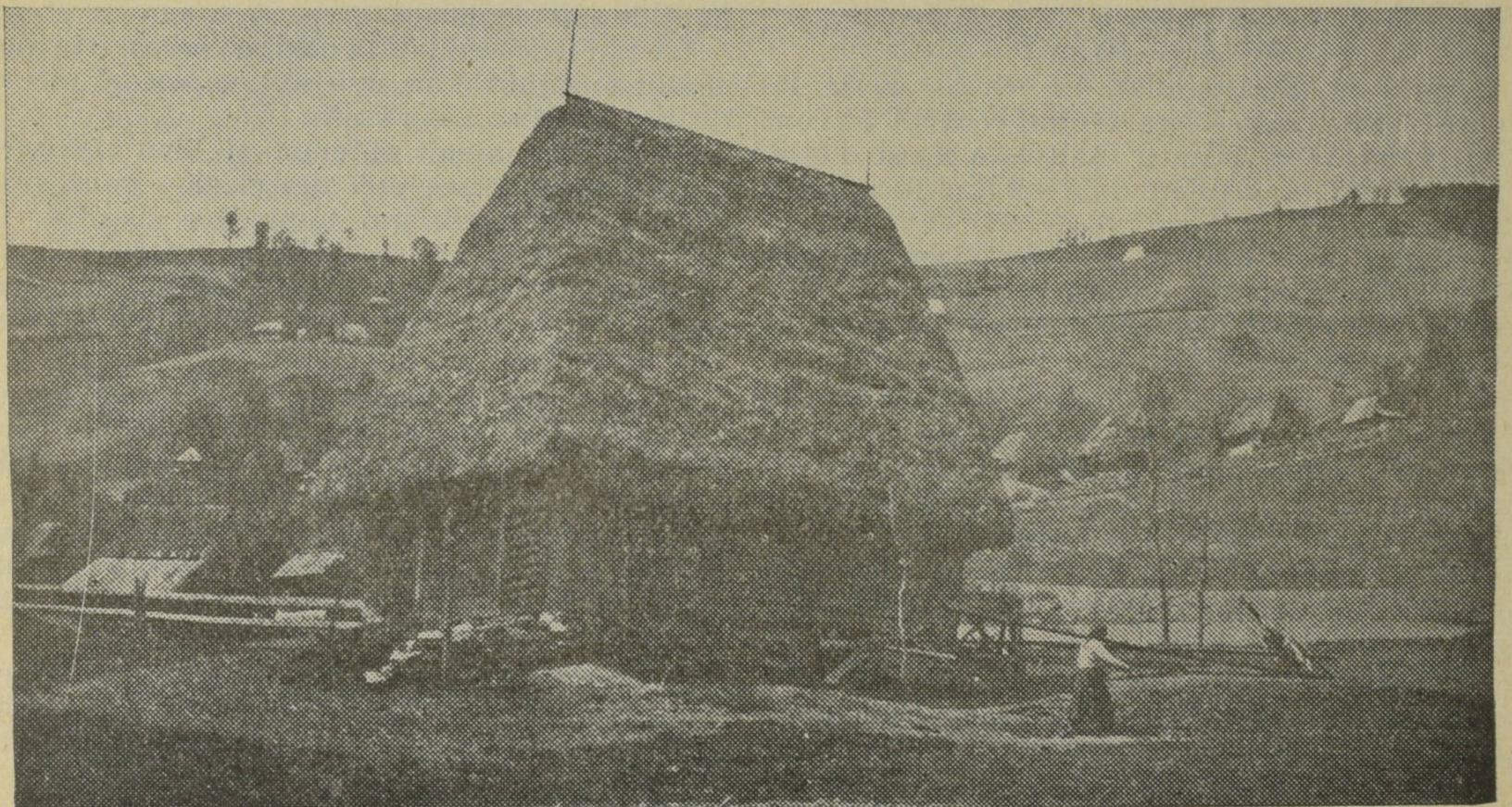
— Eh mais, c'est le P. Monsabré !

M. le curé se frappe le front en disant :

— Comment n'y ai-je pas pensé ? C'est l'un des premiers orateurs de France ! Aussi je vous renouvelle tous mes remerciements.

Il salue et s'éloigne en se disant :

— Je m'en veux de n'avoir pas connu son nom. Ah ! ce n'était pas le P. *N'importe qui*, puisque c'était le célèbre orateur de Notre-Dame de Paris. Combien j'aurais été heureux de pouvoir dire son nom à mes invités ! Après tout, il a bien prêché pour mes cloches, c'est l'essentiel. (*L'Echo du Noël.*) G. S.



MAISON DE PAYSANS EN TRANSYLVANIE

CHRONIQUE
LITTÉRAIRE

PAGES DE CRITIQUE

Par
Jean-Charles
HARVEY

SOUS ce titre, M. Harvey groupe et nous offre une vingtaine de chroniques, jusqu'ici éparses en divers journaux. Il y ajoute un sous-titre : *Sur quelques aspects de la littérature française au Canada*. et une préface. Le sous-titre promet beaucoup, la préface avertit modestement, qu'il s'agit de convictions de l'auteur et de vérité subjective.

De sorte que M. Harvey nous soumet, en réalité, quelques opinions personnelles, dans un essai sur certaines manifestations de la littérature française au Canada.

Car il ne faut pas s'y tromper. Peu de gens, chez nous, possèdent la forte discipline intellectuelle nécessaire au critique. Le goût existe ; l'instinct artistique également. Mais on a trop à faire d'autre part, ou le courage manque, et l'on y acquiert rarement la culture qui permet d'établir des jugements plutôt que des opinions. Cela n'empêche, naturellement, qu'avec beaucoup de vigueur on émette des opinions et publie des impressions. Celles-ci, le plus généralement, sont débonnaires à l'excès ou d'une extrême sévérité, par faiblesse ou de parti pris. M. Harvey n'échappe pas complètement à ce travers. Le plus souvent sévère, il lui arrive de ne l'être pas, et même ce qui est pis de louer lourdement. Ainsi quand il dit d'un auteur, du reste, l'un des meilleurs en certain genre : " J'ai constaté que beaucoup de nos glaneurs de terroir, qui cherchent le rustique envers et contre tous, ne connaissent à peu près rien de ce dont ils écrivent, tandis que M. Rivard n'eut qu'à se frapper le cœur pour en faire sourdre de vivantes réalités." Le compliment tombe comme une bombe. Il éclate et éclabousse comme une moquerie. On dirait que la réserve de M. Harvey et le soin considérable qu'il veut apporter à ne louer que le véritable mérite fatigue son bon cœur et que celui-ci longtemps comprimé ne puisse parfois retenir une explosion.

M. Harvey aime la langue française et ses diverses manifestations littéraires même canadiennes. Certes, il fait mine de froncer le sourcil devant notre pauvreté ou nos pauvretés. Mais il a fort bien vu la raison et les excuses de cette humble situation. Lui-même, d'ailleurs, par un labeur qu'un confrère peut deviner, apporte au modeste patrimoine des lettres nationales une contribution qu'il augmentera, sans doute, avec les années.

Et son intérêt pour la littérature canadienne forme le lien ténu et unique de son dernier ouvrage. On y aperçoit qu'il a du rôle de l'écrivain une conception très haute. Une conception romantique et légèrement naïve en notre siècle où la denrée intellectuelle a ses agioteurs, ses entrepôts et ses profiteurs ; fromage de choix avec lequel on capte l'opinion, reine volage des institutions démocratiques. Il cite Alfred de Vigny et pour un peu il nous dirait, de l'écrivain, comme le Victor Hugo des préfaces tapageuses et de mauvais goût : " Il vivrait dans la nature, il habiterait avec la société... Lorsqu'il blâmerait ça et là une loi dans les codes humains, on saurait qu'il passe les nuits et les jours à étudier dans les choses éternelles le texte des codes divins..."

C'est que M. Harvey a surtout pratiqué les romantiques et les modernes. Du moins, si l'on en juge par quelques paroles de beau dédain pour le merveilleux Ronsard et des boutades sur le grand siècle du genre de celle-ci, à l'adresse de Laure Conan : " Elle ne pénétra jamais dans le monde des idées, je dirais même dans le monde tout court. Le sens des réalités lui échappa trop souvent. Elle fut dix-septième siècle dans sa manière de concevoir les choses et les gens."

Grave erreur que de négliger de cette façon toute une partie et non la moins riche des trésors de la littérature française. Elle expose à commettre quelques sottises.

Il y a donc dans les pages critiques de nombreuses opinions qu'il faudrait discuter. Ceci

dépasse le cadre d'une modeste chronique.

Ainsi il faudrait marquer que la personnalité ne se confond pas avec l'originalité ; qu'il vaudrait mieux conseiller celle-ci que celle-là ; que la première par définition, s'il faut en croire Littré, a souvent tout l'ennui d'un sérieux défaut et qu'elle remplace mal l'originalité ni ne se peut confondre avec le caractère.

Que signifie un mot comme celui-ci : " *Naïve dans ses croyances et très unie dans sa vie*, elle ne pouvait atteindre à la puissance de l'originalité ou de la personnalité." On en pourrait dire autant de Corneille, qui fut, cependant, je pense bien, d'une certaine originalité.

Autant d'idées qui demanderaient quelque développement, en justice pour M. Harvey et la vérité.

*

* *

Mais on voit que l'ouvrage dont il est ici question, ne manque pas d'intérêt.

En outre, il est bien écrit. Non pas qu'il n'arrive à notre auteur de se montrer maladroit ça et là. Il dit quelque part d'une œuvre : " Elle

est sincère et sentie, et, qui plus est, elle a du style, qualité exceptionnelle parmi tant de *scribes* qui n'en ont pas." Ailleurs : " Je dirai seulement qu'il prouve la possibilité *de faire du terroir de bon goût*, en même temps que l'excellence *de la préparation scientifique dans l'art d'écrire*." Cette dernière formule n'est que compliquée ; on en pourrait citer de moins heureuses et certains passages d'un tour oratoire qui frise le galimatias.

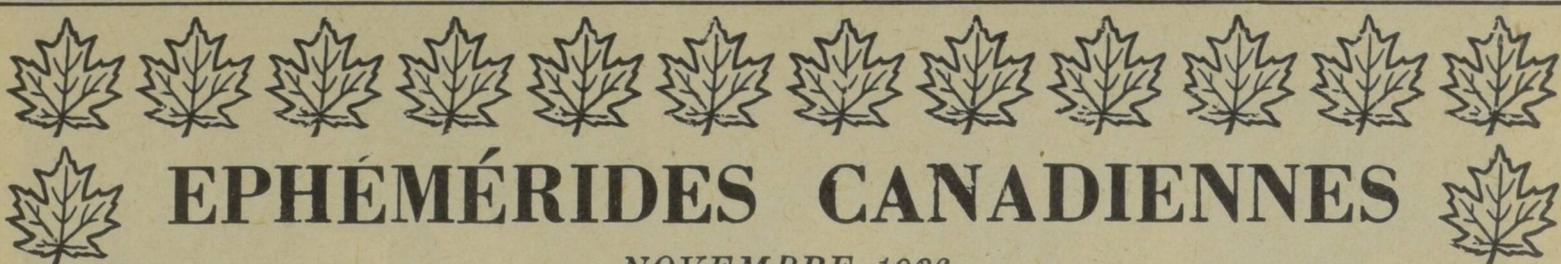
Seulement, c'est l'exception. Si M. Harvey n'atteint pas toujours à cette heureuse simplicité qui paraît si naturelle aux grands écrivains, — surtout aux grands classiques, — à cette simplicité qu'il recherche vivement, — il nous l'affirme — et qu'il conseille de rechercher, il manie une langue ferme et châtiée. Il est doué par ailleurs d'une sensibilité vive et d'une imagination brillante. Il a de la chaleur et de la verve.

Sous une discipline sévère, ces dons heureux pourraient permettre à l'auteur des *Pages de critique* des succès qu'il faut souhaiter à son travail persévérant.

Ferdinand BÉLANGER.



LA RUE PRINCIPALE DE POPUW, VILLAGE POLONAIS.



EPHÉMÉRIDES CANADIENNES

NOVEMBRE 1926

3 — Le procès apostolique du Père Alfred Pampalon, C.S.S.R., mort en odeur de sainteté, en 1896 au monastère de Sainte-Anne de Beau-pré, vient de se terminer à Québec. Tout le dossier sera transmis à Rome.

5 — Au cours d'octobre dernier, la dette nationale du Canada a été réduite de \$6,383,577.

6 — La "St Regis Paper Co." commencerait sous peu la construction de grandes pulperies à Cap-Rouge, près Québec. Le contrat pour les travaux préliminaires de déblaiement est même accordé.

— Par une lettre adressée à Sir Lomer Gouin, le Premier Ministre de France, M. Raymond Poincaré, remercie les Canadiens pour leur souscription d'un million de francs au fonds de réhabilitation du franc en France. Il évoque la rude tâche qui s'impose à la France, et il loue les sentiments de solidarité et d'affection dont les Canadiens témoignent envers elle.

8 — On annonce que le Pacifique Canadien a résolu de faire agrandir son hôtel de Banff, en Alberta. Un nouveau pavillon, à l'épreuve du feu, y sera ajouté, incessamment, au coût de \$1,500,000.

— Le gouvernement Brownlee, de l'Alberta, décide de prendre lui-même charge de l'exploitation de son chemin de fer "Edmonton, Dunvegan et Colombie Anglaise", au moment où le Pacifique Canadien lui en rend possession, le 10 novembre. Le gouvernement a rejeté une offre nouvelle que lui faisait le Pacifique, à \$80,000 d'augmentation, pour garder l'affermage de ce réseau, qu'il entend opérer directement, à l'avenir, avec la coopération assurée du National Canadien.

— De bonne heure ce matin, le feu prend à l'église temporaire de Sainte-Anne de Beau-pré, et la détruit de fond en comble. La statue de sainte Anne, devant laquelle tant de pèlerins sont agenouillés et qui avait été sauvée lors du premier incendie, est elle-même détruite. Un des murs de la basilique en construction éprouve aussi des dégâts assez considérables.

— S. G. Mgr Raymond-Marie Rouleau, O.P., évêque de Valleyfield, nommé archevêque de Québec, le 9 juillet dernier, prend possession de son nouveau siège.

— S. G. Mgr Rouleau nomme Mgr Pâquet, P.A., et Mgr Cloutier, P.A., vicaires généraux du diocèse de Québec, et Mgr Marois, P.A., vicaire général honoraire.

9 — S. G. Mgr Rouleau chante sa première messe pontificale dans sa nouvelle cathédrale. S. G. Mgr Brunault, évêque de Nicolet, donne le sermon.

10 — A Québec s'ouvre le troisième congrès annuel de "l'Union catholique des Cultivateurs de Québec" sous la présidence de M. Laurent Barré.

11 — A l'occasion du huitième anniversaire de l'armistice, le 22^e régiment, en garnison à la Citadelle de Québec, fait célébrer une messe à la chapelle extérieure du Séminaire pour les membres défunts de ce régiment.

— Sir François Lemieux donne sa démission comme président de la commission royale chargée de conduire l'enquête des Douanes. Il est remplacé comme président par le juge en chef Brown, de la Saskatchewan, membre senior de la commission. Le juge Ernest Roy, de Québec, est nommé membre de la commission.

12 — Sa Grandeur Mgr J.-Alfred Langlois, vicaire capitulaire de Québec, nommé évêque de Valleyfield, le 10 juillet dernier, prend possession de son siège.

13 — La valeur foncière des immeubles à Montréal atteint \$1,104,511,693; les exemptions s'élèvent à \$289,128,096 ce qui laisse une valeur imposable de \$815,383,597. Le revenu total de la ville par impôt direct est de \$19,498,834 dont \$10,970,864 pour la taxe foncière et \$7,719,170 pour l'impôt scolaire.

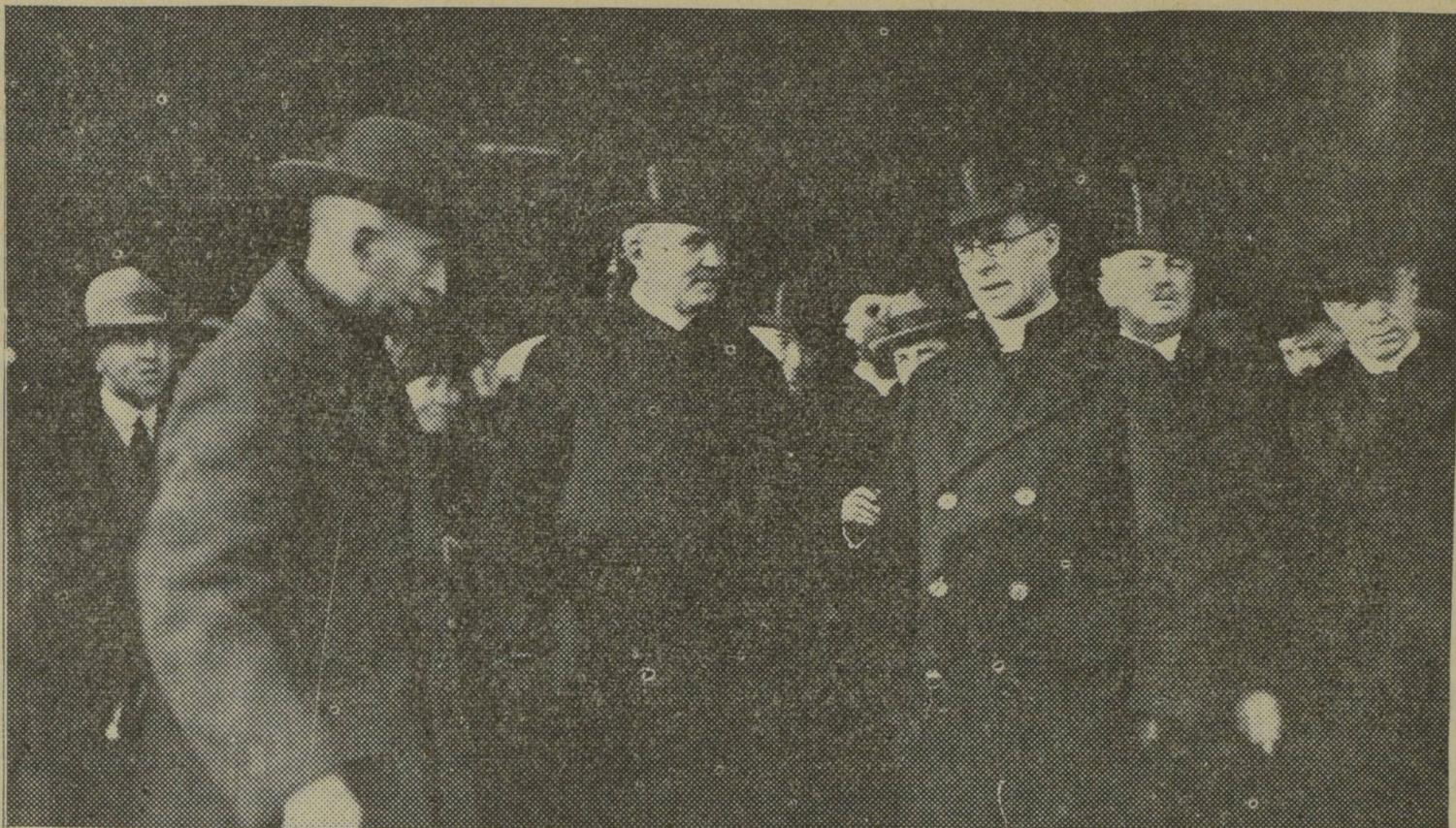
15 — M. Jean Guérin, président général de l'A. C. J. C., de Montréal, ayant été forcé de démissionner pour raison de santé, est remplacé par M. Lionel Leroux, notaire.

— Le Conseil de ville de Québec souscrit la somme de \$50,000 en faveur de l'Hôpital du Saint-Sacrement actuellement en construction sur le Chemin Ste-Foy.

16 — On annonce que la superstructure métallique du nouveau pont entre Longueuil et Montréal, sur le Saint-Laurent, sera complètement mise en place et terminée d'ici un an.

17 — Lady Willingdon, épouse de notre Gouverneur Général, consent à se laisser élire présidente de la Société de la Croix Rouge Canadienne, en remplacement de Sir Robert Borden, démissionnaire.

18 — Le *Montréal*, un des plus beaux navires de la "Canada Steamship Lines" prend feu à trois millés de Sorel et brûle jusqu'à la ligne de flottaison. Des quarante personnes dont se



ARRIVÉE DE S. G. MGR R.-M. ROULEAU A QUEBEC

De gauche à droite on remarque: M. le chan. Beaulieu, S. G. Mgr Rouleau, Mgr Omer Cloutier, S. H. le maire Martin, M. le chan. Jules Laberge.

composait l'équipage, trois manquent à l'appel.

19 — On apprend que M. l'abbé Léonidas Perrin, P.S.S., ancien curé de Notre-Dame de Montréal, qui est actuellement à Rome, vient d'être nommé membre de la Commission pontificale pour l'interprétation du droit canon. Cette Commission a pour président le Cardinal Sicro.

20 — Une revue de la situation forestière dans le monde entier, faite par des experts, à Londres, a amené ses auteurs à la conclusion que les ressources utilisables, en matière des principaux bois de commerce, pour la construction, se rapprochent, de jour en jour, de leur point d'épuisement. D'ici moins de trente ans, l'absence de ces essences ligneuses se fera péniblement sentir, a-t-il été rapporté, au nom de la sous-commission forestière de la Conférence impériale.

22 — M. Geo.-W. Stephens, notre compatriote canadien de Montréal, qui préside la commission gouvernant le territoire gagé du bassin de la Sarre, au nom de la Ligue des Nations, se rend à Paris, pour représenter à M. Briand l'opportunité et l'urgence de mettre fin, immédiatement, à l'occupation militaire de cette zone, dans les intérêts de l'économie industrielle et de la pacification. On parle de M. Stephens comme d'un Haut-Commissaire possible du Canada à Berlin.

— L'Union Musicale de Québec, organisation chorale de la paroisse de St-Jean-Baptiste, exécute avec le concours de quelques solistes

étrangers, les *Béatitudes* de César Franck. Près de trois mille personnes assistent à cette belle audition musicale qui fut donnée dans l'église même de St-Jean-Baptiste.

23 — Soumis à l'approbation du Parlement et du cabinet fédéral, le Réseau National Canadien se prépare à entreprendre une extension, de \$2,000,000 à son hôtel-palais "Chateau-Laurier", à Ottawa.

24 — Un groupe de 350 des Mennonites établis au Manitoba depuis de nombreuses années, quitte Winnipeg, en route pour le Paraguay, où ils vont se fixer. Ces émigrants forment une nouvelle troupe des milliers de mécontents qu'ont faits, au sein des Mennonites du Manitoba, les lois éducationnelles de cette province.

— Aux grandes fêtes qui vont marquer, en décembre prochain, le Centenaire du célèbre médecin français, le Dr Laennec, la profession médicale au Canada sera spécialement représentée par une délégation se composant de MM. les Drs J.-Edmond Dubé et Damien Masson, de Montréal, avec M. le Dr Arthur Rousseau, doyen de la Faculté de Médecine de Laval, à Québec, et chef de la délégation.

25 — La récolte du blé, dans les provinces de l'Ouest canadien, pour 1926, va atteindre le rendement superbe de 400,000,000 de minots, affirme M. Grant Hall, vice-président du Pacifique Canadien, à son retour d'une tournée jusqu'au littoral occidental.

26 — L'hon. M. Vincent Massey, ancien ministre dans le cabinet King, voit sa nomination au poste de ministre canadien à Washington, confirmée par S. M. le Roi Georges V.

— D'après le rapport des experts, MM. Bouchard et Plourde, qui ont fait enquête sur la situation et évalué les dommages à payer, selon les instructions reçues du gouvernement de Québec, la Cie Duke-Price aurait à verser une somme de \$110,000, cette année, pour répondre à trois cents réclamations résultant de l'exhaussement anormal du lac St-Jean, par suite de ses travaux de barrage. Ce total d'indemnités se décompose comme suit : valeur des récoltes détruites, \$30,000 ; incon vénients compensés, \$25,000 ; paturages ruinés, \$20,000 ; compensation pour bon vouloir, \$35,000.

— La Commission provinciale des Eaux Courantes, de Québec, est à étudier un plan pour régulariser le cours de la rivière Gatineau, en créant un vaste bassin-réservoir au lac Baskatong. Les travaux projetés vont coûter environ \$5,000,000.

27 — On annonce la mort de deux sénateurs de l'Ontario : les honorables MM. Blain et McHugh, le premier conservateur et l'autre

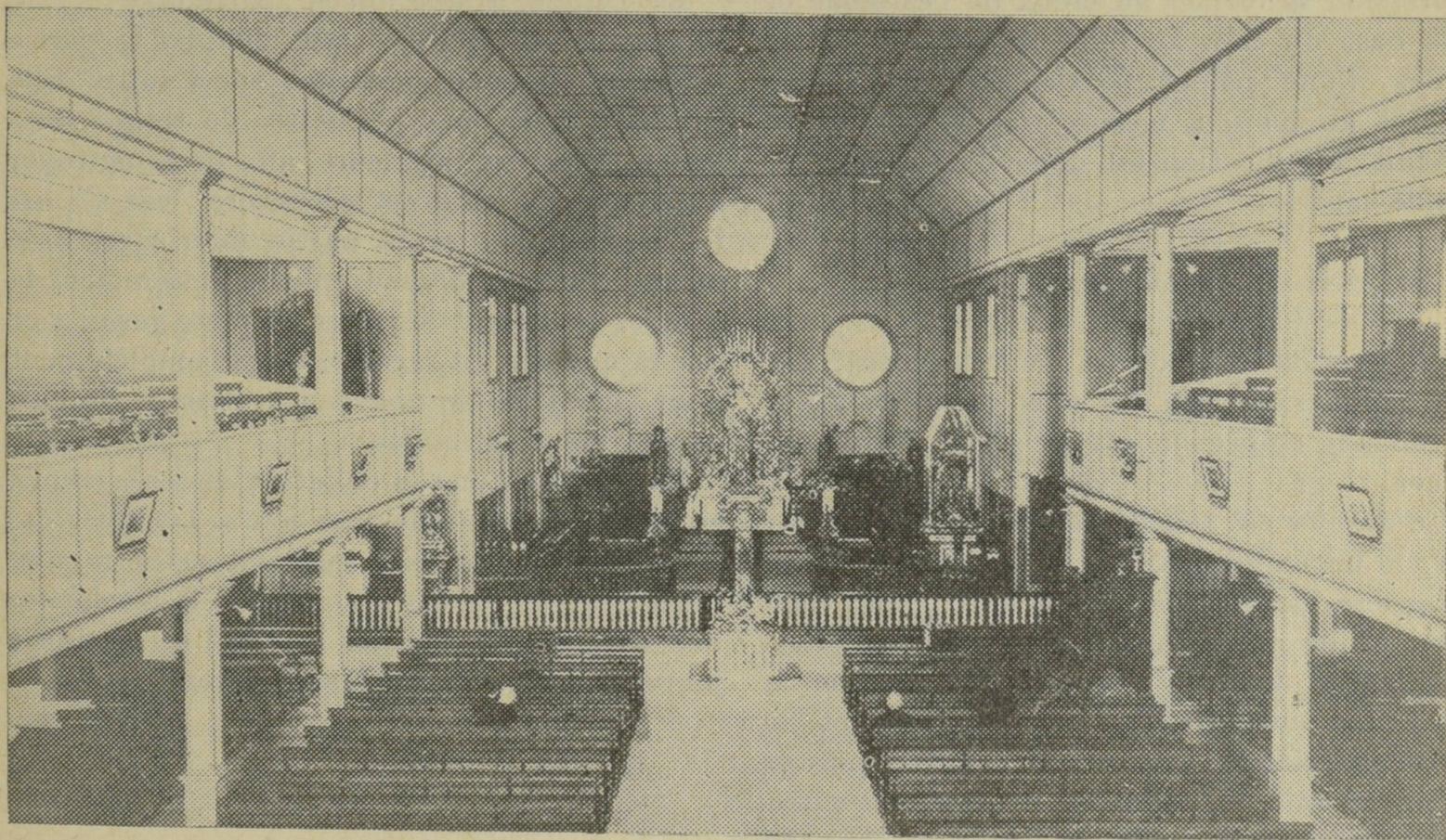
libéral. M. Blain avait 69 ans et siégeait à la Chambre haute depuis neuf ans ; M. McHugh, qui était âgé de 81 ans, était sénateur depuis vingt-cinq ans.

— On annonce que le T. H. M. Arthur Meighen fixe définitivement sa résidence à Toronto. Il y accepte la position de vice-président et avocat en chef de la "Canadian General Securities Limited".

— Une chaudière à vapeur servant à chauffer les usines du C. N. R. à Doucet, à 360 milles de Québec, fait explosion et fait cinq victimes.

28 — Dans une lettre pastorale datée du 27 novembre, S. G. Mgr J.-R. Léonard, évêque de Rimouski, annonce à son clergé que le Souverain Pontife a accepté, le 9 novembre, sa démission comme évêque de Rimouski. Mgr Léonard est nommé évêque titulaire d'Agathopolis et administrateur du diocèse en attendant la nomination de son successeur.

30 — Il est officiellement annoncé, des bureaux généraux du Réseau National Canadien, à Montréal, que le service régulier, sur le nouvel embranchement Taschereau - Rouyn, sera inauguré demain.



L'INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE TEMPORAIRE DE STE-ANNE DE BEAUPRÉ

incendiée le 8 novembre dernier,

Gauserie scientifique

LA MACHINE HUMAINE

SES DÉTRAQUEMENTS : LA TRACHÉOTOMIE

ANCIENNEMENT, avant la découverte du sérum, le traitement de choix de la diphtérie, du moins dans ses manifestations croupales, était la trachéotomie ; et c'est grâce à cette opération au nom plus ou moins baroque, que l'on a sauvé nombre de malades exposés à mourir d'asphyxie.

Je rappelle que le croup est la diphtérie étendue au larynx, où ses fausses membranes ne tardent pas à obstruer l'étroite lumière du conduit. Le symptôme capital qui présage l'asphyxie imminente est le *tirage* ; le vocable est bien trouvé, car le malade *tire* littéralement pour respirer. Cette respiration est sifflante, l'air étant obligé de passer à travers une voie étroite ; si le malade a alors la poitrine nue, on voit distinctement, à chaque inspiration, une dépression se former au creux de l'estomac et à la base du cou. Le teint devient en même temps d'une pâleur particulière, qui passe bientôt au bleu, à mesure que l'asphyxie se produit. L'indication est donc d'intervenir, et rapidement.

*

* *

L'opération est courte, heureusement, car elle serait sans cela des plus pénibles, l'état du malade empêchant de se servir d'anesthésiques.

Ce dernier est couché la tête sur un oreiller dur, ou mieux un morceau de bois, et renversée en arrière, de façon à tendre le cou pour bien faire saillir le larynx, car l'opérateur doit chercher et trouver l'endroit qui marque la séparation entre le cartilage thyroïde et le cartilage cricoïde. Le premier forme par sa saillie ce que le populaire appelle "la pomme d'Adam" ; il suffit de tâter au bas de cette protubérance, pour sentir un peu au dessous le cartilage cricoïde, sous forme d'un anneau beaucoup plus étroit ; les deux sont

reliés par une membrane assez mince. Cette membrane représente le lieu d'élection. L'opérateur, tenant la peau tendue entre deux doigts de sa main gauche, incise rapidement la peau, puis la membrane sous jacente, si une hémorragie ne l'oblige pas à s'arrêter un moment pour pincer ou ligaturer le vaisseau qui donnerait trop. Aussitôt l'incision faite, l'air s'échappe en sifflant du larynx. C'est le meilleur signe que l'on est dans la bonne voie.

Immédiatement l'opérateur introduit une canule préalablement préparée ; et lorsqu'il est assuré qu'elle est bien en place, il l'assujettit avec un cordon, et la recouvre de mouseline pour que l'air ait le temps de se réchauffer et de s'humecter avant d'arriver aux poumons.

*

* *

La canule a une forme particulière. Elle forme une courbure, et est double, la partie intérieure pouvant coulisser sur l'autre. Elle est faite ainsi pour permettre de retirer facilement la partie intérieure, afin de la nettoyer aussi souvent qu'il est nécessaire ; car s'il est facile de retirer cette partie intérieure, il le serait beaucoup moins d'enlever entièrement la canule, laquelle doit rester en place jusqu'à ce que la maladie ait regressé assez complètement pour permettre de nouveau le passage de l'air par les voies naturelles.

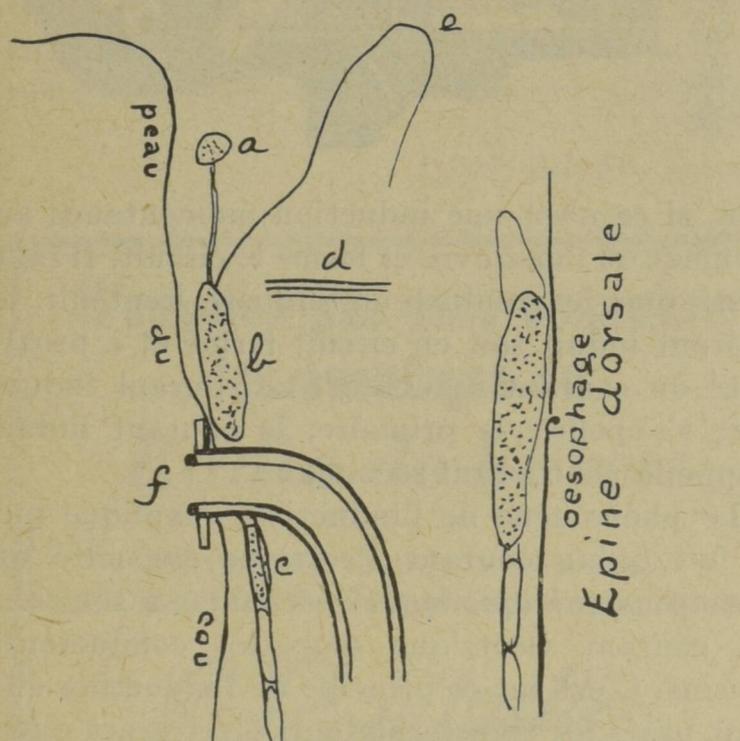
Il est rare qu'on soit obligé de laisser la canule en place plus que quelques jours. Dans les cas favorables, la guérison survient assez rapidement ; et dans les cas plus graves, la trachéotomie ne fait que retarder la mort de quelques jours, et parfois de quelques heures.

*

* *

Il arrive parfois que le chirurgien, appelé en hâte et n'ayant pas sous la main ce qu'il lui faut, doit recourir à des moyens de fortune.

Figure schématique
 Le larynx avec sa canule



a - os hyoïde e - epiglote
 b - cartilage thyroïde f - canule
 c-c - cartilage cricoïde
 d - cordes vocales

Je me rappelle un homme pris d'un accès subit de suffocation, et qui dût être opéré d'urgence. Le chirurgien n'ayant pas à sa disposition de canule appropriée, se servit tout simplement d'une broche à cheveux qu'il recourba de son mieux. Le malade se trouva fort bien de l'opération qui l'avait sauvé de l'asphyxie imminente. Au reste, il ne s'agissait pas en l'espèce de diphtérie ; la broche à cheveux fut plus tard remplacée par une canule plus appropriée, que l'homme dût porter plusieurs années. Lorsqu'il voulait parler, il obstruait tout simplement l'extrémité de la canule du bout de son doigt, afin de permettre au courant d'air de passer par le haut du larynx, et de faire vibrer les cordes vocales.

Ai-je dit que la partie supérieure de la canule est percée d'une fente pour permettre au besoin ce passage de l'air.

*

* *

Cette opération de la trachéotomie, qui n'est plus guère pratiquée, grâce à la découverte de Roux, a rendu en son temps d'immenses services.

LE VIEUX DOCTEUR.

Une jeunesse qui comprend

En fin de classe ce matin-là l'abbé avait détendu l'attention générale en lisant à ses élèves un chapitre d'un bouquin rudement emballant : *En pleine brousse équatoriale*. Cette page racontait une journée de missions là-bas, au pays du cuivre, des sorciers et des lions, dans le Katanga, au sud du Congo belge. Et en fermant le volume l'abbé avait dit : " Si ce récit vous a touchés et je crois m'apercevoir que oui, vous prierez pour six missionnaires salésiens, qui partent d'ici, de Bruxelles, mardi prochain, à 12 h. 20, pour la Colonie. Vous venez de voir comme leur vie est dure. Alors épaulons-les de nos prières "

— Pourquoi pas d'autre chose, dit alors l'un des dix-huit élèves de l'abbé Benoît ?

— A votre aise, rien ne vous empêche. Vous savez si j'aime les cœurs prodigues pour le bien.

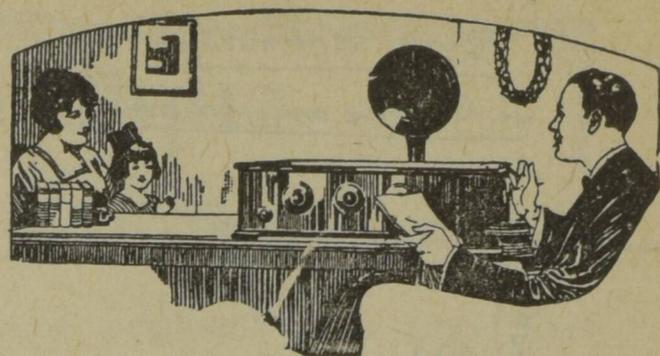
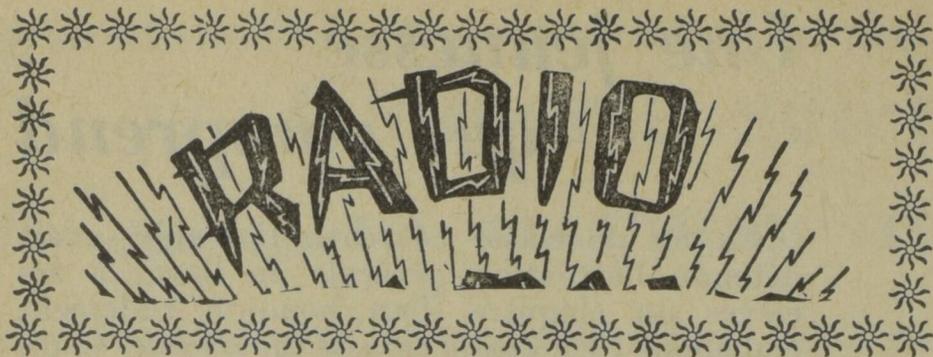
L'idée jetée mûrit quarante-huit heures et se traduisit par une collecte abondante.

Mardi 17 décembre, sur les quais de la gare du Midi, l'express de Rotterdam vient d'essayer ses freins ; la dernière roue a donné un son rassurant sous le marteau de l'homme d'équipe ; le convoi va décaler. Plus que deux minutes, 12 h. 18 ! — Soudain, en trombe, débouche sur le quai une bande de lurons entraînée par une soutane.

" Le Père Génicot, crie cette soutane de wagon en wagon ! " Une portière s'abaisse, une espèce de marchand de tapis d'Orient à barbe d'arménien s'y encadre : " Qu'est-ce qu'on lui veut au P. Génicot ? Le voilà ! Ah pardon, excusez, monsieur le vicaire ! "

— Pas vicaire, abbé, professeur à *St-Boniface*. Ceux-ci sont mes élèves, dix-huit gaillards je ne vous dis que ça. Ils ont voulu vous saluer avant de partir, vous et vos compagnons. Ils croient comprendre, à peu près au moins, ce que vous allez faire là-bas, au bord du *Luapula* : alors ils vous apportent leur salut cordial, l'assurance de leurs prières, et ceci. Pas grand'chose ! Mais ils récidiveront. Tous les lundis l'argent épargné sur leurs plaisirs du dimanche ils le garderont pour vos futures ouailles congolaises. Comptez sur eux. Et puis bon voyage ! "

Alors — c'est lui-même qui me l'a écrit — le P. Génicot sentit sa gorge se serrer, son vieux cœur liégeois battre la chamade, et deux larmes rouler à ses paupières, tandis que l'express de Rotterdam décollait, et que, dans un geste qui voulait dire merci, le missionnaire saluait du cœur et de la main cette vaillante jeunesse qui... comprenait.



Le magnétisme, l'induction et les transformateurs

LE magnétisme est cette propriété que possède certains échantillons d'oxyde de fer, d'attirer le fer. C'est le magnétisme naturel. On peut produire artificiellement le magnétisme sur une barre de fer ou d'acier simplement en frottant cette barre avec un aimant ordinaire, ou encore par un procédé électrique. On constate que les deux pôles d'une barre aimantée sont distinctes. Le pôle nord d'une barre aimantée attire le pôle sud d'une autre barre aimantée placée dans son voisinage tandis qu'elle repousse le pôle nord de cette dernière. La loi électrique des charges revient donc dans le magnétisme. C'est-à-dire que les pôles de noms contraires s'attirent et les pôles de mêmes noms se repoussent.

Une barre aimantée exerce son action à une certaine distance proportionnelle à sa masse et à son degré d'aimantation. L'étendue sur laquelle cette action s'exerce s'appelle : champ magnétique. On appelle lignes de forces d'un champ magnétique les directions suivant lesquelles s'exerce l'action magnétique. L'électricité et le magnétisme ont des relations intimes connues sous le nom d'électromagnétisme. Ainsi un courant électrique peut déterminer une aimantation momentanée dans une barre de fer, d'autre part un aimant peut, dans certaines conditions déterminer un courant électrique dans un fil conducteur. C'est sur ce principe qu'est basée la machine dynamo ou la génératrice de courant électrique.

L'induction est cette action particulière par laquelle un courant détermine un autre courant dans un conducteur placé à proximité. Pour que l'induction se produise, il faut réaliser certaines conditions. Il faut d'abord que le courant inducteur soit alternatif ou du moins pulsatif. Un courant continu ne peut produire aucune induc-

tion, si ce n'est une induction momentanée au moment où l'on ouvre et ferme le circuit. Il faut aussi que le conducteur supposé contenir le courant induit soit en circuit fermé et à proximité du courant inducteur. Le courant inducteur s'appelle : le primaire, le courant induit s'appelle : le courant secondaire.

Le phénomène de l'induction s'explique par le fait qu'un courant électrique engendre un champ magnétique lequel détermine à son tour un courant électrique dans les conducteurs voisins. C'est sur ce principe de l'induction que sont basés les transformateurs électriques quels qu'ils soient. Deux fils sont enroulés l'un près de l'autre. Le nombre de tours, la grosseur du fil de chacun de ces deux enroulements déterminent la nature du courant induit. Ainsi par exemple en faisant passer un courant de faible voltage et d'ampérage fort dans un enroulement primaire constitué par un fil gros et court, on pourra obtenir dans le secondaire un courant de fort voltage et de faible ampérage, si l'enroulement de ce secondaire contient beaucoup de tours de fil plus fin que celui du primaire.

Les transformateurs jouent un grand rôle dans les appareils de radio. On utilise à la fois les transformateurs de haute-fréquence et de basse-fréquence. Ces derniers ont pour but d'augmenter le volume de sons produits par la lampe détectrice. Ils sont composés d'un enroulement primaire et d'un enroulement secondaire. Le secondaire a de trois à dix fois plus de tours que le primaire. On dit alors que les enroulements ont une proportion de 3 à 1 ou de 10 à 1. Les transformateurs de haute fréquence précèdent la détectrice et servent à donner de l'amplitude aux ondes électriques qui arrivent par l'antenne. Ces transformateurs ont généralement très peu de tours de fil, surtout s'il s'agit de recevoir les ondes courtes. Les transformateurs de haute fréquence ce sont les bobines que nous voyons dans tout appareil récepteur. Ces bobines doivent être construites et placées

avec soin. Les courants qui y circulent sont volatils et ne se gênent pas de sauter sur les objets environnants plutôt que de parcourir le chemin qu'on leur trace par l'enroulement des bobines. Aussi faut-il prendre certaines précautions afin d'éviter de trop grandes pertes. Au reste nous reviendrons sur ce sujet plus tard.

L.-M. BOLDUCC. ptre.

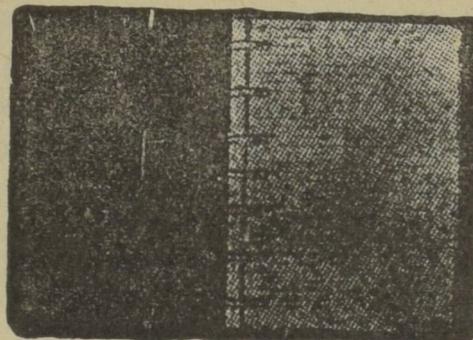
**N'achetez pas sans connaître
les avantages du
*Radio de Forest***

CATALOGUE adressé sur demande.
SPÉCIALITÉ: Pièces détachées pour récepteurs

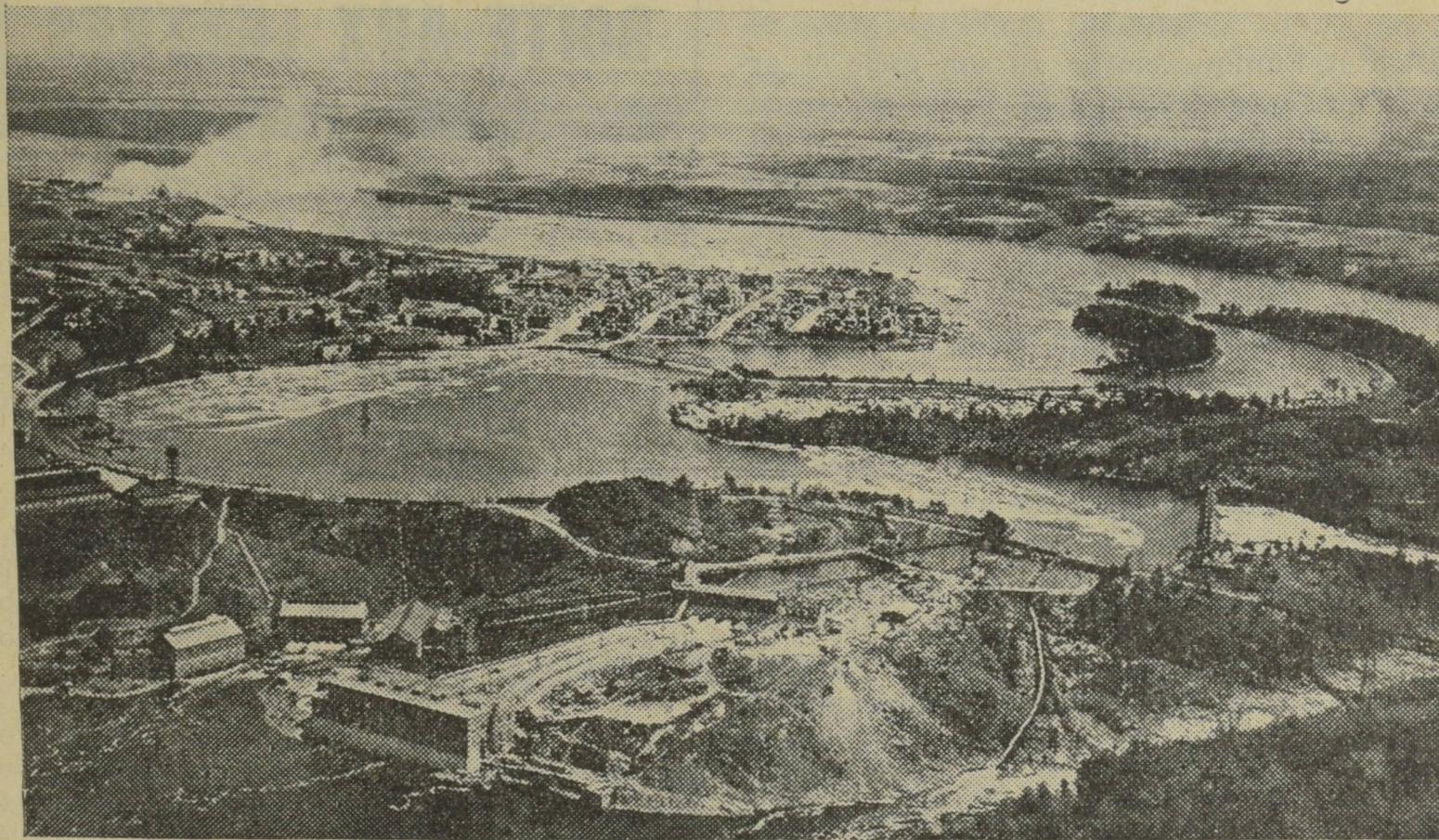
Robitaille

320, rue St-Joseph, Québec

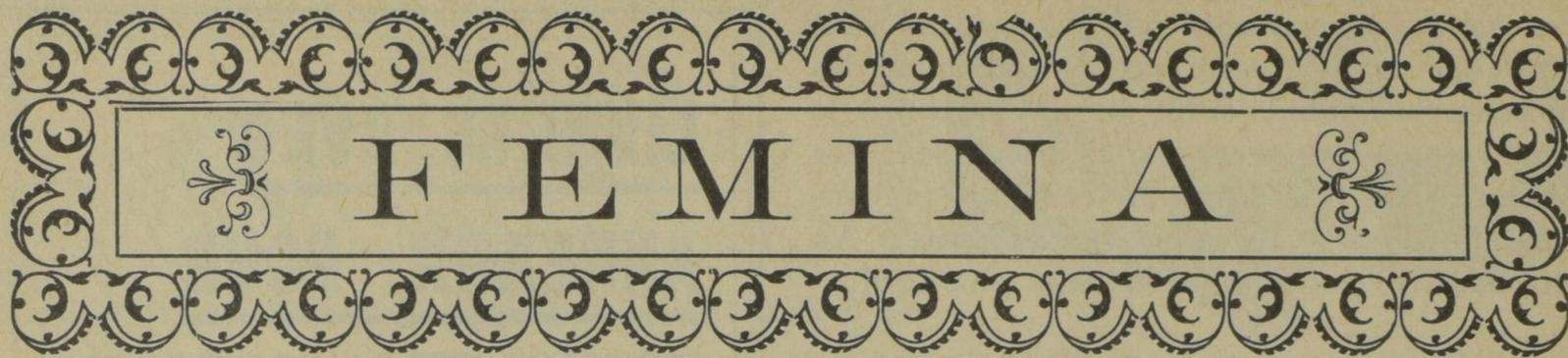
**LIVRETS AVEC
ANNEAUX POUR
FEUILLETS MOBILES**



**L'ACTION SOCIALE Limitée
103, rue Ste-Anne, Québec**



LA VILLE DE SHAWINIGAN, VUE D'UN AÉROPLANE



Noël ancien

UNE PREMIÈRE MESSE DE MINUIT

DANS une de nos vieilles paroisses canadiennes, il y a plus de deux cents ans, la fête de Noël s'annonçait radieuse... Pour la première fois depuis leur départ de la Mère-Patrie, nos braves colons allaient assister à une messe de minuit.

A l'humble chapelle, ils étaient venus nombreux s'agenouiller aux pieds du missionnaire pour recevoir l'absolution de leurs fautes puis les jeunes aidèrent à la toilette du temple. Des branches de sapin prises à la forêt voisine et un peu de paille fraîche se transforment bien vite en une crèche rustique où l'on dépose un Petit Jésus venant de France qui fera l'émerveillement des bambins et des fillettes.

Bientôt l'unique cloche au son grêle et argentin fera entendre son appel et les colons, ces grands défricheurs de notre sol, viendront entendre la première messe de Minuit sur la terre d'adoption.

Qui nous dira leurs multiples pensées en entendant les vieux chants de Noël, ces airs naïfs si souvent entendus dans les splendides cathédrales de Poitiers, de Tours, et de Rouen! En ces jours de souvenirs et de réminiscences songeaient-ils au beau pays qu'ils avaient quitté et s'ils y songeaient, était-ce pour le regretter? Qui nous le dira? Certes les conditions de vie étaient beaucoup plus dures en notre Canada et cependant de ceux qui sont inscrits dans nos registres, on peut pour la plupart suivre la descendance jusqu'à nos jours.

Ces braves ont fait souche sur notre sol et si parfois la nostalgie se présentait en tentatrice, leur solide bon sens en avait vite raison.

Leur vie pauvre toute tissée de sacrifices, était vouée à la lutte, au travail opiniâtre et cependant si l'on en croit le témoignage de nos anciens, ils étaient heureux, n'attendant de la Vie que ce qu'elle pouvait raisonnablement leur donner.

Nous qui, sans cesse, maugréons contre le sort et la mauvaise fortune... souvenons-nous de ces vaillants, de ces lutteurs et nous serons plus raisonnables...

Vers nous aussi, Jésus vient dans la pauvreté et nous enseigne l'humilité; comme les anciens mettons en pratique ces sublimes leçons et lorsque pour nous éprouver Dieu nous enverra la Croix, comme eux nous serons aguerris, nous irons au Devoir bravement et simplement parce que c'est le Devoir.

Jeanne LEFRANC

BOITE AUX LETTRES

LIERRE.— Je vous remercie de votre retour que je salue de tout cœur; FEMINA a toujours le même accueil cordial pour les anciennes comme pour les nouvelles amitiés qui désirent en faire leur séjour.

L'hiver a ses charmes et le plus grand à mon goût est bien celui de nous ramener les gentilles amies que l'été nous enlève... C'est bien là aussi votre opinion ???

AIMÉE-MARIE.— La première neige procure tant de bonheur joyeux à l'enfance que nous l'aimons bien nous aussi; est-ce assez agréable de la voir tourbillonner et recouvrir d'hermine nos champs et nos bois?

Toute tâche réclame l'effort, aucune vie n'est exempte de douleurs, bien peu ignorent l'échec et pour ne pas être des médiocres il faut savoir lutter, pour atteindre ce but il faut former d'avance notre volonté et tendre toute notre énergie vers la lutte.

Revoyons cette esquisse fidèle de la Médiocrité, dans un article bien pensé et bien dit de "La Voix de la Jeunesse," en nov, dernier :

"Ne mériter ni blâme ni louange, se soucier constamment, uniquement de sa tranquillité, fuir les responsabilités, les luttes, les risques, l'effort, éviter avec soin le danger, la fatigue, l'exaltation, la passion, l'enthousiasme, le sacrifice, toutes actions violentes qui troublent et dérangent, refuser à la vie sa peine et son cœur, sa sueur et son sang, se confiner dans la mesquinerie d'une existence incolore et fade, n'y rencontrant ni chocs ni heurts, ni difficultés ni obstacles, c'est là l'épanouissement complet de la médiocrité..."

Charmant tableau n'est-ce pas et qui est bien fait pour nous tirer de notre apathie et de notre indolence ???

Donc visons toujours au meilleur, que notre devise soit "Toujours mieux"...

Jeanne LE FRANC.

PETITE POSTE

BENJAMINE remercie beaucoup sa gentille correspondante en sténo... et serait heureuse de faire la connaissance de LIERRE et de l'ancienne Thérèse si toutefois elles sont encore du FEMINA.

Noël! Noël!

Noir est le ciel et blanche la terre. Dans l'es pace, cloches gaiement carillonnent: "Noël! Noël! Jésus est né! Gloire au Rédempteur venu des cieux et sur terre, paix aux hommes de bonne volonté!

* * *

Noël! Noël! Jésus abandonne sa royauté divine pour naître dans une pauvre étable; Il ne craint pas d'affronter la dure bise de l'hiver, pour descendre sur terre. Et, cet acte de renoncement sublime à l'extrême, suffirait, à lui seul, pour sauver le genre humain, en son entier, de l'abîme du péché, où il est tombé; mais non, il veut se faire humble et tout petit, il veut encore vivre et souffrir immensément pour nous.

La Vierge, sa Mère, penche son gracieux visage sur la crèche qui lui sert de berceau; couché sur la paille fraîche, il tremble de tous ses frêles membres. Oh! là, point de cousins ni de moelleuses douillettes, pas de pétillantes flambées; le dénuement le plus complet y règne en maître: seuls, un âne et un bœuf de leur haleine, lui communique la faible chaleur.

Mais, au dessus de ce lit si peu confortable s'ouvre le ciel et le chœur angélique aux bergers, chante: "Noël! Noël!"

* * *

Noël! Chant d'allégresse, que vous, enfants, les prédestinés du Suprême Roi, enfant lui-même, redirez à l'instar des anges, du plus profond de votre cœur, en la nuit prochaine de Noël. Devant, la crèche où reposera Jésus, dans le silence et le calme religieux, chacun à votre chant, joignez une prière. "O Saint Enfant Jésus, mon Sauveur,

mon petit Frère, toi, qui par amour pour nous, as quitté ta céleste demeure, pour te faire ici-bas, tout à nous, donne-moi tes vertus, rends-moi un enfant bon et sage; en cette fête de Noël, exauce ma demande: donne-moi tes vertus et moi, pour te plaire, je veux, Jésus, je veux t'aimer!"

Cousine ROBERTE.

Devant la Crèche

O doux Jésus devant l'étable
Où tu renais, comme jadis,
J'ai honte de mon confortable
Quoique bien modeste logis;

L'humble nid de paille m'obsède
Où tu viens grelotter pour moi...
Et j'ai honte du bon lit tiède
Où je dors sans crainte du froid;

Sentant sur mon âme le groupe
Des sept péchés profanateurs,
Je n'ose me joindre à la troupe
De tes premiers adorateurs:

Afin d'exalter tes louanges,
Ma voix impure n'ose pas
Se mêler à celles des anges
Qui te chantent leurs *Glorias!*

Je n'ose suivre dans la neige
Les bergers sonneurs de hautbois:
Je déparerais leur cortège
Avec mes façons de bourgeois;

Me joindre aux mages? Rester chiche
Alors qu'ils seront généreux?
Ah! si j'étais un "nouveau riche",
Je serais plus libéral qu'eux!

Mais la vie est si chère! Admire
Notre pauvreté, doux Jésus:
L'encens est rare, aussi la myrrhe;
Quant à l'or... on n'en parle plus!

Pourtant je voudrais, dans ta crèche,
Te prouver mon amour, ma foi:
Mon indignité m'en empêche;
Ne pourrai-je donc rien pour toi?

* * *

Mais qu'entends-je? Ouvrant mieux l'oreille
J'apprends, par leurs souffles amis,
Qu'un âne et qu'un bœuf, ô merveille!
Tout contre ton cœur sont admis;

Alors... dans la crèche, ce temple,
Je puis entrer aussi, joyeux,
Et m'efforcer, à leur exemple,
De t'être utile de mon mieux,

Puisque je me sens sous le crâne
Et dans un cœur changé, tout neuf,
Le doux entêtement de l'âne
Et la force calme du bœuf!

Théodore BOTREL.

AU GOIN DU FEU

Pour s'amuser

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE NOVEMBRE

REBUS No 71

Trop gratter cuit ; trop parler nuit.

Mot à mot : TRO gratte — E cuit — Trot — part — laie — nuit.

ÉNIGME

La santé.

CHARADE

Ver — tu — vertu.

MÉTAGRAME

Pion — lion.

QUESTION AMUSANTE

Pô — tage — Potage.

Ont trouvé des solutions partielles : Mlle Gabrielle Grisé, St-Césaire ; Mlle Céline Lachapelle, Couvent de Jésus-Marie, Sillery.

Ont envoyé toutes les réponses exactes : Mlle Maria Drolet, inst., Champigny, P. Q., Mlle Reine Lalonde, Pensionnat des Sœurs Grises, Aylmer est ; Mlle Lucienne Reinhardt, 509, rue St-Jean, Québec ; Mlle Marie-Alice Gagné, St-Maxime, Dorchester ; Mlle Cécile des Érables, Suncook, N. H. ; Mlle Yvonne Boilard, Monastère des Ursulines, École Normale Laval ; Marie-Thérèse Gagné, St-Maxime de Scott ; Mlle Irène Turcotte, Ste-Marie, Beauce ; Mlle Juliette d'Amours, Trois-Pistoles ; Mlle Marguerite Chamberland, Couvent de St-Nicolas ; Mlle Cécile Gangé, Scott

Jonction, Beauce ; Mlle Cécile Cartier, 3516, Delorimier, Montréal ; Mme H.-A. St-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Me. ; Mme V.-J. Rochefort, 516, Ave N.-D., Manchester, N. H. ; M. le Dr W.-S. Chartrand, 1102, rue Somerset, Ottawa ; Mlle Denyse Guérin, Couvent des Sœurs de la Charité, Rimouski ; Mlles Josephine Coulombe, Belzémire Bossé et Olympe Belleau, Couvent de St-Anselme ; Mlle A. Serien, Couvent des Sœurs de la Charité, St-Jean Deschaillons ; Mlle Marie-Thérèse Bouillé, Deschambault ; La Crèche S.-Vincent de Paul, Québec ; Mlle Gabrielle Bilodeau, Trois-Pistoles, P. Q. ; Mme J.-Ernest Drolet, 115, rue St-Pierre, Québec ; Mlle Cécile Leclerc, Loretteville ; M. l'abbé Lucien Leclerc, Sanatorium, Lac Edouard.

Les noms suivants ont été tirés de l'urne : Mlle Reine Lalonde et Mlle Cécile Cartier.

JEUX D'ESPRIT No 91

ÉNIGME

Je fus un beau royaume
Dont un héros, surtout, a rehaussé l'éclat.
Mais, qu'est-ce que de nous ? Roi, prince, po-
[tentat,
Du trône, bien souvent, descendent sous le
[chaume ;
Dois-je donc m'étonner de n'être aussi qu'un...
[plat ?

CHARADE

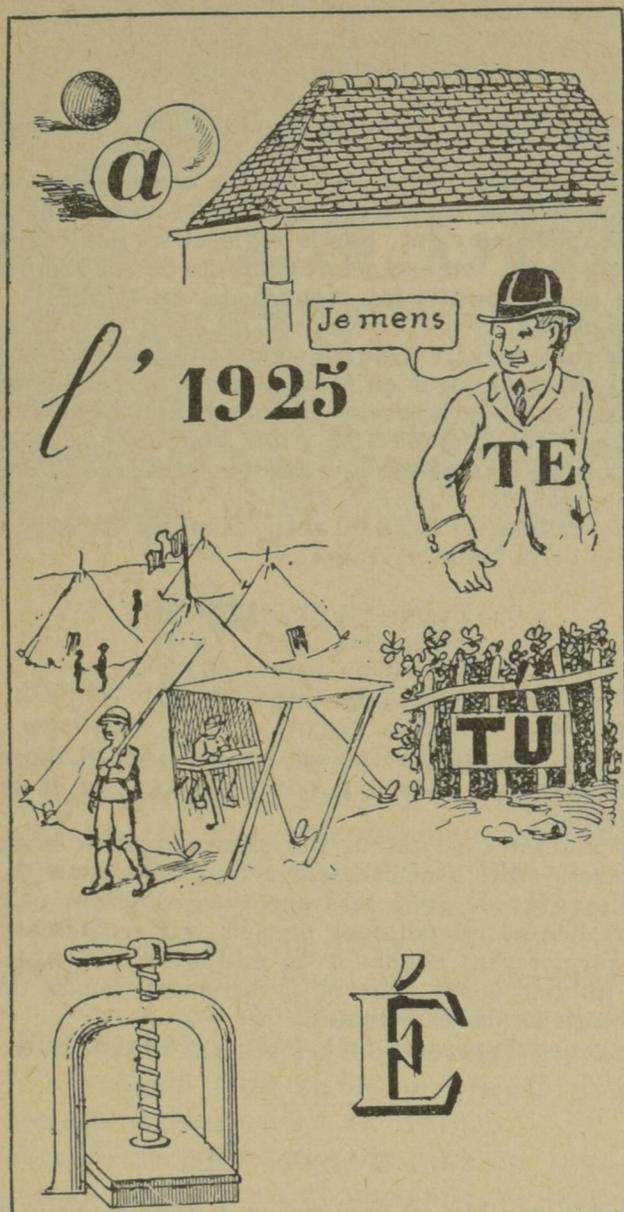
Dans mon premier, jadis, on vit des rois de
[France
Promener dans mon deux, dit-on, leur indo-
[lence ;
Quant à mon tout, guidé par des bras vigoureux,
Du sol il fait jaillir des produits généreux.

MÉTAGRAME

- 1° Je suis département pittoresque de France.
- 2° Avec un autre chef, et même désinence.
De toute activité je suis terminaison.
- 3° Je suis un ennemi de l'humaine raison.
- 4° L'oiseau, las de son vol, sur ma cime se pose.
- 5° Dans mes plis longs et blancs le mortel se
[repose.

RÉBUS No 72

L'ANNÉE ALOYSIENNE



LES LIVRES

M. LOUIS-PHILIPPE ROY, E.E.M. *L'Alcoolisme et l'individu*. Montréal (L'École Sociale Populaire). Brochure de 60 pages. Prix : 25 sous. En vente au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec.

On ne fera jamais trop la guerre au roi alcool ; malgré les belles campagnes menées dans notre province contre cet ennemi séculaire, il règne encore en plusieurs endroits et sa domination tend à s'étendre davantage. M. Louis-Philippe Roy, E.E.M., du Comité régional québécois de l'A.C.J.C., a voulu travailler à détrôner ce roi tyrannique et malfaisant en prenant part au concours sur "l'Alcoolisme et l'individu" lancé, au cours de l'hiver dernier, par le Cercle Loyola de l'A.C.J.C. Le travail de M. Roy fut jugé si bien fait qu'on décida de le publier. Il vient de paraître à l'École Sociale populaire de Montréal.

On trouvera dans les soixante pages de cette brochure, la substance d'un gros volume. L'auteur démontre par les témoignages les plus autorisés, que l'Alcoolisme est à la fois un poison physique, intellectuel et moral. Au cours de sa démonstration, l'auteur a une page des plus fortes contre les sirops calmants ; il répond aussi aux préjugés les plus répandus chez notre peuple. Cette brochure est de nature à faire un grand bien chez nos grands jeunes gens. Elle devrait se trouver au foyer de tous les jeunes mariés.

A l'occasion du troisième centenaire de la canonisation de S. Louis de Gonzague et de S. Stanislas de Kostka, de la Compagnie de Jésus, *Le petit Sainte-Marie*, organe du Collège Sainte-Marie, Montréal, a publié un numéro souvenir qui se vend 25 sous. On peut s'adresser au R. P. Préfet, Collège Ste-Marie, 1180, rue Bleury, Montréal.

QUASI LILIUM

Quasi liliium, Joseph-Edouard Badeaux, tel était le titre d'une intéressante brochure illustrée que publiait, le printemps dernier, le R. P. Paul Desjardins, S.J. Le premier tirage s'est enlevé en moins de deux mois. On vient d'en imprimer deux autres mille qui ne tarderont pas à s'épuiser parce que cette petite biographie est édifiante et sera lue avec profit pas tous les enfants de nos maisons d'éducation.

Prix : 15 sous l'exemplaire, \$1.50 la douzaine. On s'adresse au R. P. Préfet, Collège Ste-Marie, 1180, rue Bleury, Montréal.

L'ALMANACH DE L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE POUR 1927

Un bon nombre de nos lecteurs connaissent sans doute l'*Almanach de l'Action Sociale Catholique*. Ils seront heureux d'apprendre que celui de 1927 est paru depuis quelques semaines déjà. Comme ses devanciers, il est superbe. Imprimé sur beau papier glacé, il contient 90 illustrations, dont un hors texte, 68 reproductions de sujets canadiens, 13 reproductions de tableaux ou sculptures de maîtres, 21 dessins dus à la plume de M. le notaire Gérard Morisset, artiste québécois, 23 reproductions de monuments religieux, 17 portraits, 13 scènes de genre. Dans ses cent pages, l'*Almanach* de 1927 compte 25 articles dont 23 sur des sujets canadiens.

L'*Almanach de l'Action Sociale Catholique* n'est pas un almanach ordinaire que l'on jette une fois passées les fêtes de la nouvelle année; c'est véritablement un album artistique que l'on feuillette en famille tout le cours de l'année.

On peut se procurer ce bel almanach pour la somme de 50 sous, 60 sous par la poste, au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec.

AUBAINE.— Sur réception de la somme de \$1.00, le Secrétariat des Œuvres adressera franco aux institutrices les années 1927, 1926 et 1925 de l'*Almanach*, avec, en plus, un assortiment de belles images.

ALMANACH du PROPAGATEUR des TROIS "AVE MARIA"

AVEC UNE BELLE COUVERTURE EN COULEURS

Histoires intéressantes et édifiantes. Nous signalons en particulier : *Louissette*.— *Le sabot de Noël*.— *Un martyr du catéchisme*.— *Comment le Frère François convertit trois brigands etc.* . . .

PRIX FRANCO: 1fr. 85 et 18 fr. 50 les douze, aux Bureaux du Propagateur des trois "Ave Maria" Blois (Loir-et-Cher), France.

L'ALMANACH DE LA LANGUE FRANÇAISE (1927)

L'*Almanach* de la langue française est ce propagandiste gai et léger qui parle de solidarité catholique et française jusque dans les milieux où la besogne de chaque jour, la lecture du journal et du roman excluent le livre et la revue

aux idées fortes. C'est donc faire œuvre patriotique que de le répandre par milliers d'exemplaires.

Cette année, l'Almanach de la langue française fournit deux cents renseignements documentaires nouveaux, 75 illustrations inédites; 50 articles de doctrines courts et variés; un concours alléchant; des notes diverses sur la vie religieuse, nationale, économique, artistique au Canada-français; en un mot, il constitue une petite encyclopédie nationale à la portée de tous. L'Almanach de 1927 marque encore une amélioration sur les précédents. Consultons cette liste de quelques collaborateurs et de sujets traités: Le Canada Catholique: le Collège de Gravelbourg par R. P. Magnan; les Missions étrangères, par C. R.; Part des nôtres à Chicago, par l'abbé Philippe Perrier; le Séminaire de Gaspé, par le R. P. O.-H. Beaulieu; Photos des députés de langue française au Parlement fédéral; En revenant de Chicago, par l'abbé Lionel Groulx; Méditation patriotique, par Marguerite Taschereau; Politique de soutien, par Raymond Denis; Proposition de loi Tétréau par Anatole Vanier; L'Épargne, par Esdras Minville; l'Évolution de notre commerce, par Rodolphe Laplante; deux chansons canadiennes; Vie de l'Action française; Vie littéraire, par Jean Dufresne; Poésie, par Blanche Lamontagne-Beauregard; Une heure de garde, par M.-C. Daveluy; plusieurs graphiques et tableaux de Jean Tavernier; La leçon des Monuments, par Hermas Bastien; Ce qu'il faut savoir, par A. L.; Monographie de notre Librairie, par Albert Lévesque, etc, etc.

Cet Almanach ce recommande particulièrement aux maisons d'éducation, au clergé, aux professionnels et aux commerçants patriotes soucieux d'offrir à leur clientèle un cadeau du jour de l'an agréable et utile.

On peut se le procurer à la Librairie d'Action française, 1735, rue S.-Denis, Montréal, aux conditions suivantes:

à l'unité.....	\$0.25
à la douzaine.....	20
au cent.....	18
au mille.....	16

ALMANACH DU PETIT PROPAGATEUR DES TROIS "AVE MARIA"

Spécialement recommandé pour les enfants (et même pour les GRANDS enfants). L'histoire: *L'ours et la sentinelle* est amusante et peut même se "jouer", — *Les deux rencontres*. — *Un secret*. — *Bravoure d'un nouveau baptisé de 8 ans*. — *Le Noël de Toto*, sont des récits touchants et qui feront du bien.

Prix franco: 1 fr. 60 et 16 fr. les douze, aux Bureaux du Propagateur des Trois "Ave Maria", Blois (Loir-et-Cher), France.

LA CRITIQUE CHEZ-NOUS

... Existe. Il suffit pour s'en convaincre de lire ou de relire les vigoureuses études d'Henri d'Arlessur Laure Conan et son œuvre et en particulier, sur son dernier ouvrage "La Sève Immortelle".

L'analyste exquis qu'est Henri d'Arles vaut d'être lu tant pour sa phrase chatoyante que pour les idées personnelles qu'il émet. On lira avec intérêt ce qu'il pense du talent de notre jeune romancier canadien-français, Harry Bernard, qui vient de publier son troisième volume "La Maison vide", de même que les considérations sur la Gaspésie au Soleil du Rév. F. Bernard, c.s.v.— Le lecteur goûtera aussi les pages où l'auteur nous entretient de notre histoire littéraire... encore à naître.

Et le tout se termine avec des souvenirs et des appréciations sur la vie du "Citoyen Blanchet". Elles sont parmi les meilleures du recueil de ces critiques. Le volume est intitulé "Estampes". De belle apparence typographique il fait honneur à l'éditeur qui s'en était chargé. En vente à la librairie d'Action française, 1735, rue S.-Denis, Montréal. \$0.60.

UN CONCOURS LITTÉRAIRE

CONDITIONS DU CONCOURS LITTÉRAIRE
ORGANISÉ SOUS LES AUSPICES DE LA SECTION
FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION
DES AUTEURS CANADIENS.

- 1° Les manuscrits ne devront pas contenir plus de 3,000 mots.
- 2° Les nouvelles, récits, légendes ou contes devront être canadiens, par les personnages et les décors, et appropriés spécialement, par le style et les pensées, au développement intellectuel des enfants de 7 à 12 ans.
- 3° On devra fournir les manuscrits en triplicata et au clavigraphe.
- 4° Chaque concurrent devra signer son travail d'un pseudonyme et envoyer en temps, dans une enveloppe cachetée, son nom véritable et son adresse. Les manuscrits doivent être adressés à M. Aimé Flamondon, N. P., secrétaire de l'Association des Auteurs, 47, rue Claire-Fontaine, Québec.
- 5° Une somme de \$250.00 sera accordée en prix et répartie de la façon suivante:

Premier prix:	\$100.00
Deuxième prix:	75.00
Troisième prix:	50.00
Quatrième prix:	25.00

- 6° Le jury chargé d'attribuer les prix se composera de trois membres nommés par l'Exécutif de la Section française.
- 7° Le volume de l'auteur qui aura remporté le premier prix sera édité gratuitement à cinq mille exemplaires et une royauté de 20% sera accordée à l'auteur par l'éditeur. Les autres volumes primés, sur recommandation du jury, seront confiés à un éditeur qui s'engagera à les publier à ses frais et à faire une remise de 20% aux auteurs de ces volumes.
- 8° Ce concours prendra fin à Pâques (18 avril) 1927.

LA MAISON VIDE

Vocable pénible et douloureux, le titre rappelle un peu celui de René Bazin dans la "Terre qui meurt".

La Maison est vide; vide de l'âme de l'épouse ou de la mère, vide aussi des qualités du père, qu'il n'a pas su ou voulu y mettre; snobisme de la société Canadienne-française d'Ottawa, tout cela est fort habilement étudié par notre jeune romancier Harry Bernard.

Encore dans la vingtaine, le directeur du Courrier de S. Hyacinthe a attiré et retenu l'attention du public intellectuel Canadien-français.

Son premier volume "L'Homme tombé" fut fort discuté, mais tous cependant s'accordent à prédire un bel avenir à l'écrivain, prédiction qui fut confirmée par l'obtention pour la deuxième fois du Prix David, avec son volume la "Terre vivante".

Le dernier né, marque un progrès incontestable sur les deux premiers. Écrit dans un langage devenue plus claire, plus souple avec les années, la "Maison vide" intéressera quiconque aime les belles et fortes pages et convaincra aussi les sceptiques sur la possibilité, pour nous Canadiens-Français, d'en venir à posséder des romanciers dignes de ce nom.

En vente à la Librairie d'Action française, Montréal, \$0.75.

Vos pensées bienveillantes et vos sentiments de charité avant de s'exprimer en paroles douces et en attitudes affables, vous seront une jouissance au cœur.

Abbé GUIBERT, S.S.

FEUILLETON DE L'APÔTRE

LA GRANDE AMIE

Par PIERRE L'ERMITE

No 4

CHAPITRE X

Alberte revint le lendemain au Val d'Alpi et y resta quelques jours, errant comme une âme en peine au milieu des grandes pièces de leur habitation, meublées à la hâte par un tapissier de Paris. Rien ne lui parle dans cette demeure jadis seigneuriale; et quand elle passe au milieu des murs sans souvenirs et des vases sans bouquets, on dirait l'Ennui se promenant au sein de la Banalité. Un jour, à l'époque de l'installation, les ouvriers, afin de dégager leur responsabilité, lui avaient demandé un conseil pour la décoration des salons; elle les reçut d'une façon telle qu'ils comprirent aussitôt, et s'adressèrent désormais à M. Nathan.

Aussi Alberte, s'énervant de plus en plus dans le milieu où elle ne connaît personne, ne tarda pas à repartir de nouveau pour Paris avec sa femme de chambre, sous le prétexte de courses plus ou moins nécessaires, et spécialement afin de changer ses accessoires de bicyclette et d'automobile.

Alberte, est, en effet, une fervente de sport, et dans les circonstances actuelles, fort heureusement pour ceux qui l'entourent. La surveillance de ses machines — et Alberte est presque aux petits soins pour elles — lui prend une heure tous les jours, et c'est autant de gagné, dans cette existence vaine, inutile, où les heures lentement succèdent aux heures dans l'ennui de tout.

La ruine de sa vie est, pour cette jeune fille, l'impossibilité de manifester un désir sans le voir *immédiatement* comblé; nature ardente, mais d'une ardeur qui provient plutôt du tempérament que du cœur; élevée dans un lycée de jeunes filles où les meilleurs professeurs n'osent témoigner de leur foi pour conserver la clientèle incrédule; où les plus mauvais se gardent de heurter la morale d'une façon trop évidente pour ne pas choquer les familles vaguement chrétiennes, Alberte flotte comme une épave au travers de toutes les convictions, avec l'orgueil d'un scepticisme qui voudrait ne pas être douloureux.

Pourtant, à certaines heures de sincérité avec elle-même, la jeune fille se révolte en se voyant

à vingt-deux ans, sans désirs, sans aspirations, presque sans espérances, écœurée de tout avant d'avoir goûté à rien! . . . Parfois elle s'est surprise à pleurer d'ennui et de colère sans cause apparente, prise subitement, au milieu de son luxe, d'une envahissante lassitude. . .

C'est même beaucoup pour éviter ces sensations de vide qu'elle vient à Paris et cherche à s'y griser de son mouvement et de sa fièvre. Alors elle court d'amie en amie, de salon en salon, de thé en thé, de fête en fête, de théâtre en théâtre, de bal en bal; et partout, à ses oreilles exaspérées, se chante l'éternel refrain de son bonheur.

— Ah! ma chère, comme vous devez être heureuse! . . . Vous possédez tous les plaisirs à la fois: vous êtes libre comme l'oiseau. . . vous habitez une campagne superbe à proximité de Paris. . . vous êtes l'impératrice là-bas et la reine ici! Vous n'aurez qu'à jeter le mouchoir, et tous les jeunes gens intelligents se précipiteront pour le ramasser! . .

Et il fallait qu'elle en convînt! . . . Comment le nier, d'ailleurs, avec bonne grâce? . . . Il y a dans le monde une sorte de respect humain à paraître malheureux, en dehors des causes classiques; et la plus élémentaire politesse exige qu'on n'importune pas les indifférents avec des confidences douloureuses auxquelles ils ne compatiront pas. . . au contraire!

Et Alberte, en vraie mondaine, sacrifie à ce sentiment: "Oui! . . . c'est entendu, elle est gâtée entre toutes les gâtées. . . rien ne manque à son bonheur. . . absolument rien! . . beauté. . . toilettes. . . chevaux superbes. . . relations de famille. . . sports. . . voir même l'envie des jeunes bourgeoises de Chauny, de la Fère et de Saint Quentin, qui rêvent déjà de ses chapeaux et des garden-party probables. . . Oui, elle a toutes les apparences du bonheur humain, il n'y manque que la réalité! . . ."

Et quand Alberte sort des salons étriés et étouffants, quand elle, la jeune fille autoritaire, indomptable, s'est pliée, sans trop savoir pourquoi, à l'énerve comédie mondaine, et qu'elle se retrouve en bas, dans la rue, toute fatiguée, toute révoltée

des efforts accomplis, elle éprouve une sorte de détente... d'affaissement... de lassitude de tout...

— Que c'est donc bête, le monde!... Que c'est hypocrite et lâche! Enfoncée dans le capitonnage en satin bleu de sa voiture, les yeux durement fixés dans le vide, elle jouit de ne plus penser, de ne plus parler, d'avoir enfin la liberté de son écœurement... Et dire qu'à certaines heures elle est encore folle de la capitale!... qu'elle se grise de l'atmosphère des réunions selectes, qu'elle se rassasie avidement de ces riens, de ces vanités, de ces misères...

Pourquoi, dans un de ces moments de lassitude, la figure de Jacques de la Ferlandière lui est-elle apparue, appelée presque par le contraste des choses!

Est-ce la plaisanterie stupide du gros Victor, tellement lourde, tellement toujours la même qu'elle rend presque intéressant celui qui en est l'objet?...

Est-ce fatigue des pâles esthètes qui lèvent, vers les plafonds moulés des salons décadents où elle fréquente, le blanc jauni de leurs yeux?...

Indéchiffrable mystère du cœur féminin!...

Toujours est-il que, sans le vouloir, Alberte pense à Jacques de la Ferlandière, à ce sauvage dont on ne parle chez elle qu'avec un dédaigneux haussement d'épaules. Elles y pense même avec une telle intensité qu'à certaines minutes il devient presque pour elle l'homme intelligent n'ayant laissé à personne la conduite de sa vie, ne demandant au monde qu'une chose: l'ignorer!...

Un soir surtout, Paris avait pesé étrangement sur les épaules d'Alberte, et, en revenant du Bois elle trouva sur le guéridon de l'hôtel une enveloppe sur laquelle s'alignait, méthodique et commerciale, la petite écriture de son père: tout allait bien aux usines; on montait une nouvelle machine qui avait déjà coûté un pouce à un ouvrier ajusteur; quant au charretier écrasé sur la route de Frilleux, Vercingétorix (Jacques de la Ferlandière) le prenait à son service; ce qui avait causé une douce hilarité à l'oncle Victor, — son candidat à la main d'Alberte était décidément complet!... Il y avait, en plus, une grosse commande de chaussures pour une maison de Paris, et enfin on avait traité avec l'intraitable Jacques de la Ferlandière pour douze paires de bœufs blancs destinés au charroi des peausseries; comme ce grand niais poussait la naïveté jusqu'à aimer ses bêtes et s'intéresser à leur avenir, il viendrait lui-même à l'usine donner quelques conseils pour l'arrangement des écuries et des remises, ses bêtes étant à la fois fortes et susceptibles.

Pourquoi Alberte fit-elle surtout attention à ce dernier passage de la lettre...? Elle même n'aurait pas su le dire... mais il lui monta tout à coup un désir absolu de le voir, ce fameux Jacques, et d'être là quand il viendrait aux usines.

Or, du désir à la réalisation la jeune fille n'a pas l'habitude d'attendre. Cinq minutes après, elle sonne sa femme de chambre, fait boucler sa malle.

— Mais, Mademoiselle, observe Anna, les deux guidons ne sont pas encore arrivés...?

— Eh bien! on les fera suivre.

— Et les achats du Louvre et du Bon Marché...?

— On les fera suivre aussi!

— Au moins, il n'y a pas de malheur au Val d'Api?

— Non... en voilà une question! riposte Alberte en ouvrant des yeux étonnées.

— C'est que Mademoiselle paraît si pressée de partir!...

— Mais... restons! s'écrie Alberte, vexée d'avoir laissé surprendre un caprice auquel, par hasard, elle tient beaucoup. Mais la femme de chambre s'excuse, pleure: elle a posé cette question sans savoir pourquoi... par sollicitude pour la famille de Monsieur... et ne comprend pas bien encore pourquoi Mademoiselle l'a ainsi prise en mauvaise part.

Bref, l'incident paraît si absurde, si incohérent qu'Alberte revient sur sa décision. Juste à ce moment quelques minutes avant le départ, les guidons arrivèrent, ce qui simplifia tout.

— Cocher... gare du Nord!... s'écrie si joyeusement Alberte en sautant en voiture, que, pour la seconde fois, Anna regarde sa maîtresse avec stupéfaction.

Et pendant tout le trajet, la jeune fille, affreusement maussade depuis trois jours, est d'une humeur délicieuse, s'intéressant à tout... trouvant l'Opéra superbe dans le décor du soleil couchant, soulignant telle toilette... souriant presque aux petites bouquetières qui profitent de l'encombrement des voitures pour tendre vers elle les gerbes éclatantes des lourds chrysanthèmes, s'inquiétant de l'allure trop pacifique du cheval, et arrivant à la gare vingt minutes en avance, avec la crainte, non dissimulée, d'être en retard. En wagon, ce fut tout le contraire.

Alberte se fit silencieuse, presque méditative, tout enfoncée dans son cache-poussière. Alors, elle remarque seulement l'étrangeté de sa conduite et essaye de raisonner un peu ce qui se passe en elle... Oui, elle veut voir Jacques dès demain!... après la pâtisserie, elle a faim... faim de bon pain!... Jacques est cela!... et, en même temps, il est l'ennemi! un plaisir de plus!...

Et Alberte sent monter, grandir encore en elle la curiosité de le connaître... de savoir quel est l'homme pour la défense duquel cette jeune fille, en plein buffet de Creil, a mis sous ses pieds toutes les conventions mondaines... cet homme qui passe au Val pour l'amoureux fou, étrange, de la terre...

... Oui... il doit être autre chose que les habitués blasés des salons, une sorte de fleur sauvage qu'elle n'a pas encore respirée... et qui la tente, précisément par les difficultés qu'elle pressent devoir rencontrer pour l'atteindre... une fleur qu'elle veut avoir et qu'elle aura!...

A ce moment, une abomination d'odeur envahit tout le wagon!... Alberte se penche à la portière... l'express traversait lentement Saint-Denis, bien lentement, comme pour faire mieux savourer l'affreuse ville à tous les voyageurs...

La jeune fille contemple la gaie et historique cité d'autrefois, maintenant toute grise, toute minable avec ses maisons crapuleuses, ses loques, drapeaux rouillés de la misère, qui pendent, lamentables, aux fenêtres, dans la lumière royale du soir... les rues

lépreuses, les cheminées d'usine, hachant l'horizon de leurs lignes fumeuses. On dirait d'immenses stèles funèbres élevées sur les ruines de la poésie de toutes choses... Le clocher de la cathédrale, semble dormir mélancolique, du sommeil des morts qu'il abrite. Le canal laisse suinter une eau basse et souillée qui paraît couler, dégoûtée d'elle-même; sur ces bords, tout humides d'un gras clapotis, se traînent des haillonnes qui regardent, les mains dans les poches, l'échine pliée, le bout de cigarette collé aux lèvres, de jeunes marmots qui se torgnoient à coups de gibecières. Alberte laisse errer ses yeux sur ce misérable ensemble qui s'attriste de la monotonie lassante des habitations ouvrières.

.. Une maison, une cour, un cabinet...

.. Une maison, une cour, un cabinet...

.. Une maison, une cour, un cabinet... et toujours... toujours la même chose.

Rien de beau... rien de personnel... rien de varié!. Le nivellement, l'égalité dans la prose, avec ce ton triste de la brique industrielle qu'on dirait pétrie dans un sang de misère et d'ennui.

Et, sur tout cela, l'air lourd et poussiéreux, l'odeur écœurante des produits chimiques; par-ci par-là, au travers des trous de murs, on aperçoit la cuisine d'enfer... des foyers géants... de colossales machines d'acier... et, au milieu d'elles, de petits êtres tout noirs, tout terreux, qui ont, quand on les fixe, quelque chose comme une figure humaine.

L'express accélère maintenant son allure: voici la campagne, presque la vraie; et, en la nature toute brillante dans la clarté du soir, le contraste ramène devant la pensée d'Alberte la figure de Jacques, comme dans certains rêves où des choses inexplicables semblent insister auprès de vous.

Et elle s'enfonce dans ce rêve, tant et si bien qu'au Val d'Api Anna dut la prévenir:

— Mademoiselle... nous sommes arrivées!

A l'usine, ce fut une stupéfaction, quand, au détour de la rue basse, on vit venir Alberte à pied, suivie de sa femme de chambre.

— Mais pourquoi n'as-tu prévenu...? téléphoné...? j'aurais envoyé la voiture à la gare pour te chercher...

— Bah! pas besoin!...

— Mais enfin... pourquoi reviens-tu si vite...?

— Toutes mes commissions sont faites.

— Tu as vu le gérant?

— Non...

— Le directeur de la *Défense*...?

— Non...

— Madame Lareine...?

— Non...

— Madame Pierrafeu...?

— Non...

— Mais alors...! je ne comprends plus. Tu nous dis que toutes tes courses sont faites!... Tu n'es pas malade, au moins?...

— Moi! malade? Pas le moins du monde. Jamais je ne me suis mieux portée!...

Et elle partit dans sa chambre en éclatant de rire.

Alors, à l'office, on presse de questions cette pauvre Anna, qui lève les deux bras au ciel, et jure ses grands dieux qu'elle ne sait rien; ce qui, naturellement, achève de convaincre chacun qu'elle est au courant du mystère... Quant au détail précis de la chose, tout le monde avoue ne même pas le pressentir.

La chambre d'Alberte est une belle grande pièce qui aurait été très claire si la poussière des usines n'eût obligé à la tenir toujours fermée; elle possède deux fenêtres sur les champs, dans la direction de la Ferlandière.

De son balcon tout dénudé — les fleurs intéressent peu la jeune fille, — on distingue parfaitement la grande route qui va de Brésolettes à Saint-Quentin et le second chemin de culture qui serpente à travers champs, jusqu'à l'Abbaye et la Ferlandière.

Or, le lendemain, à 6 heures du matin, Alberte qui ne sait habituellement ni se coucher ni se lever, ouvre sa fenêtre; et, blanche comme une apparition dans son peignoir de nuit, monte sur le balcon.

La matinée était divinement calme; à peine un léger frisson courait à la surface des prés; et, dans le silence de la nature reposée, quelques rares oiseaux, très lointains, laissaient tomber leurs notes dans les airs, comme les gouttes d'eau d'une source s'égrenant dans la tranquillité d'un lac...

Alberte ne connaissait pas la campagne à cette heure matutinal; elle en fut charmée.

Appuyée sur le rebord de pierre, elle regarde là-bas par delà les hameaux de Fumeçon, une masse de verdure toute sombre, au fond de laquelle se piquent quelques toits rouges... C'était là!...

Là... quoi...?

— Suis-je bête, murmure la jeune fille... et elle referme la fenêtre.

Mais, tout en s'habillant, elle pense à l'étrangeté de la situation:

—... Dire que moi... moi, Alberte, je risque un rhume pour un... garçon que j'ignore!... Non... je ne me reconnais plus!... Tu es stupide, ma chère!...

Pourtant, ce même matin, elle passa deux heures à sa toilette; d'instinct, elle la fit en apparence très simple, en réalité, très affinée...

Et elle était "vraiment au mieux de sa condition", comme aurait dit Victor, sous ses lourds cheveux noirs, et dans sa robe de soie sèche aux plis raides et chantants qui l'avantageaient sans l'alourdir.

— Mais, ma toute chérie, fait son père, tu es délicieuse, ce matin!...

— N'est-ce pas?... répond-elle en lui tendant distraitemment son front...

— Et... c'est pour ton petit père chéri que tu t'es faite si gentille...?

— Mais alors... pour qui...? demande Alberte, très possesseur d'elle-même, et dont les yeux mentent avec une limpidité parfaite.

— C'est vrai... pour qui...? Je n'attends mes chasseurs que dans dix jours, et tes cousins sont repartis... Alors, puisque c'est pour moi, viens que je t'embrasse une seconde fois!...

Alberte prit le thé rapidement, croqua du bout des dents quelques toasts grillées, et remonta chez elle.

Là, elle s'installe bien face à la route; et, sûre de sa position stratégique, ouvre son *mot à la poste* et se met à écrire à des amies...

Mais il faut croire que ses amies ne l'intéressent guère, ce matin, car, à chaque instant, ses yeux quittent le papier, pour regarder là-bas, vers les champs, qui resplendissent maintenant de brumes, entre l'Abbaye et la Ferlandière.

A dix heures, Alberte, impatiente, revient à la fenêtre, et, le menton dans la main, attend... les yeux obstinément fixés vers la ferme de Jacques...

Cette fois, elle devient sérieuse... Quel est donc ce sentiment, presque inquiétant... qui, de tout son être, monte en elle... ? Jamais elle, l'indifférente, la blasée, la sceptique, n'a éprouvé cela... Cette chose douce et involontaire... cette impatience... cette souffrance... cet énervement de l'attente... où les heures lentement tombent après les heures, semblant scander, mesurer un sentiment qui ne se mesure déjà plus!...

— .. Mais il ne paraîtra donc rien, sur cette route de Saint-Quentin... ?

A un moment, un point presque imperceptible se pique à l'horizon. Alberte prend ses jumelles et les repose presque aussitôt d'un air dépité... Ce n'était que le notaire avec son clerc qui allaient vers le Val, prosaïquement secoués dans cette voiture qu'on appelle dans le pays "un bac à moules".

Et après eux, ce matin-là, rien n'apparut en haut du raidillon qui joint la Ferlandière à l'Abbaye.

A midi cinq, Alberte descendit déjeuner, lentement, les épaules lasses, comme si elles eussent porté le poids d'un monde. Et un tel ennui semble peser sur elle, que le père lui-même, tout préoccupé pourtant de ses affaires, s'en aperçoit...

— Et qu'as-tu donc fait, ma loute, enfermée toute la matinée dans ta chambre... ?

— Mais... d'abord je n'étais pas enfermée...

— Ah!... je croyais. J'ai frappé deux fois en passant, et tu ne m'as pas répondu...

— J'étais probablement à la fenêtre... Il faisait très beau, ce matin... dit Alberte de sa voix distraite.

— Le fait est que la journée s'annonce superbe. L'après-midi sera même encore chaude. Je n'en suis pas fâché, mon rhumatisme va peut-être me donner congé!..

— A propos — et cela est dit par Alberte avec un masque d'indifférence absolue, — tu n'attends pas des bœufs, aujourd'hui... ?

— Mais non... ils sont là depuis hier...

La jeune fille eut un imperceptible mouvement de désappointement.

— .. Et... d'où viennent-ils, ces animaux... ?

— Mais... de la Ferlandière... Je ne te l'ai pas écrit ? demande la père.

— Peut-être, mais, tu sais, répond Alberte en coupant lentement une poire... ça m'intéresse si peu!...

Et ils parlèrent d'autre chose.

CHAPITRE XI

Messieurs Victor et Nathan Harmmster ont l'honneur de vous inviter à passer la soirée chez eux, le mercredi 14 décembre.

R. R. S. V. P.

On dansera.

Jacques tourne et retourne le bristol entre ses doigts, avec l'air d'un homme qui ne comprend pas du tout; puis, comme s'il craignait une erreur, il cherche l'enveloppe perdue déjà parmi les papiers de son courrier, et constate que, en effet, l'invitation est bien pour lui.

— .. Décidément, murmure-t-il, voici des gens qui ont l'épiderme assez dur... Le dernier bulletin du Conseil municipal les a pourtant documentés sur mes sentiments à leur égard... Eh bien! je n'irai pas... Voilà tout!...

Et Jacques se lève, avec le geste décidé de quelqu'un dont l'opinion est définitivement arrêtée.

Ce jour-là, il faisait une belle gelée, bien craquante et le chef de culture était venu, le matin même, demander à Jacques s'il ne voudrait pas tirer un monstre de sanglier, qui, depuis quinze jours, lui retournait ses caves de pommes de terre avec une exaspérante régularité.

— Où est-il ton sanglier ?

— A une demi-heure d'ici... tout en bas... au fond de la Jouine, dans le petit bois qui borde les betteraves...

— Bien... je le tuerais...

— Le plus tôt possible... ? demande le fermier.

— Peut-être aujourd'hui...

Et comme il finit cette phrase, Jeanne apparaît une boîte de houx sur les bras, rouge comme les baies de son bouquet.

— Eh bien! Jacques, tu as vu... ?

— Vu... Et quoi donc... ?

— L'invitation des... des ? Comment prononces-tu ce nom-là ?... je n'ai pas appris l'allemand...

— Harmmster... ?

— Précisément...

— Tu as reçu une invitation aussi... ?

— Oui...

— Ils me paraissent plutôt vouloir voisiner, ces cordonniers-là... ?

— Gare à nous!..

Cela part peut-être d'un bon sentiment... ? observe la jeune fille.

— Ne t'y fie pas, ma petite Jeanne; d'ailleurs pour voisiner, il faut être au moins deux...

— Tu refuserais l'invitation ?... demande Jeanne d'un air qui n'est pas complètement indifférent. Jacques la regarde en riant:

— .. Elle t'intéresse... donc, cette petite soirée de famille... ?

— Oui, répond Jeanne, je serais assez curieuse de les voir tous sauter dans leur cadre et avec leurs relations... Le gros Victor surtout doit être d'un gustatif!... Je me ferais inviter par lui!...

— Oh... les femmes!... presque toutes les mêmes! Pour satisfaire votre curiosité, vous êtes prêtes à manger encore toutes les pommes qu'on voudra vous offrir... D'abord, je désirerais savoir si l'Abbaye...

— Ah! l'Abbaye!... elle fait exception, paraît-il. Veux-tu que j'y coure à cheval...?

— Je t'accompagne...

Jeanne, à son tour, le regarde en riant.

— ... Un peu malin, mon ami!...

— C'est vrai... fait Jacques d'un air désappointé. Alors, pars... tout de suite...

— Tu me laisseras bien le temps de passer une amazone?...

Une heure après, Jeanne était de retour, et trouvait Jacques devant la pelouse en grande conversation avec le maire.

— Eh bien...? demande le jeune homme à sa sœur en l'aidant à mettre pied à terre.

— L'Abbaye n'a rien reçu.

— Alors, vous voyez, Etienne, je ne puis absolument pas y aller...

Mais Etienne, avec son calme de vieux fermier, discute la résolution du jeune homme.

— ... Monsieur Jacques, vous devez y aller, ou, alors, vous assumez la responsabilité de la division du pays; c'est vous qui aurez repoussé les avances et tiré les premiers coups de fusil...

— Je ne comprends pas...

— Mais si... vous allez voir! Les invitations revêtent un caractère uniquement officiel en ce qui concerne le Val: M. Harmmster, à cause de la masse de monde qu'il veut éliminer, a dû tracer une ligne de démarcation très nette; sans quoi, tous les bourgeois du Val d'Api lui garderaient une dent.

— Ils tiennent tant que cela à sa soirée?... demande Jacques.

— Au delà de toute expression: il y a d'abord les femmes qui veulent toujours savoir...

— Tu entends, Jeanne?...

— Et puis les hommes qui rêvent de se pousser dans les sphères officielles où fréquentent les Harmmster; pourtant, ces messieurs ne peuvent pas inviter tout le monde; ils recevront donc uniquement les autorités constituées du pays, ceux qui sont en rapport direct d'affaires avec les usines et leurs amis personnels de Paris. Voici la raison pour laquelle ces demoiselles de l'Abbaye n'ont pas été invitées. Vous voyez bien que dans la conduite de ces MM. Harmmster, il n'y a rien qui soit de nature à vous offenser.

— Oh! pour ces demoiselles je suis sûr, répond Jacques, que cette abstention doit les enchanter; elle leur épargne un véritable cas de conscience.

— C'est possible... mais, vous le constatez vous-même, ce n'est pas M. de la Ferlandière qu'on invite, c'est le conseiller municipal du Val d'Api.

— ... Et il n'ira pas!... maintient Jacques.

— ... A contraire, je suis sûr qu'il ira!... reprend Etienne avec cette autorité qu'ont toujours les anciens à la campagne; vous avez usé de votre indiscutable droit, mieux que cela, Monsieur Jacques, vous avez fait votre devoir en combattant le vote

des usines; et, pour cette intervention, ces messieurs ne peuvent pas raisonnablement vous en vouloir. Mais, aujourd'hui, la situation est toute différente. Les usines sont votées, établies; elles vont s'ouvrir; vous êtes en présence d'une situation définitive; on vous offre — cette invitation en est la preuve — de travailler chacun en paix au lieu de s'entre-dévorer; ne croyez-vous pas, Monsieur de la Ferlandière, que pour le bien supérieur du pays, il vous devienne impossible de refuser la main qui se tend aujourd'hui vers vous...?

— ... Fût-elle celle d'un juif...?

— Il y a juif et juif... comme il y a chapeau et chapeau... J'ai connu de bons juifs!...

— Moi aussi; mais les juifs du Val, je les ai déjà vus à l'œuvre; les usines ne sont pas encore ouvertes... ils ont les mains déjà rouges de sang.

— Vous exagérez peut-être, Monsieur Jacques!... Et puis, qui sait si votre influence ne pourrait pas les améliorer, ces hommes...?

Jacques eut alors un éclat de rire:

— ... Etienne, vous raisonnez comme une belle âme! mais ce que vous me demandez me coûte beaucoup! Je ne voudrais pourtant pas vous peiner pour une simple marque de courtoisie qui, somme toute, comme vous le dites, n'engage à rien... Je ferai donc une apparition à la fête; mais, en me voyant entrer, vous pourrez vous dire: Il vient pour moi et pour la paix du pays!...

— Je vous en remercie, fait Etienne en lui tendant la main avec l'effusion d'un bon cœur de simple...

— C'est entendu...

Et, pour couper court à la conversation, M. de la Ferlandière se met à taquiner sa sœur.

— Jeanne... tu sais, prépare-toi, je te veux jolie, ce soir-là... jolie à croquer!...

— Oh! tu sais... fait la bonne Jeanne... c'est facile à dire!... Enfin... je lutterai contre les éléments!...

Puis Etienne partit de son pas sérieux pour continuer dans le pays sa tournée de conciliation.

— Brave homme!... murmure Jacques en le regardant avec sympathie, il ne se doute pas que l'année prochaine ils le feront sauter en guise de remerciement, et même, pourvu qu'ils ne fassent pas plus mal encore!...

*

* *

De l'avis des habitants du pays, le Val n'est plus le Val, depuis l'arrivée des Harmmster: il semble que tout s'y transforme avec une rapidité de rêve: à la fièvre des usines s'ajoute maintenant la fièvre de la fête...

Le gros Soupot en a maigri...

On ne voit plus que lui, arpentant les routes, essoufflé, le mouchoir au front; il semble se multiplier sur tous les points du Val d'Api.

Soupot est même, en très grande partie, l'auteur du programme des fêtes publiques... On l'a laissé faire, à cause de son habitude des réjouissances démagogiques, car, pendant dix ans, il a

versé à boire dans un important débit de Courbevoie. D'ailleurs, il veut justifier la confiance qu'on lui témoigne, et surtout écouler le plus d'apéritifs possible, sans préjudice du reste.

Aussi, il ne laisse rien au hasard, descend dans les moindres détails, et a indiqué de sa propre main la place des mâts de cocagne: les invités iront jusqu'à Frilleux sous quatorze arcs de triomphe — pas un de moins. — De place en place, il a, naturellement, fait établir des succursales de son café: baraques en planches venues de Paris, et qu'on peut monter en deux heures: on y débitera du cognac, du calvados, du vin, des absinthes, etc., etc., toutes sortes de choses destinées à réchauffer l'enthousiasme, à faire couler la poussière, et surtout à mettre dans une probable impossibilité un grand nombre de paysans de suivre la ligne droite qui relie le premier arc de triomphe au quatorzième.

Et, de peur que l'affluence ne soit pas assez énorme, et que son liquide ne se vende pas en quantité suffisante, Soupot a obtenu, par l'intercession des Harmmster, deux trains de plaisir: un de Saint-Quentin au Val; l'autre de Creil, Compiègne et Noyon.

Pendant ce temps, les chevaux de bois se dressent dans les terres de culture, on démolit les meules de Frilleux, à cause des feux d'artifice et des incendies qu'ils pourraient occasionner, et l'enveloppe du ballon *l'Isaac-Pereire*, encore flasque, sa balance au bout de sa perche, sur l'endroit occupé jadis par les granges du meunier.

La place de la mairie est la plus ravagée... Soupot l'a fait partager en deux; on a couvert de toile une partie pour l'orchestre, et parqueté l'autre pour le bal.

Au milieu du va-et-vient des ouvriers, Soupot se promène, les deux mains dans les poches, la jaquette ouverte, le chapeau en arrière de la tête, content de son œuvre: le Val d'Api est prêt pour recevoir vingt mille invités!. Pourvu qu'il fasse beau!...

Aussi, dès le petit matin du 14 décembre, Soupot, en s'habillant, va consulter le ciel au travers les carreaux de sa chambre et fait une grimace: les nuages filent à l'Ouest, bas et gris, et un vent d'eau siffle dans les minces cheminées de l'établissement.

Du coup... Soupot en jure!...

Tout est près... les dépenses sont faites; il joue un va-tout de plusieurs milliers de francs pour le remboursement desquels il ne compte plus beaucoup sur MM. Nathan et Victor, qui deviennent progressivement, depuis quelques semaines, assez difficiles dans les règlements des comptes!...

— S'il allait pleuvoir!...

Pourtant, le premier train arrive bondé d'une foule de braves gens, les bras chargés de paniers contenant des victuailles.

Mais, à 10 heures, le vent cesse, il se met à *bruiner* très légèrement d'abord; puis il tombe une toute petite pluie fine, tranquille, monotone, glacée, qui descend sans se presser, comme si elle devait tomber ainsi jusqu'à la fin du monde!...

C'est une désolation générale; la vallée entière disparaît derrière un rideau gris, mélancolique, au travers duquel on distingue à peine les premiers peupliers de la route de Frilleux.

Les trains de midi arrivèrent encore relativement chargés. Soupot, sur sa porte, et la serviette sur l'épaule, accueille les voyageurs que lui rabattent ses garçons.

— Quel temps!... Quel chien de temps!... soufflent les paysans qui descendent de la gare, les moustaches embuées, la blouse ruisselante!...

Et ils donnent sur le pavé du café d'énormes coups de souliers ferrés, pour faire tomber les paquets de glaise qui, dans le pays défoncé, s'attachent aux chaussures.

— Tout passera!... crie perpétuellement Soupot, je connais le pays, moi!... je parie qu'à 2 heures tout ce gris-là va crever!... et c'est vous alors qui le deviendrez, gris!... et moi aussi!... on n'est pas ici pour s'ennuyer, je suppose! Vive la joie!

Et le vieux parpaillot ajoutait même, "Pluie du matin n'arrête pas le pèlerin." Laquelle phrase il faisait généralement suivré de l'insinuation fallacieuse: "Et que va-t-on vous servir?..."

Mais les paysans, méfiants, pas encore en train, mis en mauvaise humeur par la pluie lamentable, s'installent sous les tentes, en tapotant la blouse bleue, raide et neuve; posent à portée de la main la casquette de soie noire, et demandent des dominos ou des cartes!...

Et Soupot, bon garçon dans le café, jure comme un templier dans la cuisine:

— En voilà un, de temps! monstre de temps!... tonnerre de temps!!

Et, pour la vingtième fois, il regarde au travers des carreaux embués: tout coule! tout ruisselle! les godets des illuminations débordent d'eau, et là-bas, à gauche, le ballon pend, morne, entre ciel et terre, comme un gigantesque biscuit à la cuillère qui aurait trop trempé!

Vers trois heures, le vent sauta, il y eut encore deux ou trois copieuses ondées d'adieu; et les nuages, sans démasquer le ciel bleu, comme l'avait prédit Soupot, laissèrent au cafetier le soin tardif d'arroser les clients.

Alors, sur les chemins détremnés, la foule se met à circuler; quelques couples vont essayer le plancher du bal, qui répond à leur pression en laissant gicler de vigoureux jets d'eau... sûrement, la glissade de ce soir est compromise... à moins qu'elle ne soit trop facilitée!...

Mais la plupart des groupes se dirigent vers les usines en construction, discutent la superficie du terrain, l'épaisseur des murs, la destination des bâtiments et surtout la hauteur des cheminées. "Pour des tuyaux de pipes... c'étaient de fameux tuyaux de pipes!..."

Et les paysans frappent du bâton sur les canalisations de fonte goudronnée, qui s'allongent comme des serpents noirs au bord des talus.

Puis, lentement, comme s'ils suivaient un convoi, deux par deux, cinq par cinq, avec le pas lourd des

remueurs de terre, ils vont sur les deux routes, mais de préférence sur la route neuve, dont la longueur s'égayait des appels cent fois répétés :

— ... Qui veut une absinthe... ? A qui le cognac ? Café... quinze centimes la tasse!... toute chaude!...

La foule s'arrête en chemin autour de la maison d'habitation des Harmmster, à Frilleux, où le préfet doit descendre ce soir pour le dîner et les réceptions. Là, c'est un véritable encombrement qui déborde partout de la route sur les chantiers et les prés.

On a pavosé les bâtiments aux couleurs nationales relevées par les écussons des différentes villes voisines : Guiscard, Ham, Tergnier, Saint-Quentin Chauny, Noyon, etc. Et tous ces écussons battant neuf, ces drapeaux tricolores, arrivés la veille de Paris, fripés déjà, et déteints par la pluie, donnaient sur ce plâtre tout frais, à un coin jadis ravissant, des allures d'arrière-banlieue en construction.

Pour achever l'illusion, on claironne un peu de tous les côtés : les inévitables Sociétés de gymnastique ont envoyé leurs *Vengeurs* à ceintures rouges, ou leur *Vaillante* à ceintures bleues...

Dès 5 heures, sur la route gluante, quelques pseudo-conscrits chantent (?) les "Montagnards", prélude ordinaire pour entraîner la verve prolétaire des refrains plus solidement épicés. Le Val d'Api, dans cette pluie finissante, prend des airs de sous-Courbevoie, au soir de certains dimanches de fête; et Soupot, rasséréiné par ce spectacle, surveille l'allumage des lampions.

Vers 7 heures, le préfet arriva. MM. Nathan, Victor Harmmster et leur Conseil l'attendaient à la gare.

Alberte, dédaigneuse, presque triste, était restée à la maison sous prétexte de surveiller les préparatifs de la réception; en réalité, parce que cet affichage, ce va-et-vient au milieu de la foule l'écœuraient.

Il y eut des discours dans le petit salon de la gare, un autre à la mairie. On but une coupe de champagne à la prospérité des usines, que M. le préfet protégerait, envers et contre tous!... (attrape, Jacques!...) On en but une seconde aux hardis pionniers de la civilisation... (Nathan et Victor, hurrah! hip! hip!!), qui, d'une main énergique, plantaient le drapeau de l'industrie et du progrès sur une terre chère au cœur de tous!! etc., etc... Le brave Etienne, peu habitué aux comédies officielles, en fut presque ému, et chercha partout Jacques, tranquillement installé à la Ferlandière, et très occupé à préparer ses cartouches pour sa battue aux sangliers.

Après cet échange de congratulations, les autorités montent dans les landaus, passent au travers des camelots loués par le cafetier pour amorcer les acclamations assez lentes des paysans, et arrivent, en passant sous les quatorze arcs de triomphe, plus ou moins illuminés et déconfits par la pluie, jusqu'à Frilleux, dans la nouvelle demeure de la raison sociale Nathan, Victor Harmmster and Co Limited.

Alberte attend le cortège dans le grand salon, mise avec un incontestable goût; et elle a réussi à se faire un tel masque mondain, que déjà, avant

l'arrivée complète des invités, une cour s'est formée autour d'elle...

— ... Mais!... mais!... murmurent de petits intellectuels de Paris, en consolidant leur monocle... ce papa Nathan ne nous avait pas confié qu'il possédait un si joli brin de fille!...

— Oh!.. tu sais, mon cher, répondait un pâle adolescent, quand les juives se mêlent d'être belles!.

En effet, pour tous ces blasés, au milieu de ces salons inondés d'électricité brutale, Alberte est fascinante dans sa longue robe de velours émeraude, qui engaine d'une façon presque affichante sa beauté trop matérielle; et elle répond à la seule corde qui vibre encore au milieu des jeunes ruines de leurs vieilles âmes.

Pourtant, Alberte accueille son monde avec une grâce froide, plutôt impersonnelle que dédaigneuse. En l'examinant avec soin, on devine la corvée. Il y a sur ses lèvres ce perpétuel sourire qui n'est ni un remerciement ni un mépris, mais une concession distraite à la courtoisie mondaine, une sorte d'association machinale de gestes, d'où l'âme serait absente... Car Alberte n'est pas là...

Alberte sait que Jacques doit venir, puisqu'il a répondu pour lui et sa sœur à l'invitation; elle a même piqué la réponse à la glace de sa toilette, un peu comme on conserve la première balle d'une bataille ou la première fleur, aveu d'un sentiment possible, prémice d'un mystérieux avenir, et, bien que l'heure ne soit pas encore arrivée, la jeune fille sent sourdre, monter, grandir en elle, dans sa nature impétueuse, avec le désir de voir le jeune gentilhomme... quelque chose d'inconnu que sa force, ignorait: l'émotion de se trouver en présence de Jacques de la Ferlandière, de ce *terrien* dont tout le monde parle, et avec l'âme duquel son âme à elle semble déjà avoir pris contact.

Et c'est ce sentiment qui met à ses joues ce coloris de pêche... qui ouvre et referme l'éventail entre ses mains... qui lui fait parfois baisser brusquement les paupières, comme si elles voulaient voiler devant les indifférents l'éclat ardent de ses yeux, qui brillent trop pour l'atmosphère neutre, le monde officiel, les invités banals, indifférents qui l'entourent, et qui s'apercevraient peut-être que cet or et ces perles ne sont ni pour leur rachitisme ni pour leur nullité.

Oui, ce Jacques, ce gentilhomme sauvage, la tête de Turc de Victor, la préoccupation journalière, l'ennemi déclaré de son père, cet homme surtout que *l'autre* aime... elle va se trouver en sa présence... lui parler... entendre sa voix... sentir son regard sur elle... Et, devant cet esprit et ce cœur distraits, tous les hommes montent comme ces vains bruits de la foule qui passent et s'éteignent devant les balcons vides et des fenêtres désertées.

D'ailleurs, contraste comique, il n'y a, ce soir, autour d'Alberte, que des grands vieux ou des petits beaux, des forts en thème ou des forts en cravate; et, au-dessus de ces crânes chauves, de ces calvitie opulentes ou de ces chevelures à la mode, taillées, odorantes, pommadées, elle cherche la nature... la vraie... la sauvage!

Et, singulière complicité des âmes, tout le monde ce soir lui parle de Jacques, de la campagne qu'il mène ou doit mener contre les usines, de l'attitude embarrassée qu'il évitera bien difficilement, de la figure de vaincu ou de révolté qui apparaîtra tout à l'heure dans le cadre de la porte; on sait que Jacques doit venir; Etienne s'est, dans tous les groupes, vanté du succès de sa démarche; ce matin même, il a envoyé un mot au jeune comte pour lui rappeler sa promesse.

Et, tantôt comme une ironie, tantôt comme une interrogation, comme une louange ou comme une critique, la pensée du tenant de la terre semble être là, au milieu des groupes, même avant sa personne...

Dans ces conditions, l'entrée de M. de la Ferlandière et de sa sœur au bal officiel des Harmmster devait être l'événement de la soirée, le clou de la fête, la première rencontre sur le terrain mondain de ceux qui se rencontreraient un jour peut-être sur un autre plus dangereux et plus brutal. Aussi, quand le valet de chambre, ouvrant la porte du salon d'honneur, jeta d'une voix haute; "*Mademoiselle et Monsieur de la Ferlandière...*", il y eut aussitôt un grand silence, et Jacques entra, sa sœur au bras, étonné lui-même, dans sa force tranquille, de l'émotion qu'il produisait.

Cette émotion dura quelques secondes, pendant lesquelles il y eut de petits coups de coude dans les coins, des yeux tout pétillants de malin plaisir qui dévisageaient les arrivants, surtout lorsque M. Nathan et le gros Victor, cérémonieusement sanglés dans leur habit noir, s'avancèrent souriants vers le jeune gentilhomme, devenu pour une soirée leur hôte et leur officiel ami.

En réalité, le groupe était curieux: d'un côté, la personne pratique de Nathan flanqué de Victor, vieux soireux égoïste, qui avait roulé de fête en fête et d'affaires en affaires, et conservait sur son visage une sorte d'incrustation gouailleuse, de sourire sarcastique, qui atteignait par le contraste les limites du haut comique, quand l'industriel voulait se faire violence et paraître s'intéresser à une autre chose qu'à lui-même...

Et, devant eux, Jacques de la Ferlandière et sa sœur... Lui, portant son habit avec la belle et rude façon d'un officier de cavalerie... Elle, très simple, dans une robe de soie paille, l'air bienveillant et tranquille d'une femme du monde qui se sent de race, dans un milieu de "trop vite parvenus".

Dans la circonstance, Alberte joua la comédie d'une façon parfaite.

C'était d'ailleurs une de ses coquetteries, à cette raffinée, de se faire, aux circonstances solennelles, exactement la tête qu'elle voulait. A ces moments-là, l'orgueil suppléait à tout, lui donnait du tact, de la distinction, presque de la timidité, une apparence de naturelle bonté qui, sur son visage autoritaire de brune, avait une saveur d'inattendu, à laquelle les profanes se laissaient toujours prendre...

Sans en avoir l'air, elle accapare Jeanne, et, pour voiler davantage sa tactique, laisse M. de la Ferlandière se perdre quelque temps dans les salons; de cette façon, l'attention qu'excite le jeune homme

s'atténua peu à peu, et Alberte ne l'abordera que lorsqu'il sera redevenu l'invité ordinaire dans cette foule anonyme.

D'ailleurs, Alberte ne conserve pas Jeanne longtemps avec elle, car le préfet, en homme assez pratique, vient de constater avec inquiétude que le vent, de nouveau, se met à la pluie, et exprime le désir de se retirer à cause de sa santé que débilitent les grands dîners.

Alberte ne demande que cela; car la présence de ce personnage officiel paralyse, à chaque instant, ses moyens d'action: son père lui a recommandé par-dessus tout de "soigner les autorités", précisément en raison des multiples accrocs qu'il compte bien donner aux lois régissant les conditions du travail, et des faveurs gouvernementales dont il aura certainement besoin:

— Surtout, que le préfet sorte content!... tel a été le mot d'ordre répété plusieurs fois hier et ce matin.

La jeune juive a rempli son fôle avec conscience.

Le vieux fonctionnaire s'en va évidemment satisfait d'Alberte. Elle l'a mis à sa droite pendant le dîner, lui a parlé politique avec une réserve charmante, un air ingénu de croire au sérieux de la chose, tout en lui indiquant, dans la timbale financière, les morceaux à choisir.

— Mais comme vous vous servez mal, Monsieur le préfet!... Tenez, permettez-moi...

Et elle lui avait choisi sa truffe. M. Nathan, qui surveillait le manège de sa place, en avait eu un signe d'approbation.

Elle fit même de la fantaisie, s'intéressa — ce qui était un comble — aux enfants du fonctionnaire, et demanda, comme une faveur, la permission d'être présentée bientôt à Mme la préfète!...

Mais en réalité, la comédie pesait plus lourd que d'habitude et la jeune fille avait hâte de finir son rôle; aussi accueillit-elle avec un bonheur, parfaitement dissimulé d'ailleurs, l'annonce du départ des autorités.

— Déjà!... Monsieur le préfet... il n'est que 10 heures!...

— Sans doute, Mademoiselle, mais... je demeure loin et je n'ai plus votre âge!... Sans cela, soyez sûre...

— Oh! votre âge! d'abord, on n'a jamais que l'âge que l'on paraît...

Alors, M. le préfet se fait aimable

— Et quel âge me donnez-vous?... Voyons Mademoiselle... Surtout, pas de flatterie!...

Alberte, intérieurement, envoie le fonctionnaire et ses soixante-cinq printemps à tous les diables... mais pourtant le regarde avec une filiale insistance:

— ... Monsieur le préfet, je vous donne quarante-huit ans... pas un de moins!...

— Mettez-en dix-sept de plus...

— Pas possible!...

— Tel que je vous le dis...

— Oh! Monsieur le préfet, c'est de la coquetterie. Vous devez exagérer... vous avez peur que nous partions en guerre contre vous... voyons... avouez avouez!...

MM. Nathan et Victor arrivent pour continuer ce jeu de grâces. Alberte aussitôt passa la main et, en une douceur rapide, leur remet le préfet avec tous les ménagements dus à son rang.

Puis, légère comme un oiseau, elle remonte chez elle, repique quelques épingles, ajuste deux ou trois plis, donne rapidement un coup de fer par-ci!... un coup de peigne par-là!... un doigt de poudre!... un dernier coup d'œil au miroir!... et, bien sous les armes, descend dans les salons à la recherche de Jacques.

Elle le trouva dans la grande salle, debout et causant avec quelques gros propriétaires du Val d'Api sans paraître autrement s'intéresser de la soirée. Alberte en fut contrariée.

Dans ce groupe, il était directement inabordable, à moins de s'exposer au feu nourri des commentaires des bonnes petites amies... Alberte s'assied alors dans un coin, avec deux ou trois dames très occupées à dire des riens, et, tout en causant, se met pour la première fois à examiner sérieusement Jacques.

Est-ce la surexcitation de la soirée... ou la hantise de son idée fixe?... mais elle se sent positivement émue. Les yeux sur une glace où se reflète le profil du jeune homme, elle le détaille au travers des légers plumetis de son éventail... Décidément, non!... elle n'a pas à craindre de désillusions. L'énergique et belle figure de Jacques de la Ferlandière se détache en vigueur sur le fond banal des salons; sa voix lui arrive, grave et bien timbrée, une véritable voix d'homme qui doit savoir commander...

D'ailleurs, les invités auxquels il cause l'écoutent avec une déférence évidente... La petite de l'Abbaye avait bon goût, et comme elle comprend son intervention au buffet de Creil!... Quand on a de pareils amis, on les défend envers et contre tous... Que Victor l'attaque, maintenant!...

A ce moment, arrive un groupe de jeunes gens qui réclament Alberte pour ouvrir le bal. Mais Alberte se prétend fatiguée... Ce n'est pas étonnant... Elle a dû, dans cette journée, s'occuper de tant de choses!...

— Alors, si vous permettez, Mademoiselle... nous allons faire un peu de musique et nous dansons après?...

— Comme vous le désirez, Messieurs.

Puis, quand ils se sont éloignés, Alberte se lève sous prétexte de veiller sur ses invités, décrit quelques parallèles savantes... et, comme un hasard, au bout de l'une d'elles, se trouve en présence de M. de la Ferlandière. Alors, la comédie commence d'une façon presque instantanée. Alberte a sur les lèvres comme un sourire presque attristé:

— Monsieur de la Ferlandière... voulez-vous, ce soir, vous reconcilier!... un peu avec nous...?

— Oh! se reconcilier!... dit Jacques, en protestant courtoisement.

Alberte avance de quelques pas pour bien choisir son champ de bataille: elle est maintenant debout sous un faisceau de lampes électriques, splendide-ment éclairée dans sa jeune et forte beauté; et, saisissant cette occasion peut-être unique, elle regard

de Jacques bien en face, jouant le tout pour le tout, supprimant les ordinaires préfaces mondaines, lui parlant comme si déjà il y avait un langage de sympathie entre eux deux... comme s'ils devaient se comprendre à demi-mot — les orgueilleux ont de ces illusions, — comme si Jacques eût vécu d'elle, comme elle, déjà, vient de vivre de lui

— ... Osez donc dire, Monsieur de la Ferlandière, que vous ne me détestez pas?...

— Mais, Mademoiselle, pourquoi vous détesterais-je?... fait Jacques, plutôt étonné.

— C'est vrai!...

Et Alberte baisse les yeux...

— Pourquoi me détesteriez-vous?... Je ne suis pas responsable des usines...

— Et quand même, Mademoiselle...?

Une seconde fois, les yeux d'Alberte s'attardent sur Jacques, comme pour solliciter une explication...

— ... Certainement, Mademoiselle, vous avez le droit d'aimer l'usine, comme moi le devoir d'aimer la terre... Et même, c'est précisément pour vous prouver que nous pouvons vivre en bons amis, les uns à côté des autres, que je suis ici ce soir.

— Vrai?...

Et le visage d'Alberte semble s'éclairer d'un bonheur inattendu...

— Nous pouvons vivre en bons amis?...

— C'est mon plus grand désir... répond simplement Jacques.

Et Alberte, tout bas, comme si elle faisait déjà une confidence:

— Monsieur de la Ferlandière... j'emporte avec reconnaissance vos derniers mots en moi, pour les savourer ce soir, demain, loin de la fête. Ma crainte affreuse était d'habiter désormais dans un pays où nous serions haïs de tous... où nous n'aurions même pas l'espérance d'une sympathie. Vous m'assurez le contraire... Laissez-moi vous dire au nom de mon père à quel point je vous en remercie!...

Et Alberte était réellement belle en prononçant ces mots, belle d'une beauté touchante... de la beauté de la femme qui ne veut pas de haine autour des siens, qui mendie un peu d'amour, s'estimant pauvre de tout si elle doit vivre sans lui.

— ... Voyez-vous, Monsieur de la Ferlandière, continue Alberte d'une voix très contenue, à peine arrivée au Val, j'ai fait un beau rêve celui d'empêcher le pays d'être divisé à cause de nous; ce rêve, je le réaliserai certainement, car je suis sûre à cette heure que vous ne refuserez pas de nous y aider.

— Mais, tous, Mademoiselle, nous ne désirons que cela...

— Non, tous ne le veulent pas ou ne le peuvent pas autant que vous... Donc, je vous regarde comme un allié... comme mon allié!

— Certainement... répond Jacques, un peu étourdi de tous ces coups en pleine poitrine.

— Alors, je réponds de tout... Vous êtes la Terre.. je suis l'Usine... Rien dans le pays ne peut se décider sans nous. D'ailleurs... nous en recauserons... Dansez-vous?...

— Oui, Mademoiselle...

— Invitez-moi donc pour la première valse!

Et elle part vers un groupe qui l'attend avec impatience autour du piano. Mais, en quittant M. de la Ferlandière, l'éventail d'Alberte s'attarde encore vers lui en un geste d'au revoir.

Jacques n'eut pas beaucoup de loisir de rester seul pour réfléchir à la conversation d'Alberte; sa sœur, qui passait avec des amis, s'arrête en riant devant lui.

— Tu sais, mon petit frère, tu auras au moins cinq duels ce soir... et autant demain!...

— Ah! et pourquoi?...

— Mais Mlle Harmmster n'a des yeux que pour toi!...

— Nous causions usines...

— Elle te convertit?...

— Non... mais elle me paraît avoir des intentions vraiment bonnes, cette petite...

Tout de suite, Jeanne se cabre

— ... Bonnes intentions!... D'abord, l'enfer en est plein, mon cher!... Et puis, tu sais, gare!... elle a ce soir une beauté diabolique, cette juive-là.

— Oh! sois tranquille...

— Pas tant que je voudrais... répond Jeanne, taquine...

A ce moment, quelques jeunes gens demandèrent du silence: on allait déclamer plusieurs morceaux avant le bal...

Il est difficile d'empêcher une poule de pondre son œuf, et un intellectuel d'extérioriser sa pensée, surtout devant une assemblée d'apparence selecte, dont les applaudissements feront brûler devant

sa vanité un encens plus délicat, plus grisant que d'habitude. Quelques poètes commencèrent donc à dire les morceaux du jour: vers étranges, poésies décadentes, symptômes d'une société plus décadente encore, où la sensation est la règle de tout, la sensation foillée, torturée, pour en faire jaillir quelque chose d'inconnu et de mauvais, ou de simplement incompréhensible à tous ceux qui n'ont pas reçu un coup de marteau au bon endroit.

(à suivre)

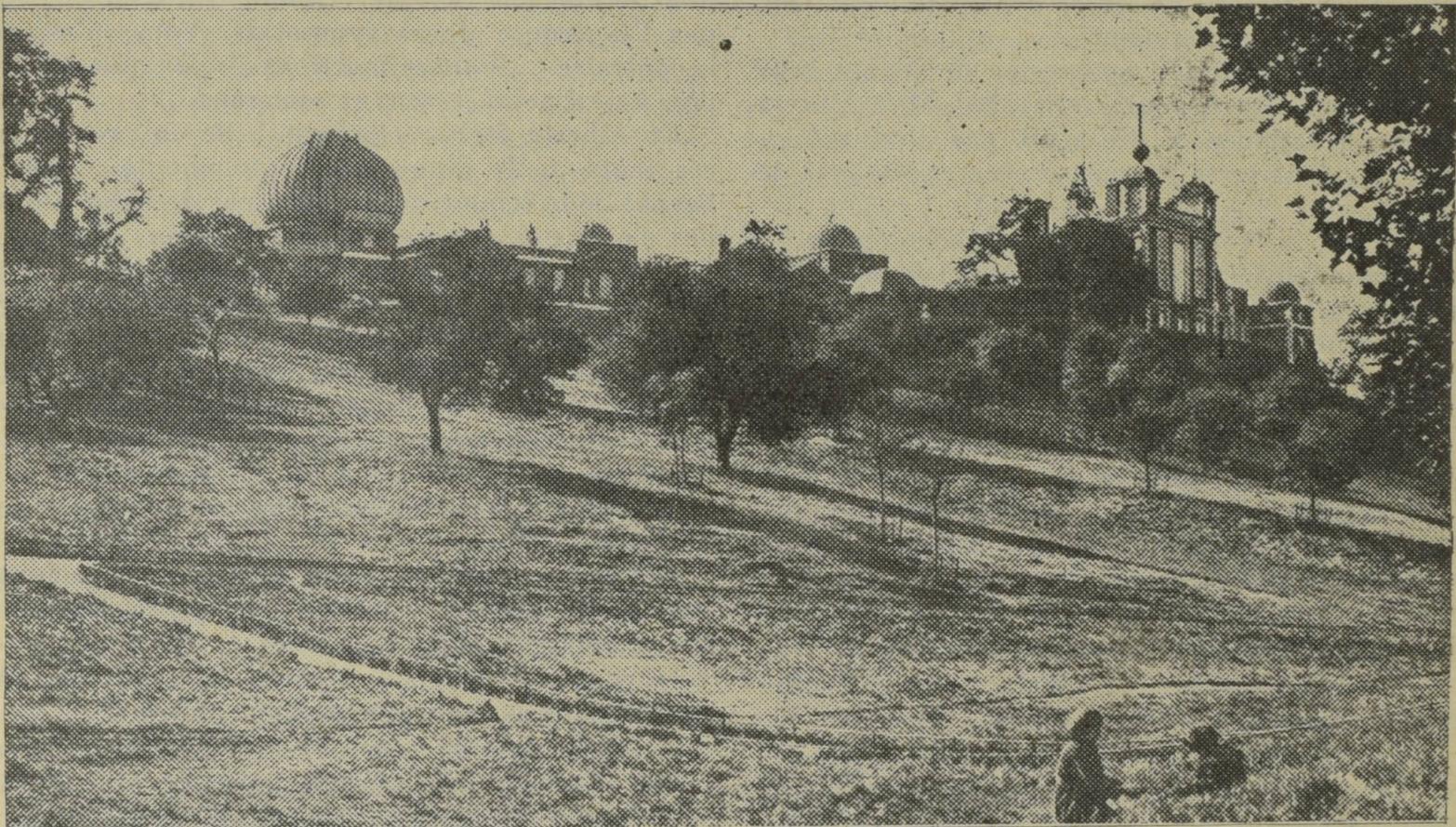
Amis Canadiens Français

LISEZ

ET FAITES LIRE

“L'Action Catholique”

le vrai journal de famille et le meilleur médium de publicité, le mieux renseigné au point de vue catholique.



VUE DE L'OBSERVATOIRE DE GREENWICH